LE PAIN, VOTRE POISON (page 21)

L'EXPRESS

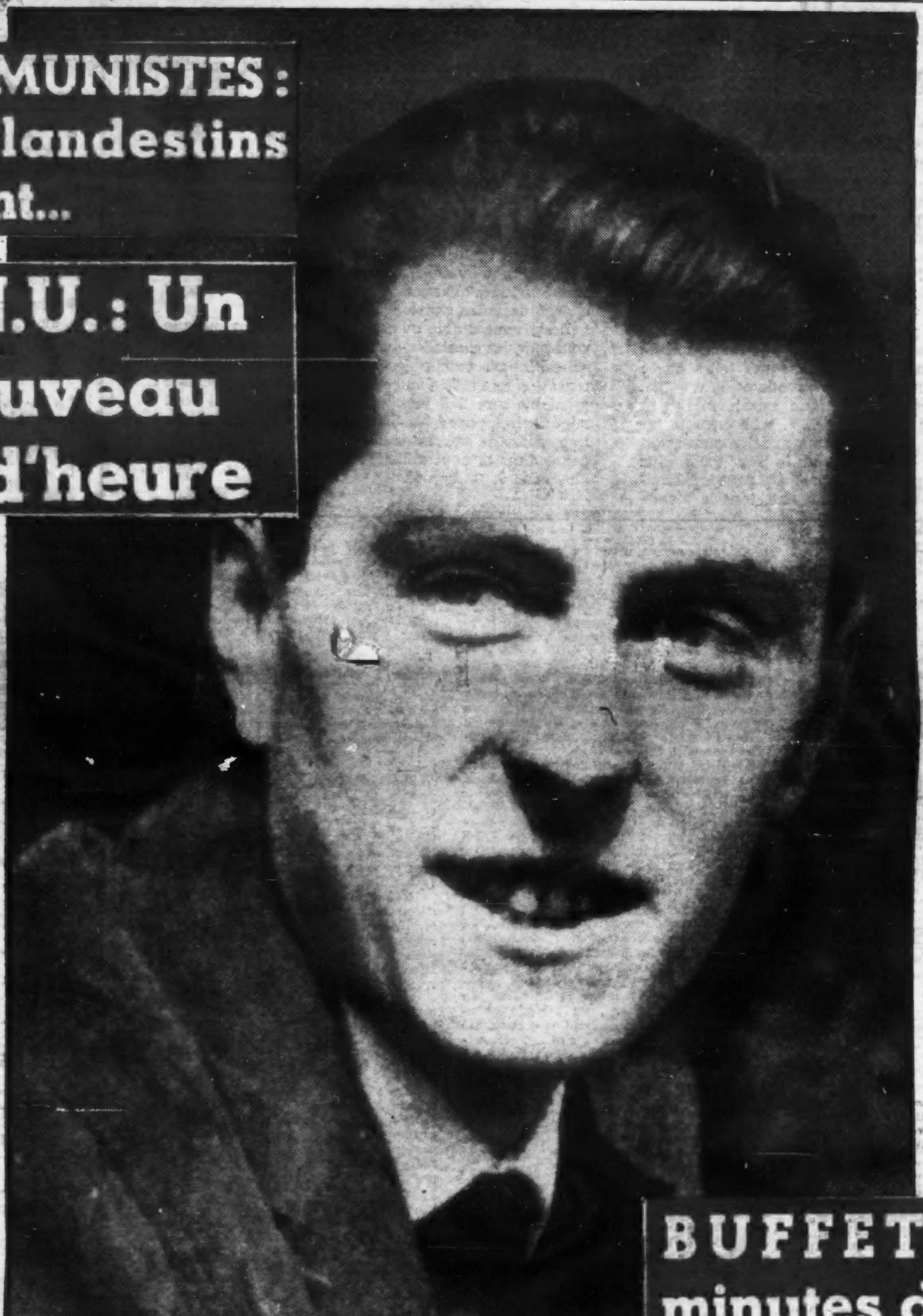
15 FÉVRIER 1957. — N° 295

100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

COMMUNISTES : Les clandestins parlent...

O.N.U. : Un nouveau 1/4 d'heure



BUFFET : Dix minutes d'arrêt

BERNARD BUFFET

« Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! »

(Pascal.)

Courrier

La lettre de "L'Express"

CHAQUE matin, je trouve sur mon bureau un gros dossier rouge qui contient l'ensemble du courrier que nous adressent nos lecteurs.

Deux secrétaires l'ont dépouillé, elles ont dirigé sur les services intéressés les demandes de renseignements, elles ont éliminé les lettres non signées, et elles ont attaché, à chacune des autres lettres, une note précisant le sujet abordé et résumant le sens des observations de nos correspondants.

La lecture de ce dossier est un exercice salutaire, qui relève parfois de la douche écossaise. N'étant pas égoïste, j'en communique l'essentiel à l'équipe, avant de le confier à celle qui en sortira les éléments les plus représentatifs des réactions de nos lecteurs. Et puis, le samedi après-midi, nous nous partageons la tâche de répondre aux uns et aux autres.

CETTE semaine, il y avait, dans ce dossier rouge, une lettre de trois feuillets qui constituent l'analyse critique la plus solide que nous ayons reçue. Ses auteurs : un groupe d'une trentaine de lecteurs de Montpellier qui se sont réunis en un « Club des Amis de **L'Express** » et qui organisent des débats réguliers sur des problèmes d'actualité.

Dans le compte rendu ronéotypé de leur deuxième réunion dont ils nous envoient une copie, ils nous adressent un éloge flatteur en écrivant « que l'on peut considérer que **L'Express** est à la presse hebdomadaire ce que **Le Monde** est à la presse quotidienne », ce qui ne les empêche pas, bien heureusement, de formuler de nombreuses observations fort constructives et stimulantes émaillées de remarques telles que : « Brigitte Gros, un peu de nerf, madame, s. v. p. ! ». « Le critique cinématographique aurait intérêt à faire une sérieuse autocritique... ». « La critique littéraire est bonne, mais certains articles paraissent parfois écrits un peu trop pour le Tout-Paris plus que pour une large audience... ». La page au féminin : au-dessous de trente-cinq ans, tout le monde applaudit, y compris les messieurs, et les dames défendent farouchement « leur » page contre toute remarque même timide ».

Ce groupe de lecteurs nous confirme l'intérêt qu'ils attachent à la rubrique « Courrier ». Et l'abondance des réactions qu'ont suscitées, en particulier, notre débat sur l'avenir du mendésisme, l'histoire du Dr. D... et, comme chaque semaine, l'Algérie, nous ont incités à donner une page de plus à cette rubrique.

AUTRE chose : un jeune médecin a pris désormais en charge une rubrique régulière intitulée : « Santé » qui commence aujourd'hui. Les règles de son métier lui interdisant de paraître en nom, il signera Knock.

Peut-être avons-nous à ce sujet des idées singulières, mais nous constatons que, parmi les gens dits bien portants, l'un recule devant deux étages à monter, l'autre sort à chaque repas de sa poche des pilules variées, le troisième se plaint d'avoir mal à la tête quand il n'a pas mal au foie...

Pour le malade, le vrai, notre médecin ne peut rien (du moins dans le cadre de **L'Express** !). Mais les autres, les « mal fichus », il devrait pouvoir les aider à mettre en application la formule selon laquelle « dans tout homme malade il y a un homme bien portant qui s'ignore ».

Question d'hygiène, d'alimentation, de discipline, mais surtout, question d'information. Voilà Knock chargé de votre santé.

Il est souhaitable qu'elle soit excellente pour que vous puissiez escalader avec toute la virtuosité nécessaire l'échelle mobile des liens indissolubles que l'intégration de l'indice au collège unique impose comme préalable aux 213 interlocuteurs valables qui sont minoritaires parmi les orthodoxes de l'interpénétration, donnant aux Trois Sages vocation à l'indépendance dans la neutralisation et, cela va de soi, dans l'honneur et la dignité.

F. G.

Le point de vue des clients

Les journaux parlent beaucoup du différend Médecins-Gazier. Ils exposent le point de vue des médecins et du ministre, mais aucun ne parle du point de vue des clients des médecins.

Je suis gérant d'une S.A.R.L. et je fais bénéficier tout le personnel, à titre gracieux, d'une assurance complémentaire.

La Société paye 180 francs par mois pour chaque assuré, ainsi que pour les membres de sa famille.

Moyennant cette cotisation, les consultations C.I. sont remboursées 600 fr., les visites V1 750 fr., le PC 400 fr., le K chirurgical 300 fr., le B (analyse) 65 fr., le E.R.K. 300 fr., l'accouchement 30.000 fr., le C2 et le V2 1.200 fr., le C3 et le V3 1.800 et 2.250 fr., etc. Nous avons le droit de consulter n'importe quel médecin.

Comment se fait-il que pour cette modique somme, la Compagnie d'assurances, qui n'est pas une œuvre philanthropique, puisse faire bénéficier ses clients d'un tel tarif, alors qu'on parle d'un débours supplémentaire des Assurances Sociales de 35 à 40 milliards pour rembourser le cas échéant les mêmes tarifs à 80 % ?

GEORGES RUEFF,
Paris.

Réformer les hôpitaux

Les réflexions de « L'Express » au sujet du projet Gazier me paraissent judicieuses mais incomplètes. (...).

Il est inutile de modifier la structure de la médecine tant que n'aura pas été modifiée la conception de l'hôpital, centre de soins qui doit être ouvert à tous. En 1957, nous avons une médecine active, car nous avons des médicaments actifs ; nous avons aussi une médecine dangereuse et bien des malades ne peuvent profiter sans danger de cette médecine efficace s'ils sont soignés à domicile. Mais lorsqu'on lui conseille l'hospitalisation, le malade hésite : il a raison. Pourtant, à l'hôpital, existe une organisation médicale parfaite, unique même ; ce n'est que là que certains soins peuvent être donnés. Mais une organisation matérielle défectueuse rend leur distribution difficile. La première chose à faire, c'est de transformer l'hôpital sur le plan administratif et hôtelier.

Notre conception hospitalière en est encore aux notions médiévales. Nous voyons souvent encore, dans des salles de 20 à 40 lits, couchés côte à côte, l'infarctus du myocarde, la septicémie à staphylocoques, le vieillard qui n'a d'autre maladie que son âge, sa solitude et parfois son gâtisme, le clochard que la sollicitude de l'abbé Pierre a fait venir dans les hôpitaux pendant l'hiver 1956.

Est-il possible de soigner avec rigueur, dans le silence, le repos indispensables, l'infarctus du myocarde, quand il voisine avec le clochard ou le vieillard ? Peut-on demander à l'infirmière tout occupée à faire manger ou à nettoyer le vieillard gâteux, d'avoir la vigilance nécessaire pour le grand malade qui souvent aurait besoin d'une infirmière pour lui tout seul ? Cela ne peut s'appeler un *hôpital de soins*. Et c'est pourtant le lieu où pourraient se donner les meilleurs soins, peut-être même le seul lieu où certains malades pourraient être sauvés.

Le jour où une réorganisation hospitalière séparera le malade vrai, qui a besoin de silence, de calme et de soins, du vieillard, du clochard, du malade chronique, ce jour-là un grand pas aura été fait dans la médecine en France. (Il suffit de regarder les hôpitaux d'enfants où il n'y a que des malades pour savoir que l'on peut avoir des services parfaitement organisés.)

Le jour où les consultations seront organisées pour éviter les attentes trop longues (il est possible de donner des rendez-vous) ce jour-là aussi le malade saura qu'il peut être soigné véritablement, quels que soient ses moyens financiers. Alors, pourront être tentées sans risques les expériences de socialisation de la médecine. La concurrence entre une médecine d'hôpital de grande qualité et la médecine de ville, assurera la valeur de cette dernière, quelle que soit sa réglementation.

Dr. X.,
ancien chef de clinique à la Faculté, médecin assistant des hôpitaux.

La loi de la jungle

Rien n'a été oublié par le rédacteur dans l'habituel plaidoyer des médecins en faveur de la conservation du système qui leur permet de vivre dans notre société une position aussi évidemment privilégiée. Rien n'a été oublié : ni l'argument du « Capital études » si révoltant pour un homme de gauche à la conviction socialiste sincère ; ni l'argument des soins spéciaux réclamés par la clientèle qui a « les moyens » ; ni l'appel à ce prétendu humanisme du contact humain entre le praticien et l'homme qui souffre — comme si la loi de la jungle des honoraires libres et de la concurrence facilitait l'humanisation des rapports entre les hommes (...).

Revenons un instant aux choses sérieuses. Personne n'ignore que l'opposition des médecins au projet Gazier et en général à toute tentative de socialisation de la médecine est due à leur désir de ne pas voir baisser des gains que tout le monde s'accorde à trouver confortables et surtout d'éviter que ne s'effectue un contrôle sur ces gains qui les empêcherait de frauder le fisc.

Le reste n'est que fariboles.

RAYMOND CARPENTIER,
Paris.

Informer l'opinion

« L'Express » du 8 févier dernier, avec son débat sur « L'avenir du Mendésisme » constitue un numéro exceptionnel, et surtout une expérience à poursuivre.

Il serait souhaitable que chaque quinzaine, des personnalités représentatives confrontent leurs points de vues sur les grands problèmes politiques, économiques et sociaux.

A propos de l'Euratom, ou du Marché Commun, ne serait-il pas intéressant pour l'opinion publique mal informée, de connaître, pour mieux juger, les arguments favorables et défavorables ?

Mieux que les « tribunes libres », ces débats permettent à chacun d'exposer son opinion et plus encore, de répondre sur-le-champ aux objections et aux critiques.

Le remarquable débat sur le « Mendésisme » doit être le point de départ d'autres débats.

Y. MATTEI,
Marseille.

L'assise historique

Je voudrais attirer l'attention sur un passage de l'intervention de Maurice Duverger souhaitant pour le parti radical des règles de discipline analogues à celles de la S.F.I.O. Mendès France rappelait à Lyon que notre doctrine refuse de voir dans les parlementaires les mandataires du Parti, mais qu'elle les considère comme les représentants du peuple. Il ne paraît donc pas possible que le Parti exerce sur eux un pouvoir excédant le contrôle de l'exécution des engagements qu'il a souscrits vis-à-vis des électeurs.

La querelle de la C.E.D. a montré en effet les abus auxquels l'autorité d'un organisme irresponsable pouvait conduire — et sans remonter si haut, l'exemple actuel de parlementaires votant contre leur conscience et contre toute la tradition socialiste par simple respect de la discipline n'a rien de particulièrement exaltant.

Ce serait une erreur, d'autre part, de fixer le « mendésisme » en dehors du courant radical, fort affaibli depuis longtemps mais aujourd'hui renaissant, et de le considérer comme un phénomène de génération spontanée. Ce serait le réduire aux dimensions d'un accident de conjoncture et lui enlever, avec son assise historique, toute possibilité de développement fécond.

PIERRE AVRIL,
Secrétaire général des Jeunesses Radicales.

(Suite du « Courrier » page 31.)

BUREAUX DE VENTE :
8, rue du Sentier
PARIS-2e
Tél. Gut. 40-71 à 73. Adr. tél. Marmor

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 19, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

- Le courrier .... pp. 2 et 31

Les Affaires françaises

- La Semaine, Salaires.. p. 3
- Etre ou ne pas être ministre .... p. 4
- L'homme de la semaine : Mahmed Yazid........ p. 4
- En deux mots .... p. 5
- Communistes : les virages algériens .... p. 6
- Fonctionnaires .... p. 6
- UN NOUVEAU QUART D'HEURE .... p. 6

Les Affaires étrangères

- Italie : Pietro joue son va-tout .... p. 7
- Est-Ouest : Aider les Russes .... p. 8
- O.N.U. : Succès pour Cadipapa .... p. 9
- Israël : Qu'ils viennent s'ils l'osent .... p. 10
- Maroc : La deuxième épreuve du Sultan .... p. 10
- Espagne : Transition comique .... p. 11

La marche des idées

- **COMMUNISTES : *Les clandestins parlent.* pp. 13, 14, 15**
- Buffet : dix minutes d'arrêt .... pp. 16, 17
- **HISTOIRE D'UNE AMITIE : *Charles Péguy, par Simone.* pp. 18, 19, 20**

Actualités

- Télévision, Industrie, Automobile .... p. 12
- **SANTE : *Le pain, votre poison,* par Knock ...... p. 21**
- Médecine : L'exemple britannique, Sports, Je Tu Il p. 22

Lettres

- Mon corps de jeune Vichnou paisible .... p. 23
- Début, Ecrivains revus et corrigés, Traductions, Essais, Souvenirs, Romans ... p. 24
- LE CARDINAL ET L'INTELLECTUEL .... p. 25

Paris en parle

- Théâtre, Opéra : Grâce à Debussy .... p. 26
- DEPUIS LE TEMPS, *par Pierre BOST* .. p. 26
- Cinéma, Variétés : Mon petit Zizi .... p. 27

Les pages au féminin

- Pas cher, Travail .... p. 28
- Mode, Essais .... p. 29
- Idées, Pédagogie, Recette .. p. 30

Et

- **LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC.* p. 32**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

Nous y voici

JEUDI matin, à l'heure du café-crème, dans une brasserie du XIe arrondissement, un petit groupe d'ouvriers émaillait de réflexions ironiques ou amères le bulletin d'information matinal de la Radio que diffusait un poste placé derrière le comptoir. Comme le speaker annonçait : « *Succès français à l'O.N.U. dans le débat algérien* », on entendit : « *Eh bien ! il n'est pas difficile l'O.N.U. Après cela, « ils » vont pouvoir la continuer, leur guerre d'Algérie...* »

● La même information était commentée peu après par un important homme d'affaires dans les termes suivants : « *Jusqu'à présent, il s'est agi de convaincre les Français de garder l'Algérie. Maintenant, il va falloir convaincre les Algériens de garder la France !* »

● Interrogé par téléphone après ce vote de la commission politique de l'O.N.U., un leader parlementaire du centre-droit déclarait : « *C'est un succès incontestable, dont nous devons nous réjouir : le monde entier a reconnu que l'affaire algérienne est un problème franco-algérien. Nous disposons d'un délai suffisant pour le régler. Ce règlement devient désormais notre tâche la plus urgente. Il faut en préparer les voies en orientant dans ce sens les réflexions de l'opinion.* »

● Cette dernière remarque rejoint une préoccupation commune, semble-t-il, à beaucoup d'hommes politiques de la droite et du centre et à un certain nombre de directeurs de journaux des mêmes tendances, depuis quelques jours.

Une dizaine de leaders en effet, parmi lesquels MM. Pinay et Duchet, et au moins un membre du gouvernement, ainsi que plusieurs directeurs ou propriétaires de grands quotidiens parisiens, ont eu successivement ces derniers jours de longs entretiens avec une haute personnalité musulmane algérienne qui séjourne actuellement à Paris et qui parle avec autorité au nom des nationalistes. Ces différentes entrevues ont abouti à un certain nombre de conclusions unanimement admises par les leaders, même les plus modérés, et qui paraissent pouvoir être résumées ainsi :

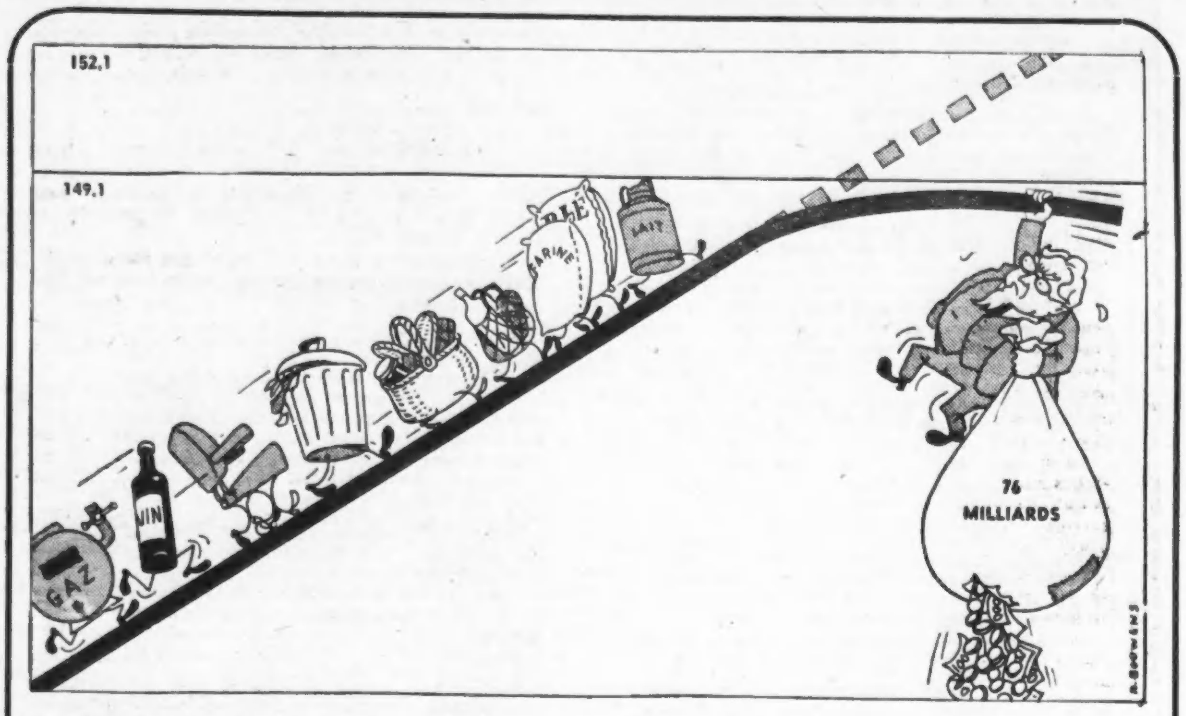
1. Le gouvernement Mollet semble hors d'état de trouver la solution du problème algérien et plus encore de l'imposer aux « ultras » ;

2. Le F.L.N., de son côté, devrait renoncer à s'abriter derrière des mots-piège, comme celui d'indépendance ;

3. La politique Lacoste, en Algérie, a conduit à l'impasse et le départ du ministre résidant devrait précéder la recherche d'une solution.

● Coup de théâtre dans l'affaire du complot d'Algérie dirigé contre le général Salan : l'organisation ultra qu'on prétendait limitée à certains clans algérois a des ramifications inattendues dans la métropole. On y trouve en effet, pêle-mêle, l'ancien collaborateur de la Gestapo Charles Delarue, pilier du « Réseau Dides » dans l'affaire des fuites, le dénonciateur du trafic des piastres de la guerre d'Indochine, Jacques Delpuech, et plusieurs animateurs de mouvements parisiens d'extrême-droite.

● Malgré la fièvre des ultras, l'inquiétude persistante de l'homme de la rue, le réalisme sec du financier et cette rapide évolution des dirigeants politiques de la droite et du centre paraissent sonner le glas du gouvernement Mollet ou, tout au moins, de la politique algérienne qu'il applique depuis un an. Dans les partis, comme au gouvernement, une sorte de trêve tacite avait été conclue depuis deux mois : toutes les affaires brûlantes étaient renvoyées « après l'O.N.U. ». Nous y voici.



...Ou la difficulté d'appuyer une échelle sur un plafond

En abaissant de 4 francs par litre le prix du lait dans la région parisienne, le gouvernement a livré cette semaine, sur le front des prix, sa quinzième bataille depuis un an. Déjà, il avait dû réduire artificiellement les prix du gaz, du vin, des places de cinéma, supprimer la taxe d'enlèvement des ordures ménagères, détaxer cinq produits alimentaires essentiels, puis trois autres denrées, subventionner le blé et la farine... Ces mesures coûtent, en tout, 76 milliards à l'Etat.

Mais sans ces quinze interventions, le baromètre officiel du coût de la vie, le fameux « indice des 213 articles », aurait depuis longtemps dépassé le « seuil » fixé par la loi (149,1) *au-delà duquel joue automatiquement l'échelle mobile des salaires. L'indice atteindrait* 152,1. *Le salaire minimum (SMIG) aurait dû être augmenté de 5 %, entraînant un mouvement général de tous les salaires, et de nouvelles hausses des prix.*

(Voir ci-dessous : Salaires.)

SALAIRES

L'échelle mobile

DEVANT la grande tapisserie des Gobelins qui décore le Cabinet du ministre des Finances d'une scène champêtre et symbolique — elle représente « la cueillette des poires » — le même scénario s'est déroulé quinze fois depuis dix mois, avec les mêmes répliques dans les bouches des mêmes acteurs. A quinze reprises, en effet, depuis avril 1956, les experts du ministère ont cru devoir attirer l'attention de M. Ramadier sur les inquiétantes variations de l'indice des 213 articles, baromètre officiel du coût de la vie. Quinze fois, ils ont proposé qu'un produit soit détaxé, une subvention octroyée, un impôt supprimé afin d'abaisser le prix d'un des éléments du fameux indice, de maintenir celui-ci en dessous du seuil fatidique (149,1) au-delà duquel se déclencherait automatiquement l'échelle mobile des salaires. Quinze fois, M. Ramadier a partagé leurs inquiétudes, approuvé leurs suggestions. Comment est-on arrivé à dépenser ainsi 76 milliards en un an pour éviter que l'indice officiel s'élève de 3,6 points ?

L'échelle mobile des salaires a été introduite dans la loi en 1952, sous le gouvernement Pinay, après plusieurs mois de discussions. Son principe est simple : le salaire minimum (SMIG), base de toute la hiérarchie, augmente automatiquement de 5 % si le coût de la vie accuse une hausse de même importance. Mais les modalités d'application de ce principe, et ses incidences, sont beaucoup plus complexes.

Curieux indice

Tout d'abord il a fallu fixer l'instrument de mesure du coût de la vie. Le budget type d'une famille de quatre personnes vivant dans la région parisienne, dont le chef a une qualification professionnelle inférieure à celle de contremaître pour l'industrie et de comptable pour le commerce ou l'administration, a été établi sur la base de constatations faites entre 1946 et 1948. Des dispositions particulières ont été prises pour certains produits : ainsi les fruits et légumes frais qui auraient représenté 7,4 % des dépenses globales du foyer considéré, n'ont pas été retenus en raison de l'importance des variations saisonnières qui affectent leurs prix. Le résultat de ce travail est « l'indice des 213 articles », devenu un élément fondamental de la politique économique française.

Or cet élément repose sur des bases qui sont aujourd'hui entièrement fausses. Dans le budget familial, le poste « alimentation » a constamment diminué depuis dix ans par rapport aux autres dépenses : il serait, selon les statistiques actuelles, légèrement inférieur à 50 % des charges alors qu'il figure dans l'indice pour 61,1 %. D'autre part, l'indice repose sur les prix pratiqués *à Paris*, alors que le salaire minimum qu'il gouverne s'applique à la France entière ; plusieurs des denrées retenues pour l'établissement de l'indice (le lait et le gaz, par exemple) varient notablement de prix d'une région à l'autre. Enfin l'indice retient des denrées souvent très discutables : ainsi n'enregistre-t-il de hausse du pain que si celle-ci s'applique au « gros pain » d'au moins 700 grammes et non aux « baguettes ». De même, il ignore la hausse du filet de bœuf et ne tient compte que de celles du bifteck et du plat-de-côtes...

Réels et « officiels »

Tel qu'il est, cet indice, qui a pris le départ au niveau atteint en décembre 1952, soit 142 (sur la base 100 en 1949), n'a donc pas enregistré cette hausse de 5 % qui l'aurait amené au fameux « seuil » de 149,1. Aussi l'échelle mobile des salaires n'a-t-elle jusqu'à présent jamais joué. En théorie, le salaire minimum (SMIG) reste donc bloqué : en théorie seulement, puisque en pratique des hausses successives sont venues s'y ajouter qui l'ont élevé de 100 à 126 francs de l'heure. Tous les gouvernements se sont employés depuis cinq ans à maintenir l'indice en dessous du « seuil » fatidique.

La justification constante des pressions opérées dans ce but par les successifs ministres des Finances, et en particulier par M. Paul Ramadier, est d'ailleurs connue : il est légitime de comprimer ainsi les prix, assurent-ils, puisque leur hausse entraînerait une augmentation générale des salaires qui risquerait d'être génératrice d'inflation, de désordre économique et coûterait à l'économie française au moins 200 milliards (chiffre avancé récemment par le secrétaire d'Etat aux Affaires économiques, M. Jean Masson).

Mais cette argumentation est plus juridique et morale qu'économique. En fait, on possède peu de renseignements complets et précis sur l'évolution des salaires réels dans l'ensemble du pays. On en sait toutefois assez pour pouvoir affirmer que, depuis l'échelle mobile, et même depuis un an, *les prix ont monté plus que le salaire minimum garanti et que les salaires ont monté plus que les prix.* Il y a eu à la fois amélioration minime, mais indiscutable, du niveau de vie réel et détérioration du niveau de vie « officiel » calculé sur les bases de l'indice et du SMIG. De plus, la hausse des salaires réels anticipe sur l'augmentation d'ailleurs effective de la production qui devrait normalement la précéder, et la dépasse.

200 milliards pour 5 francs

Dans ces conditions, pouvait-on et devait-on laisser l'indice franchir le « seuil » fatal, et se résoudre à relever de 5 % le salaire minimum ? Le gouvernement a, pour sa part, répondu par la négative. Pour empêcher cette « explosion », il a préféré prendre en charge 76 milliards de dépenses budgétaires supplémentaires — qu'il faudra bien couvrir par l'impôt — en procédant à des détaxations et en accordant des subventions à tel ou tel produit chaque fois que la menace paraissait immédiate. Surtout, il a décidé de bloquer les prix.

Cette dernière opération, toujours délicate, était particulièrement hasardeuse : il n'existait plus de système de blocage et le corps de contrôle, en principe nécessaire, avait été démantelé. Et cependant, jusqu'à présent, le

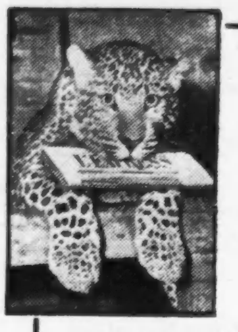
→

En dévorant 3 romans il a appris l'Anglais

Des études ont prouvé que pour lire l'anglais, il suffit de connaître 2.980 mots différents (ceux du langage courant).

Aujourd'hui les voici réunis dans trois passionnants romans d'aventures spécialement choisis. Rien à apprendre. Il suffit de lire. Chaque mot est numéroté avec, en marge, son sens, sa prononciation et des commentaires. Le lecteur traduit les premières phrases, s'intéresse au récit, veut connaître la suite et ainsi apprend l'anglais, tout seul, facilement, sans fatigue. Par la répétition, les mots se gravent dans la mémoire, les tournures deviennent familières. Les trois romans terminés, le lecteur possède à fond l'anglais.

Profitez aujourd'hui de cette nouvelle méthode. Son prix est incroyablement bas : 1.900 francs seulement les 3 volumes illustrés totalisant 847 pages. Envoi rapide contre mandat adressé aux Editions des Mentors, Bureau F.29, avenue Odette, n° 6, Nogent-sur-Marne (Seine), ou versement au C.C.P. Paris 5474-35. Remboursement garanti à toute personne non satisfaite qui réclamerait dans les huit jours.



ÊTRE OU NE PAS ÊTRE MINISTRE

LA crise radicale — qui dure d'ailleurs depuis deux ans — ne sera pas dénouée cette semaine. C'est à un prochain congrès extraordinaire que le débat sera mené au fond. La réunion, ce vendredi, d'un comité exécutif, avait pour principal but de provoquer la convocation de ce congrès, inévitable depuis que l'échec retentissant de leur candidat à l'élection partielle de Paris a plongé tous les radicaux, de gauche ou de droite, jeunes ou vieux, dans une consternation bien naturelle et provoqué chez eux la volonté non moins légitime « d'en sortir ». Mais sortir de quoi, et pour aller où ?

Sur le diagnostic, l'accord est assez aisé. Si les électeurs ont marqué une désaffection certaine pour le candidat de la place de Valois, c'est qu'en votant pour lui on ne votait en fait pour personne.

Un leader radical remarquait cette semaine, en passant en revue la position constamment morcelée du groupe radical parlementaire (environ quarante-cinq députés) : « Le groupe radical, c'est zéro !... ». C'est zéro parce que, en gros, c'est, dans chaque scrutin, X voix pour, X voix contre, et X abstentions. Ce qui revient en effet à zéro.

Il n'est pas facile de trouver des milliers d'électeurs susceptibles de voter dans l'enthousiasme, ou même de voter tout court pour ce zéro-là.

Les adversaires, les concurrents du candidat radical ont pu dire chaque jour, à chaque réunion : « Est-ce qu'en votant pour lui on vote pour Mendès France ou pour Bourgès-Maunoury ? On ne sait pas ». Et M. Bourgès-Maunoury n'est pas le seul, il s'en faut, à représenter activement le parti dont le chef est M. Mendès France dans un gouvernement que M. Mendès France combat sur tous les plans essentiels.

Que cette situation incohérente, politiquement stérile et moralement choquante, ne puisse pas durer sans discréditer tous ceux qui la tolèrent — c'est une évidence sur laquelle il n'y a aucun mal à faire l'unanimité. Tous les radicaux, sur ce point, sont d'accord, et ils sont d'accord pour souhaiter une décision qui tranche.

La trahison

IL est assez simple également de déterminer quelle est la cause la plus récente de cette contradiction massive qui écrase les efforts de rénovation du parti radical. On doit objectivement reconnaitre que la plus grande responsabilité ne s'est pas trouvée à l'intérieur du parti, mais chez son allié gouvernemental, la S.F.I.O. Ce que MM. François Maurinc et André Philip ont appelé l'un et l'autre, dans le débat que nous avons publié la semaine dernière, la « trahison » des socialistes, voilà ce qui a plongé les radicaux, dès le lendemain du 6 février, dans un insurmontable désarroi.

Dès ce jour-là, il était acquis ou prévisible que M. Guy Mollet abandonnerait toute chance de sauver la mise en Algérie et renierait ses engagements.

Il fallut cependant trois mois encore pour que M. Mendès France lui-même, se résignant à une rupture qu'il jugeait très grave pour l'avenir, puisse mettre son comportement politique en accord avec ses convictions, et démissionne du gouvernement. Aucun autre ministre radical ne l'a suivi. Ni ce jour-là, ni depuis. Quelques-uns ont cru de bonne foi qu'il était meilleur de rester lié à M. Guy Mollet que de trop se préoccuper de la guerre d'Algérie ; quelques-uns même considèrent qu'aucune autre politique algérienne n'est possible ; et la grande majorité d'entre eux ont simplement saisi ces nobles prétextes pour savourer aussi longtemps le plaisir célèbre, bien qu'en vérité assez mystérieux, d'avoir un bureau de ministre et d'être invité à diner en ville cinq fois par semaine.

Cette contradiction pénible, née de la politique socialiste en Algérie, entre la doctrine radicale exprimée et personnifiée par M. Mendès France et le comportement des autres radicaux au gouvernement (ou le parti ne compte pas moins de treize ministres) ne pouvait mener qu'au désastre. Ce qu'elle a fait. Et maintenant, il faut choisir.

Les prochains

MAIS le problème n'est pas seulement un problème de circonstances, et c'est bien ce qui est grave. Car s'il s'agissait essentiellement de la participation au gouvernement Guy Mollet, on pourrait considérer — encore que ce fait ne soit pas tout à fait acquis — qu'il n'y en a plus pour longtemps. Et les radicaux trouveraient bien le moyen d'attendre encore un peu. Mais il est déjà évident que la même situation, en pire, se représentera aussitôt après. Si l'une des gloires de la IVe République auxquelles on songe déjà pour former la prochaine combinaison (que ce soit M. Pleven, M. Pinay, M. Faure ou tout autre) demande, comme elle le fera bien certainement, à une dizaine de députés radicaux d'être ministres dans son gouvernement, personne ne met sérieusement en doute que tous les dix accepteront. La situation sera alors la même — en pire : il n'y aura même plus le noble prétexte de l'alliance avec les socialistes.

Le métier

LA question essentielle, ou tout au moins l'occasion précise à travers laquelle toute une conception politique est mise en jeu, est bien celle de la participation, ou du refus de la participation, au pouvoir.

La tradition, la nature même du parti radical — jusqu'à ce que M. Mendès France s'avisât de demander à ses camarades de parti de prendre les problèmes politiques au sérieux — était d'être ce qu'on appelle un « parti de gouvernement », c'est-à-dire un parti qui a pour raison d'être de fournir des hommes à tous les gouvernements, quelle que soit leur politique. Et souvent les mêmes hommes d'ailleurs, comme M. Bourgès-Maunoury en est le vivant symbole.

C'est une manière d'envisager la politique qui n'est pas, à priori, tout à fait basse et stérile. Au contraire. Dans la situation actuelle de la France, elle est peut-être la seule réaliste. Elle consiste à penser que le peuple de ce pays, d'une part, vit trop bien, d'autre part, est trop blasé, pour qu'une profonde transformation soit possible ou souhaitable ; et qu'en conséquence le rôle d'un homme qui choisit le métier politique est de gérer au mieux l'état des choses.

C'est loin d'être absurde. C'est même ce que pense le général de Gaulle, qui s'y connait ; et qui a donc abandonné la politique. C'est ce qu'a brillamment personnifié M. Edgar Faure.

Mais alors il n'est pas raisonnable, pour les candidats aux postes de ministres permanents, de lier leur fortune politique à celle d'un candidat réformateur comme M. Mendès France.

Car M. Mendès France s'est situé à l'opposé. A tort ou à raison — il a sans doute tort, au moins pour une longe période — il a choisi de croire à la possibilité d'une réforme profonde de notre société. C'est ce qu'il a dit, c'est ce qu'il a voulu manifester par ses actes politiques, et c'est pour cette raison-là qu'une partie de la jeunesse à laquelle il s'est de préférence adressé, s'est intéressée à la politique. Les jeunes sont ceux qui s'accommodent le moins des tares de notre société, que l'on finit, avec l'habitude et avec l'âge, par ne plus voir ou par accepter. Si l'on veut polariser la jeunesse, et y puiser une force politique, on ne peut évidemment pas le faire comme gestionnaire, mais seulement comme réformateur.

L'un ou l'autre

UN réformateur, aujourd'hui en France, est peut-être un naïf, un rêveur. C'est possible, ce n'est pas prouvé. Mais ce qui est absolument sûr, c'est qu'un réformateur acceptant de n'avoir que les apparences du pouvoir, de n'avoir seulement qu'une partie des moyens du pouvoir, de mettre ses réformes en chantier tout en cohabitant dans un gouvernement avec les adversaires des réformes et les indifférents — ce qui est certain, c'est que ce réformateur-là est un menteur ou un imbécile, et qu'il n'a pas la plus petite chance de réussir.

Le premier devoir du réformateur, s'il est sérieux, sa règle absolue doit être de refuser toute participation au pouvoir aussi longtemps que les conditions ne sont pas réunies pour qu'il puisse espérer raisonnablement mener son plan au succès. Jusque-là, il doit savoir attendre et refuser, sans faiblesses, toute apparence de pouvoir ; sinon il se détruit lui-même. C'est en somme l'attitude inverse du radicalisme classique, tel qu'il est pratiqué, aujourd'hui même encore, par tous les ministres, et candidats ministres, du parti radical.

Le réformateur qui se trouve à la tête de ce parti perd toute sa raison d'être, et se déshonore s'il continue à admettre dans son entreprise les gestionnaires, même bien intentionnés ; tandis qu'eux, de leur côté, n'ont rien à gagner à suivre le réformateur, car, s'ils le font, ils ne participeront plus, et pour très longtemps, aux avantages du pouvoir.

Tout le monde a donc l'intérêt le plus immédiat à ce qu'une décision intervienne. C'est pourquoi on peut raisonnablement penser que les tribulations radicales touchent à leur terme. L'équivoque ne sert plus personne ; il y a unanimité pour la lever.

Il faut que le parti radical cesse d'admettre que ses membres soient ministres, ou deviennent ministres, d'un gouvernement qui ne respecte pas un programme précis, fixé par les instances du parti ; ou bien qu'il se débarrasse de ceux qui veulent ce programme et cette discipline.

Si la première ligne de conduite est adoptée, M. Mendès France conservera le parti ; et les autres, probablement, choisiront de s'en aller. Si c'est la seconde, le chef naturel du parti radical sera tôt ou tard M. Edgar Faure.

→

blocage a convenablement fonctionné.

Certes, les producteurs des divers secteurs et leurs interprètes parlementaires ont livré de durs assauts pour obtenir des dérogations à la règle générale du blocage — et beaucoup ont eu gain de cause. Mais l'une des conséquences les plus néfastes du blocage, prédite par les économistes — la diminution rapide du volume des investissements — ne s'est apparemment pas produite ; plus exactement, les rapatriements de capitaux en provenance d'Afrique du Nord ont largement compensé, dans la métropole, le freinage des investissements.

Par contre, le blocage des prix, conséquence de la loi d'échelle mobile, comporte un certain nombre d'inconvénients et d'incohérences parfois dangereuses. Il est absurde que l'équilibre relatif et malaisé de l'économie française puisse à tout moment être détruit par une hausse de cinq francs par kilo du prix des pommes de terre nouvelles. Il est incohérent qu'une augmentation du prix des œufs soit susceptible de déverser soudain 200 milliards de salaires supplémentaires. Mais il n'est guère moins dangereux que les distorsions fatales entre prix bloqués et prix « libres » aboutissent, par exemple, à freiner la construction en pleine crise chronique du logement. Et il est redoutable que le SMIG soit devenu peu à peu un palier collectif pour l'ensemble des salaires, que les éléments les plus divers de l'économie (les loyers, certains prix agricoles, les salaires des mineurs, etc.) dépendent eux aussi étroitement des variations de l'indice des 213 articles.

Et si l'indice saute ?

Que se passera-t-il en effet si le « seuil » est atteint et si le salaire minimum doit être relevé de 5 % ? Deux situations pourraient éviter que cet événement engendre une débâcle.

Une entente préalable du gouvernement avec les syndicats ouvriers permettrait peut-être de limiter la hausse aux seuls salaires justiciables du minimum. Mais, en termes de statistiques, le salaire minimum est une vue théorique, puisque des primes sont venues s'y ajouter. De proche en proche, la hausse s'étendrait donc à peu près fatalement.

Faute de pouvoir négocier l'opération, le gouvernement ne pourrait alors l'aborder qu'en position de force, c'est-à-dire s'il existait une véritable concurrence sur le marché du travail, si l'offre y était supérieure à la demande. Pour créer cette situation, il faudrait sans doute rapatrier et démobiliser 200.000 ou 300.000 jeunes travailleurs qui sont actuellement sous les drapeaux en Algérie. Solution qui met en jeu, d'un seul coup, toute la politique générale de la France, et qui ne parait guère susceptible non plus d'être retenue.

C'est pourquoi, ne pouvant actuellement ni négocier ni lutter, le gouvernement s'emploie à gagner du temps. Pour le moment, il s'est assigné un objectif précis : tenir, quoi qu'il en coûte, sur le front des prix, jusqu'à la fixation des prix agricoles, effectuée traditionnellement en mai-juin. Quatre mois encore. D'ici là, bien des événements peuvent surgir...

L'HOMME DE LA SEMAINE

Mahmed Yazid

LES nationalistes algériens le savent : c'est le 4 février qu'ils ont perdu la partie à l'O.N.U. Le lundi 4 février, jour de l'intervention du délégué syrien, M. Farid Zeineddine. Le délégué avait eu des mots malheureux. Au

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
★
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

Une nouveauté Kalamazoo
LE MULTIVUES
Votre résolution :
Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques
SANS ENGAGEMENT
prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

FABRIQUE DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES POUR MONTRES
✻
J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
✻
Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

moment où le F.L.N. concentrait tous ses efforts pour démontrer la singularité du fait national algérien, il avait parlé ouvertement de la « nation arabe qui va de l'Atlantique au golfe Persique ». L'effet avait été fâcheux. Près du délégué syrien, un homme paraissait embarrassé et malheureux : Mahmed Yazid, observateur du F.L.N. à l'O.N.U.

C'est qu'au surplus la « nation arabe » n'est pas exactement le souci majeur de Mahmed Yazid. Ce représentant à Washington de l'insurrection algérienne contre la France est un cas unique : il est fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'officiers de l'armée française. Son frère est capitaine d'artillerie et vit actuellement dans le Périgord. Il a fait toutes ses études dans des lycées français d'Algérie, puis à la Faculté de droit de Paris. Il parle un français impeccable et, parmi les chefs F.L.N. actuellement en exil, il est certainement celui à qui ses amis français sont restés le plus fidèles.

Le fils du capitaine

Ce grand gaillard de 33 ans, rusé, affable, qui secoue une tête enfantine au bout d'un corps massif (il mesure 1 m 85 et pèse 100 kilos) pouvait, par son allure et sa culture, donner suffisamment le change pour vivre clandestinement en France sous le nom de Gilles Périgourdin. Sous ce nom audacieusement « vieille France », il peut échapper à la police, aidé par d'innombrables amitiés algériennes et françaises. C'est lui qui dit de temps à autre, en parlant du conflit franco-algérien : « *C'est une guerre civile et c'est pourquoi elle est si meurtrière.* »

Il est né à Blida. Cette ville du Sahel algérien qu'André Gide appelait « petite rose » et qui est devenue l'un des foyers de l'insurrection. Au collège de Blida, où il était pensionnaire, seul élève musulman d'une classe nombreuse, il était : « le fils du capitaine Yazid » — un officier musulman connu dans la ville et respecté de tous les Européens. Ses professeurs avaient été divers : l'un d'entre eux, M. Ciosi, professeur de mathématiques, devait devenir inspecteur général et chef de cabinet du gouverneur général Naegelen.

Le rôle d'un professeur

D'autres professeurs d'histoire ou de lettres l'avaient éveillé à la conscience révolutionnaire par le libéralisme de leur enseignement. C'était l'époque où l'on ne parlait en Algérie que de Marcel Domerc, un jeune professeur de Blida, qui devait être le guide de nombreuses générations d'élèves musulmans et français. C'est à lui que le Congrès musulman de 1936 (celui qui demandait à Léon Blum de faire des Algériens des Français) confia le soin de rédiger sa proclamation.

A cette époque, Yazid n'était qu'un gosse. Mais on ne parlait autour de lui que de ce professeur français qui qui luttait pour que les musulmans puissent avoir la nationalité française. L'un de ceux qui lui parlaient avec le plus d'émotion de Marcel Domerc était Ali Boumendjel, qui a été arrêté mardi dernier à Alger : un avocat (U.D.M.A.), frère de l'ancien conseiller à l'Union française. Domerc « marquait » tous ses élèves.

On parlait aussi, sans doute, de Messali Hadj, le prophète à la barbe fleurie, fondateur du nationalisme algérien : mais dans la famille militaire et française de Yazid, les thèses orientales de Messali ne risquaient pas d'avoir un écho.

C'est à Paris où il poursuivait ses études de droit que Yazid devait subir l'influence nationaliste qui l'avait laissé indifférent à Alger. C'est au quartier Latin qu'il devait rencontrer des Nord-Africains qui s'étaient frottés aux partis socialiste et communiste et y avaient puisé l'élan et la technique révolutionnaires. Les cellules organisées de « L'Etoile Nord-Africaine » groupaient alors les ouvriers et les intellectuels algériens. En 1947, les messalistes créaient le M.T.L.D. (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques), où Yazid devait jouer un rôle actif.

Au Caire

En 1948, Yazid est arrêté et condamné à deux ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour pour avoir publié un article préconisant l'indépendance algérienne. C'est au sortir de la prison qu'il sera contraint de vivre clandestinement en France pour y poursuivre son activité politique.

Lorsque arriva la fameuse scission du M.T.L.D., qui devait séparer les jeunes intellectuels aujourd'hui insurgés, des vieux messalistes, et qui devait aboutir à la mise en accusation du prophète, Yazid était naturellement du côté de ceux qu'on appelait alors les « centralistes » — c'est-à-dire partisans de remplacer la dictature de Messali par un comité central. Ces centralistes, jusqu'en 1954, prétendirent livrer un combat non violent. Mais dès que les mouvements d'action directe déclenchèrent prématurément l'insurrection, Yazid fut l'un des premiers à rejoindre Le Caire, où il devait être aussitôt chargé de missions internationales.

Depuis, il a parcouru le monde. L'Amérique, l'Inde, le Pakistan et la Birmanie. Il a assisté aux conférences de Bandoeng et de Brioni. Il a participé aux négociations officieuses que M. Pierre Commin, secrétaire général adjoint de la S.F.I.O., a menées avec le F.L.N. en Yougoslavie et en Italie au nom du gouvernement français. Le jeune étudiant blidéen est devenu un diplomate plein d'aisance, mais il a gardé son allure dégingandée. En Birmanie, il a contracté une maladie qui lui a donné une paralysie faciale partielle ; il la dissimule en mâchant inlassablement du chewing-gum comme un voyageur de commerce américain.

Le monde et la violence

Ces voyages l'ont enrichi : il a découvert que la révolution était un fait presque spécifiquement européen. En Yougoslavie, il a rencontré des anciens partisans qui l'ont questionné sur les différentes tactiques des guerilleros algériens. Entre les Yougoslaves et n'importe quel peuple livrant une guerilla, il y aura toujours une complicité au moins technique.

Mais lorsqu'il est arrivé en Inde, il a été stupéfait de voir que la non-violence n'était pas la fumeuse utopie d'un grand mystique, mais une réalité vécue par les plus humbles des habitants. Après les conférences qu'il faisait dans les milieux indiens, des auditeurs venaient lui demander quel était l'itinéraire psychologique par lequel les Algériens étaient passés avant de prendre la monstrueuse initiative de lutter contre l'injustice avec des moyens injustes. Yazid a raconté cette anecdote à de nombreux journalistes, avec une sorte de nostalgie incrédule de l'homme d'action qui se permet une récréation poétique.

Une guerre civile

Il dit du conflit algérien : « *C'est une guerre civile* ». Pour bien montrer qu'il se bat contre des frères. Des frères ennemis ; mais des frères. Mais quand Ferhat Abbas est arrivé au Caire — deux longues années après lui — il lui a reproché d'avoir fait confiance aux « frères » français les plus sûrs, parce que, selon lui, l'histoire algérienne est exactement l'histoire des déceptions que la gauche française a infligées aux musulmans. Il dit : « *C'est une guerre civile.* » — mais il est de ceux qui pensent qu'il fallait la livrer pour que la situation algérienne évolue. Comment évoluera-t-elle, avec l'insurrection ? Pourra-t-on oublier demain, et de chaque côté, les horreurs des massacres ? Les Indiens se le demandaient. Yazid, révolutionnaire « à l'européenne », ne se le demande pas.

Ses craintes sont politiques. Dans sa mission, il lui arrive parfois de dire aux représentants des pays arabes, pour leur extorquer une aide, que la France se conduit en Algérie comme l'Allemagne hitlérienne. Mais si quelqu'un d'autre le dit — comme le délégué syrien par exemple — alors il devient mal à l'aise, un peu comme un homme qui défendrait aux étrangers de se mêler d'affaires de famille. Pourtant, la fonction de Yazid c'est d'introduire dans le conflit algérien des interventions étrangères. Il s'y résigne plus ou moins bien selon les cas. Il s'y est mal résigné, ce lundi 4 février.

AHMED FRANCIS (1) ET MAHMED YAZID
Le syrien leur écorche les oreilles

(1) Médecin et adjoint de Ferhat Abbas.

L'œuvre décisive...
le livre capital de
JEAN-YVES CALVEZ
LA PENSÉE DE KARL MARX
" De multiples études sur la pensée marxiste laissaient présager que l'heure était venue de l'œuvre décisive. C'est celle que vient de donner Jean-Yves Calvez en une somme dont on pourra certes contester tel ou tel point, mais qui restera comme le livre capital auquel il sera toujours nécessaire de se référer "
JEAN LACROIX (Le Monde)
Coll. " Esprit " SEUIL

ETABLISSEMENTS
HIRIGOYEN
St-VINCENT-de-TYROSSE
☆
CHAUSSURES DE QUALITÉ
Mixte - Good-year
Californian

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

LE dernier tract des contre-terroristes européens d'Algérie (il en est maintenant distribué un nouveau tous les jours) est sans doute le plus savoureux de tous ceux qui ont jamais été ronéotypés.

Après avoir accusé le « sinistre Lacoste » de tous les crimes et de tous les méfaits, ceux qui signent « des Français d'Algérie encore libres » prétendent révéler la composition du futur gouvernement provisoire de la République algérienne. Celle-ci est assez singulière.

On y voit MM. Mandouze et Gratien Faure, MM. Ferhat Abbas et Fouques-Duparc, MM. Ben Bella et Vigneau (préfet de Kabylie), MM. Khider et Borgeaud...

Le tract affirme : « Ceci est vrai, nous le jurons sur notre honneur de Français. »

A Paris, cela paraît simplement comique. En Algérie, où la confusion devient totale, c'est grave.

POUR la première fois dans l'histoire coloniale française tous les gouverneurs et gouverneurs généraux (hauts commissaires) ont été convoqués à Paris par le ministre de la France d'outre-mer pour s'entendre donner une instruction formelle :

Aucun « truquage » ne sera toléré dans les élections qui vont avoir lieu à la fin du mois de mars et toute irrégularité sera immédiatement sanctionnée par la mise à pied du gouverneur qui en serait tenu pour responsable.

D'autre part, pour la première fois également, le « découpage » des circonscriptions électorales, qui faisait toujours l'objet de marchandages locaux entre l'Administration et les notables, devra désormais être soumis directement, à Paris, à la signature du ministre.

ANCIEN communiste, le député-maire de Fort-de-France (Martinique), M. Aimé Césaire, vient de remporter une victoire significative contre son ancien parti.

C'est en novembre dernier que M. Césaire a démissionné du parti communiste. Depuis, sur instructions venues de Paris, une campagne virulente était menée contre lui sur le plan local par les communistes restés fidèles au « parti de Maurice Thorez ».

Mais dimanche dernier, au cours d'une consultation municipale partielle, les électeurs de Fort-de-France ont littéralement plébiscité M. Césaire, lui donnant 82 % des voix. Les communistes orthodoxes ont recueilli péniblement 4 % des suffrages.

Le succès de M. Césaire donne à penser que la valeur électorale de l'étiquette communiste peut, dans certains cas, subir de rudes variations.

A l'approche du Comité exécutif radical, une furieuse campagne de couloirs a été lancée cette semaine à l'Assemblée Nationale par les « scissionnistes » MM. André Morice et Vincent Badie, contre le parti « orthodoxe », et M. Mendès France.

Une contre-offensive a été aussitôt entreprise sans timidité et avec succès par le président du groupe radical de l'Assemblée, M. Edouard Daladier.

« Les députés radicaux ne sont peut-être d'accord sur aucun problème, a dit à ce sujet M. Mendès France, mais ils sont unanimes en tout cas pour manifester leur fidèle attachement au président Daladier, qui a tout le groupe à ses côtés. »

EN raison de la pénurie d'essence et d'une réorganisation intérieure de sa production, Simca avait licencié, en décembre, 1.500 ouvriers de son usine de Poissy.

En leur faisant part de cette décision, le chef du personnel avait informé chacun d'eux qu'il se tenait à sa disposition pour l'aider à retrouver ailleurs du travail. Dix d'entre eux seulement ont, depuis, demandé à bénéficier de cet appui. Tous les autres avaient trouvé du travail sans difficulté dans d'autres entreprises. B. G.

UN NOUVEAU 1/4 D'HEURE

D'ORES et déjà, les représentants du gouvernement français dans le grand palais vitré des bords de l'Hudson, peuvent s'endormir le soir plus tranquilles : le pire a été évité (une condamnation brutale de la France) et une succession de faits heureux a transformé une situation menaçante.

L'U. R. S. S., au lieu d'adopter l'attitude de défense intransigeante de tous les nationalismes, comme dans l'affaire d'Egypte, a choisi de faire encore confiance à la France pour la recherche rapide d'une solution, en lui demandant « de mener une politique plus constructive qui tienne compte des intérêts nationaux de l'Algérie ».

En même temps, et surtout, la délégation des Etats-Unis s'opposait avec éclat à ce que le F. L. N. espérait passionnément et préparait depuis un an : une prise en charge de l'Algérie par les Nations Unies.

Dès lors, le bloc sud-américain s'est divisé et les tentatives de percée des nations dites « afro-asiatiques » qui soutiennent le nationalisme algérien, n'ont pas abouti.

Le gouvernement français ne manquera pas de se féliciter de ce résultat. Il n'aura pas tort. Et tout le monde d'ailleurs doit s'en réjouir, car dans l'état de crispation et d'ignorance où se trouve l'opinion française à propos du drame algérien, une condamnation à l'O. N. U. provoquerait une nouvelle vague d'exaspération chauvine qui ne ferait qu'ajouter au désordre.

Refus

AINSI, les espoirs des chefs F. L. N. de la rébellion ont été déçus, malgré l'anticolonialisme général des nations de l'O. N. U. et malgré le soutien fidèle que les deux « Grands » apportent en toute occasion aux pays arabes.

Si MM. Pineau et Soustelle attribuaient exclusivement cette modération de l'Assemblée à leurs démarches persévérantes et à leurs nombreux entretiens dans les salons de New-York, ils céderaient à une tentation bien naturelle, mais ils commettraient une erreur d'analyse redoutable pour la suite.

Sur ce point, il faut être aussi lucide que possible pour ne pas construire l'avenir sur du sable. Quels sont les facteurs qui ont renversé, d'une manière apparemment inattendue, la situation à l'O. N. U. ? Il y en a un et un seul : le refus par les Etats-Unis de soutenir prématurément la cause des nationalistes algériens.

Tout le reste en découle, y compris l'attitude soviétique. Car les motifs de l'U. R. S. S. sont les mêmes que ceux de l'Amérique, mais inversés : l'une et l'autre considèrent qu'actuellement une rupture entre la France et l'Algérie amènerait un tel désordre en Afrique du Nord que les conséquences en seraient incontrôlables et risqueraient de profiter ...aux communistes, aux yeux des Américains ; ...à l'impérialisme pétrolier, aux yeux des Russes.

Méfiance

C'EST la même méfiance qui a joué, de part et d'autre, en faveur d'un sursis pour la France. Ni Washington, ni Moscou ne croient que le F. L. N., bien qu'il ait déjà réussi, dans le courant de l'année, à généraliser et à unifier le mouvement de rébellion, soit déjà en mesure de passer à une phase ultérieure et plus complexe de son action : l'encadrement administratif et politique d'une nouvelle nation. D'où la volonté commune de ménager en tout cas un délai, et l'espoir commun que la France saura profiter du temps qui lui reste pour éviter la cassure qui plongerait l'Algérie, et probablement ses voisins, dans une aventure imprévisible.

Cette méfiance à l'égard de la maturité politique actuelle et de la capacité administrative des insurgés algériens n'est pas, de la part des Etats-Unis, une condamnation de la cause nationaliste ; elle est le résultat d'une série d'informations récentes qui ont impressionné les Américains.

Il y eut d'abord les rapports confidentiels, et oraux, faits à Washington par les Tunisiens et les Marocains. En public, ceux-ci réclament avec passion l'indépendance de l'Algérie. En privé, ils accompagnent cette revendication de considérations si mesurées que les Américains ont été édifiés : l'indépendance prématurée, et brutalement acquise, conduirait l'Algérie à une anarchie que Mohammed V et Bourguiba redoutent l'un et l'autre.

Cette crainte a été confirmée par le rapport adressé par M. Irving Brown, secrétaire général des Syndicats libres, au Département d'Etat.

M. Brown, avocat depuis toujours du nationalisme africain, a exprimé des doutes très précis sur l'unité organique actuelle des révolutionnaires algériens. Il a également mis l'accent sur le rôle des communistes dans une rébellion encore mal structurée. Sa conclusion : la constitution de la nation algérienne devrait se faire sans précipitation et, autant que possible, sans rupture brutale avec la France.

Sursis

AINSI, plusieurs mois sont accordés à la France pour faciliter une solution à la crise et ouvrir en Algérie une autre voie que la guerre permanente. En échange de quoi, il faut bien considérer que la délégation française a reconnu de facto, pour la première fois, le caractère international de l'affaire algérienne. Ce qui impose désormais des obligations très pressantes : c'est bien avant la fin de cette année — la prochaine session de l'O. N. U. est à l'automne — que les armes auront dû se taire de l'Aurès à l'Oranie, et que le gouvernement aura dû tenter de réaliser, dans les faits, les intentions pacifiques qui sont jusqu'à présent demeurées sur le papier.

Avant la fin des débats à New-York, prévue pour la semaine prochaine, la politique française en Algérie, que l'on a baptisée la « politique des préalables », vient à son terme. Cette attente des événements, cette résignation, cette impression d'être chaque mois au « dernier quart d'heure », avaient comme dernier prétexte le débat de l'O. N. U. Désormais, il n'y aura plus rien à attendre.

Le temps écoulé n'aura apporté que des déceptions : renforcement de la rébellion, crispation des Français d'Algérie, désarroi moral dans l'armée. Aucun élément de la situation ne s'est amélioré. Chaque chance d'avenir a fondu un peu plus entre nos mains. Ce qui nous a sauvés d'une internationalisation immédiate, aux Nations Unies, c'est uniquement la jeunesse relative du mouvement nationaliste algérien. Qu'il mûrisse encore un peu et ce dernier atout nous échappera lui aussi

Le temps qui passe, voilà maintenant notre plus grand ennemi. La partie se joue entre nous et lui. Chaque jour d'attente est un nouvel abandon.

COMMUNISTES

Les virages algériens

« FAISANT preuve d'un esprit schématique évident, certains membres de notre parti ont voulu considérer, dans les premiers jours de novembre 1954, que les conditions d'une insurrection n'étaient pas réalisées telles que les avait données Lénine, et que, par conséquent, l'action armée était prématurée. »

Telle est l'autocritique que formule, aujourd'hui, le Parti Communiste Algérien dans *Réalités Algériennes et Marxisme,* son bulletin idéologique clandestin. Il n'en fait pas moins l'historique de son action, ce qui s'avérait bien nécessaire : parti déchiré parce que seul parti franco-musulman de l'Algérie d'hier, le P.C.A. avait longtemps erré à la recherche d'une doctrine.

Dissous en septembre 1955, le P.C.A. devait entrer dans la clandestinité sans pour cela manifester une activité bien cohérente. L'affaire Maillot lui avait permis de gagner ses premiers galons dans la résistance algérienne. En grossissant, pour les besoins de sa propagande, la participation du P.C.A. à la lutte armée, le gouvernement français lui donne aujourd'hui les références qui lui faisaient défaut.

Terreur « organisée »

Passant à l'étude théorique des conditions de la lutte armée en Algérie, *Réalités Algériennes* constate, à la suite de Mao Tsé Toung, que dans les pays de type colonial les communistes ne sauraient, comme dans les pays de type capitaliste, passer directement de la lutte légale prolongée à l'insurrection générale. Celle-ci ne peut venir qu'à la suite d'une longue lutte armée à laquelle tout doit être subordonné.

Il faut donc mettre la Terreur à l'ordre du jour. « La terreur exercée par les masses contre la minorité infime d'oppresseurs et de colonialistes. » Mais le P.C.A. estime que cette terreur demande à être organisée et contrôlée. Condamnant sans ambages les excès du terrorisme, le P.C.A. estime

« qu'un homme de bon sens... s'il comprend la réaction de certains éléments souvent inorganisés... ne pourra pas la justifier — les hommes politiques ne doivent pas se soumettre à la spontanéité des masses... mais le parti doit se porter hardiment à leur tête pour les guider ». Prise de position intéressante et qui n'a jamais été adoptée par les autres organisations nationalistes d'Algérie.

Avant et après Chepilov

Mais cette autocritique algérienne n'a pas encore gagné Paris. Sans doute M. Léon Feix, chargé au comité central des questions nord-africaines, a-t-il révisé depuis quelques mois les positions algériennes modérées du Parti Communiste français : à la formule prudente déclarant que *« si l'Algérie a droit à la Sécession, ce droit n'implique pas nécessairement une obligation ».* M. Feix a substitué une proposition du bureau politique pour *« la reconnaissance du droit du peuple algérien à l'indépendance »* — c'est-à-dire exactement les termes de la revendication du F.L.N.

C'est qu'entre temps, le F.L.N. avait pratiquement désavoué le parti communiste français qui continuait de voter pour le gouvernement de M. Guy Mollet. Mais après le discours de M. Chepilov qui évoque « les liens historiques de la France et de l'Algérie » le P.C.F. ne devra-t-il pas faire un pas en arrière ? Il va être intéressant de suivre dans les jours à venir la façon dont le P.C. français se séparera du P.C. algérien (voir à ce sujet « Les communistes vus par eux-mêmes », pages 13-14-15).

BIENTOT LE NUMERO 5 DES

Cahiers de la République

entièrement consacré au

COLLOQUE DE CAEN

sur la RECHERCHE et l'ENSEIGNEMENT SCIENTIFIQUES

AU SOMMAIRE :

- SITUATION DE LA RECHERCHE EN FRANCE :
  Textes de MM. DICKO, Pierre MENDES FRANCE, Gaston DUPOUY, Gaston BERGER, Francis PERRIN, Louis ARMAND, Henri LAUGIER, etc.
- ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ET VOCATION SCIENTIFIQUE
- RECHERCHES FONDAMENTALES
- ENSEIGNEMENT DE LA MEDECINE
- RECHERCHES APPLIQUEES

SIEGE DE LA REVUE
1 bis, place de Valois - PARIS (1er)
Abonnement d'un an : 1.250 francs
C.C.P. 13.693.09 Paris

FONCTIONNAIRES

Un autre caractère

PARCE que 350.000 fonctionnaires (des catégories C et D : 25.000 à 50.000 francs par mois) attendent, depuis douze ans, que leur cas soit examiné sérieusement, les Français n'ont reçu, cette semaine, leur courrier qu'avec plusieurs jours de retard.

Le plan de relèvement des traitements, établi il y a deux ans, est en effet largement dépassé par rapport au coût de la vie, bien que son application ait été accélérée en octobre dernier. Les plus défavorisés des fonctionnaires ont donc décidé de passer à l'action et de manifester leur mécontentement. Dans les P.T.T., comme chez les instituteurs, la solidarité de l'ensemble des travailleurs de la fonction publique joue en leur faveur.

Leurs « cousins germains » du secteur nationalisé ne sont pas moins inquiets de la montée lente, mais certaine, des prix, qui tend à annuler les avantages obtenus par eux il y a deux ans. Les « acomptes d'attente » accordés par le gouvernement n'ont pu calmer cette inquiétude : coupures d'électricité, baisses de pression du gaz en ont témoigné, depuis deux semaines, un peu partout en France.

Ces manifestations laissent-elles prévoir une crise sociale généralisée et le conflit risque-t-il de gagner le secteur privé ?

In extremis, le gouvernement a accordé, mercredi dernier, un crédit de cinq milliards et demi. Ce crédit correspond à une augmentation des fonctionnaires (C et D) de l'ordre de 300 à 1.200 francs par mois.

Renonceront-ils, pour autant, à « mettre le feu aux poudres » ?

M. Denis Forestier, secrétaire général du Syndicat national des instituteurs, affirmait récemment à ce sujet, dans « L'Ecole libératrice », que les organisations syndicales de fonctionnaires pourraient être amenées *« à chercher des alliés naturels parmi ceux dont le sort est, de fait, lié au leur, bien qu'ils soient extérieurs à la fonction publique ».*

Dans ce cas, comme le laisse entendre M. Forestier, les revendications des fonctionnaires pourraient bien *« prendre un autre contenu et un autre caractère ».*

TRICOTAGE MÉCANIQUE
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS pour HOMMES, FEMMES et ENFANTS

Marques déposées :

« Les Trois Cigognes » - « Svelta » - « Sawaco » - « Sublimail »

ITALIE

« Pietro » joue son va-tout

(De notre envoyé spécial K.S. Karol.)

UNE heure après l'ouverture du 32ᵉ Congrès du Parti Socialiste Italien, la salle du cinéma San Marco à Venise faillit crouler sous une tempête d'applaudissements : « C'est probablement l'arrivée du délégué « fraternel » du parti communiste » — se disaient quelques journalistes qui se souvenaient encore du Congrès de Turin, ou de Bologne, où le représentant de Togliatti avait été fêté comme le héros du jour. Mais, cette fois-ci, l'enthousiasme des socialistes italiens était déclenché par l'apparition de l'observateur officiel du parti travailliste anglais : M. Aneurin (« Nye ») Bevan.

Sur la tribune, où Nye prit place à côté de « Pietro » (Nenni), on se disputait le droit de lui serrer la main. Le fougueux Signor Pertini, qu'on croyait le plus stalinien de tous, se précipitait vers le leader de la gauche anglaise, tout comme le professoral Signor Lombardi, représentant de l'Italie au Conseil Mondial de la Paix, et le massif Signor Santi, secrétaire général de la C.G.T. italienne. Plus se prolongeaient les poignées de mains à la tribune, plus duraient les applaudissements dans la salle.

Compani communisti

Quand, un peu plus tard, M. Payetta, représentant du P.C. italien, vint apporter au Congrès le traditionnel salut des « Compani Communisti » il ne parvint pas, malgré toute son éloquence, à recueillir une parcelle de l'ovation qui avait été faite à M. Bevan. Le contraste entre ces deux réceptions avait une profonde signification politique : il démontrait la volonté du parti socialiste italien (P.S.I.) de sortir de l'ornière de sa politique d'unité d'action avec le parti communiste, et de tenter de créer enfin un vaste parti travailliste italien. C'est pourquoi tout son enthousiasme allait vers celui qui incarnait, avec plus de vigueur que tout autre, le plus puissant parti socialiste du monde : le parti travailliste britannique.

Un mouvement socialiste en Italie, libre de l'hypothèque des insuccès gouvernementaux, dynamique et constructif, serait sans doute un stimulant pour l'ensemble des mouvements socialistes en Europe. Nenni et son parti veulent entrer dans l'Internationale socialiste. Mais on se demande qui a plus besoin de l'autre : Nenni de l'Internationale socialiste, ou l'Internationale de Nenni ?

On hausse bien souvent les épau-

...de l'autre ?...

les quand on parle de la sociale démocratie dans les milieux ouvriers de l'Europe occidentale. En Italie, le mouvement socialiste offre l'occasion de restaurer, peut-être, cette réputation.

Mais il était plus facile aux délégués du congrès socialiste à Venise de manifester leurs désirs par des applaudissements que de réaliser une volte-face politique spectaculaire après dix ans de collaboration avec le N° 1 des partis staliniens d'Europe, celui du leader communiste Palmiro Togliatti.

Le front rouge

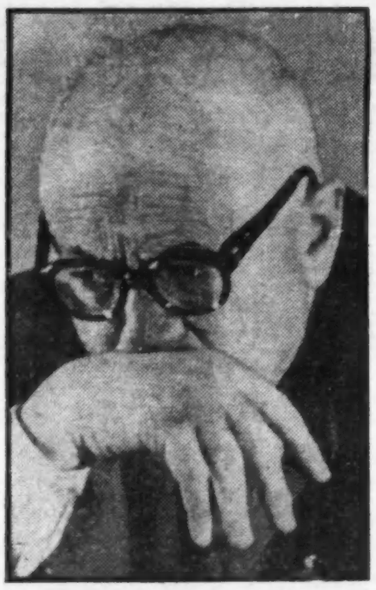
Dix ans et un mois exactement se sont écoulés depuis le fameux congrès du Palais Barberini à Rome au cours duquel une immense majorité de socialistes italiens avaient décidé — sous l'injonction de Pietro Nenni — « *qu'une seule classe devait avoir une seule politique* » et que, par conséquent, les ouvriers italiens socialistes et communistes devraient désormais lutter ensemble. Une minorité qui ne voulait pas accepter cette ligne avait suivi M. Saragat après la scission. Ceux qui étaient restés avaient, dès lors, participé dans les mêmes écoles de cadres, dans les mêmes mouvements internationaux, aux mêmes batailles électorales que les communistes. Et bientôt, grâce aux pratiques de noyautage, le parti communiste tint bien en main les leviers de commande du « front rouge italien ».

Certes, on laissait à Nenni les honneurs qui reviennent au leader d'un parti indépendant et l'illusion d'avoir un poids important dans la politique commune. En fait, l'extrême gauche n'avait qu'un seul chef : Palmiro Togliatti.

Depuis plusieurs années déjà, Pietro Nenni a pris conscience de son rôle de satellite. Le prix Staline qu'il a reçu solennellement, était pour lui une piètre consolation. Il était de plus en plus persuadé que la gauche italienne était en train de gâcher toutes ses chances par son affiliation trop étroite à l'Union Soviétique et que les pirouettes diplomatiques de Moscou lui interdisaient à jamais de réaliser ses promesses électorales. Vieux militant socialiste, né dans le même village que Mussolini, incorruptible et fidèle à un authentique idéalisme de gauche, Nenni souffrait de son impuissance.

Le vieux tigre se réveille

C'est l'éloquence de M. Kroutchev qui a apporté une chance inespérée au leader socialiste italien. Profi-



...besoin...

tant du désarroi à la fois dans les rangs communistes et dans les éléments staliniens de son propre parti, Pietro Nenni est passé à l'offensive. Au lieu d'apaiser les craintes soulevées par la dénonciation des crimes de Staline à Moscou, Nenni s'est chargé de les expliquer de façon plus convaincante encore que M. Kroutchev lui-même. Ses articles dans *Mondo Operario* suffirent à prouver que le « vieux tigre socialiste » avait décidé de tirer parti des erreurs du stalinisme.

Le 32ᵉ congrès du Parti Socialiste Italien vient d'être le couronnement de cette bataille politique. Mieux que tous les autres délégués, Nenni savait que c'était le moment ou jamais de reprendre son indépendance et de tenter là création d'un socialisme puissant et indépendant. D'ici un an des élections générales auront lieu en Italie qui donneront au mouvement socialiste, s'il est unifié, des chances réelles de s'emparer du pouvoir.

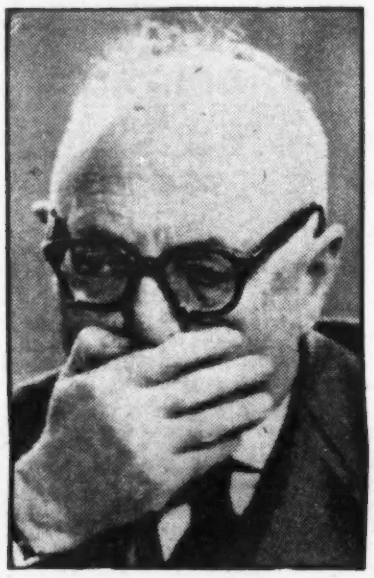
Il y a quelque chose d'émouvant dans les propos de Nenni qui, quelques heures après l'ouverture du Congrès, expliquait à Bevan, au cours d'un repas privé, qu'il ne cherchait pas querelle aux communistes malgré les mots souvent très durs qu'il a prononcés à leur égard le jour même. Mais il expliquait aussi que la politique du « Pacte d'unité d'action » avait réduit la gauche italienne à l'impuissance. Douze ans après la fin de la guerre, l'Italie vit encore sous des lois fascistes, elle compte 7 millions d'illettrés, plus de 2 millions de chômeurs. Sans parler de la misère des paysans de Calabre. L'extrême démagogie des communistes n'a fait que pousser la démocratie chrétienne vers un autre extrême qui a abouti à l'immobilisme politique.

Dans ces circonstances, un grand parti travailliste italien qui réunirait tous les éléments disparates de la gauche — parti social-démocrate de Saragat, mouvement de l' « Unita Populare » de l'ancien président du Conseil Pari, divers groupements de la gauche chrétienne — deviendrait le plus puissant parti d'Italie.

Tout reste à faire encore en Italie : de la législation nouvelle et la réforme agraire à la création de véritables syndicats ouvriers, car ceux qui existent sont impuissants.

Sous-marin au travail

M. Payetta, observateur du Parti Communiste italien, ne cachait pas, au Congrès, sa colère en écoutant le



...a plus...

discours de Nenni. Selon lui, dans cette allocution de trois heures et demie, il n'y a eu qu'une phrase intéressante, celle qui établissait la nécessité de l'admission de la Chine communiste à l'O.N.U. Le reste constituait la preuve que, à l'âge de 66 ans, Pietro Nenni devenait un agent de la « réaction ».

Car, pour le parti communiste italien, comme pour tous les autres partis du type stalinien, ou bien l'on est d'accord sur tout ou bien l'on est un traître.

N'ayant pas de chars pour rétablir la situation au profit du parti communiste, Payetta s'est contenté de quelques « sous-marins » dont l'efficacité n'est pas démontrée. Voici ce qui s'est passé. Au soir du premier jour du Congrès et comme il était évident que la grande majorité des délégués n'avaient qu'un seul désir — la réunification des forces socialistes — personne n'osait plus monter à la tribune pour défendre l'ancienne politique de collaboration avec les communistes. Même Loussou, stalinien endurci au sein du parti, a jugé nécessaire de consacrer de larges passages de son intervention à un hommage au parti travailliste anglais en général et à Bevan en particulier.

Nenni croyait donc que ses adversaires s'étaient inclinés et il mit le meilleur de son énergie dans des discussions de couloir pour précipiter le processus de réunification avec le parti social-démocrate de Saragat. La présence à Venise de Morgan Phillips, président de l'Internationale Socialiste, de Pierre Commin, secrétaire général de la S.F.I.O. par intérim, sans compter celle des représentants officiels et officieux du parti social-démocrate italien, fournissait une bonne occasion de rapprochement sur le plan personnel et d'élaboration d'un éventuel plan d'action commune.

Car Saragat, qui a quitté le parti socialiste italien en 1947 pour rester indépendant à l'égard des communistes, n'a pas su préserver une entière indépendance à l'égard de la démocratie chrétienne. Depuis dix ans déjà il participe à toutes les combinaisons ministérielles et ses 19 députés sont essentiels à la vie du gouvernement. Il est même aujourd'hui vice-président du Conseil et, bien que sa participation au pouvoir n'ait pas beaucoup poussé l'Italie dans le sens socialiste, elle constitue pour l'homme et pour ses associés une valeur en soi. On ne se lance pas, quand on est M. Saragat et ministre influent, dans des aventures nouvelles à la légère. Il lui faut beaucoup de garan-

PIETRO NENNI
Qui...

ties, beaucoup de témoignages de bonne foi, et beaucoup de promesses pour l'avenir. Mais sur toutes ces choses on « marchande » moins facilement devant des amis étrangers et l'on comprend que Nenni ait voulu utiliser à la fois M. Bevan et M. Morgan Phillips pour exercer une pression salutaire sur son associé de demain.

Sièges pour un jeune homme

Ainsi, aux travaux du Congrès proprement dit, Pietro Nenni se consacrait de moins en moins. Le seul problème pour lui était la recrudescence de l'influence de Basso, qui avait été son premier lieutenant jusqu'en 1948, et qui s'était retiré peu à peu de la direction du parti parce qu'il était contre l'inféodation au parti communiste.

Bon théoricien, très bon orateur, et homme d'une grande intégrité personnelle, Basso pouvait revenir au Congrès de Venise le front haut.

Les problèmes à régler entre lui et Nenni n'étaient donc pas une divergence sur la politique à mener mais sur le choix des personnes et l'attribution des postes. Tous deux considéraient que les éléments prostaliniens groupés autour de Pertini ne cherchaient pas à leur disputer les postes-clés. Et ils avaient raison. Le fougueux, le très latin et éloquent Pertini n'a recueilli qu'un très petit nombre de voix et il était le premier à vouloir se retirer — mais Nenni, Basso, Lombardi, Santi et tous les autres leaders socialistes avaient perdu de vue que leur parti était noyauté par des jeunes gens issus d'écoles de cadres communes aux communistes et aux socialistes et qui

→

CHEFS D'ENTREPRISE...

SYNDICATS PROFESSIONNELS...

et tous ceux qui cherchent à Paris une salle d'exposition bien aménagée, centrale, superficie 450 m2, pensez à la

GALERIE ROYALE

11, rue Royale, PARIS (8ᵉ).

Quelques expositions :

Draeger - Paris Match - Exposition Féline
Syndicat de la Librairie - Syndicat de la Laine - Fédération du Parapluie - Musée de la Bénédictine - Shell-Berre

pourraient causer des surprises dans les votes secrets.

Quand dimanche, tard dans la soirée, on a dépouillé les résultats des élections au Comité directeur du Parti on a soudain découvert que Pietro Nenni n'avait que 27 sièges tandis que Basso en avait 14 et Pertini 9, mais 31 sièges étaient attribués à un jeune homme peu connu : Dario Valori.

Dario Valori a 34 ans. Il a été jadis secrétaire des Jeunesses Socialistes. Il est resté dans l'appareil du parti sans y tenir un rôle particulièrement important. Il a voté au Congrès de Venise en faveur de la réunification avec les sociaux-démocrates, mais on lui connait aussi des attaches assez fortes à l'extrême gauche. C'est tout ce que l'on sait de l'homme qui, à la faveur d'un vote secret, en une nuit, est devenu le quatrième grand, sinon le plus puissant personnage du parti socialiste italien.

Flèches empoisonnées

Nenni a-t-il, à la veille de sa victoire, une fois de plus, été mis hors jeu? Il a commis une double faute : il a été trop confiant dans sa popularité et il a sous-estimé les possibilités de manœuvres contre lui. Il a aussi négligé dans les négociations sur la réunification de donner les assurances nécessaires aux hommes de l'appareil de son propre parti. Dans les conversations de couloirs on entendait dire que Nenni s'engageait à faire réélire les 19 députés saragatiens, que Nenni promettait un poste de sénateur à celui-ci ou à celui-là, que dans le nouveau parti réunifié les sociaux-démocrates auraient telle ou telle garantie, etc. Mais à ses propres « permanents », à ses propres secrétaires de sections et de fédérations, Nenni n'a pas jugé nécessaire de faire des promesses. C'est par instinct d'autodéfense bien plus que par opposition qu'ils ont apporté leurs voix à Valori qui est ainsi devenu leur porte-parole.

Les délégués au Congrès étaient déjà rentrés chez eux, les représentants étrangers étaient déjà repartis, quand les 81 membres du Comité directeur du parti socialiste italien se réunirent à huis clos pour élire leur comité exécutif restreint. Cette première confrontation a permis de constater qu'aucune des tendances ne dispose d'une majorité suffisante pour commander à elle seule la politique du parti. Il faudra se réunir de nouveau après avoir préparé une solution de compromis.

Les ennemis de la réunification socialiste claironnent leur joie devant cette issue inattendue du Congrès de Venise. M. Saragat qui, samedi matin, affirmait à ses camarades socialistes britanniques qu'il était acquis corps et âme à l'idée de la réunification avec les nennistes, a ajourné maintenant toute décision pratique pour envoyer des flèches empoisonnées à ses associés de demain et tenter de les affaiblir. Quant aux démocrates-chrétiens, inquiets de voir se constituer en Italie un puissant parti gouvernemental prêt à les relayer après les prochaines élections, ils ont poussé un soupir de soulagement. Togliatti et Payetta sont pour leur part prêts à démontrer dans l' « Unita » que « la trahison ne paye pas » et que Pietro Nenni a ruiné se carrière politique.

Ces manifestations sont pourtant prématurées. L'évolution que Nenni a imposée à son parti depuis neuf mois, depuis le rapport Kroutchev et la « déstalinisation », est irréversible. La bataille politique qu'il a livrée pour libérer le socialisme italien de sa satellisation par Moscou était virtuellement gagnée le jour où le Congrès de Venise, à l'unanimité, et au milieu d'un enthousiasme indescriptible, a voté pour la réunification de toutes les forces socialistes d'Italie et pour la reprise d'une liberté totale à l'égard du parti communiste. C'est cette politique-là que les hommes du nouveau Comité directeur seront obligés d'appliquer et c'est cette politique-là qui a été si clairement expliquée à l'ensemble du Congrès qu'aucun « noyautage » ne peut plus longtemps l'empêcher.

K. S. K.

E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS
ACHAT DE
BEAUX BIJOUX ANCIENS

MM. Lizzadri, Santi et Pertini
On marchande moins facilement...

EST-OUEST

Aider les Russes ?

(De notre correspond. à Washington.)

L'AMERIQUE redécouvre la Russie. Elle redécouvre que « le Russe est un homme » qui ressemble assez à l'Américain. Non pas, bien sûr, le Russe du type Kroutchev ; mais le Russe de la nouvelle génération, l'étudiant Ilya Glazounov, par exemple, qui expose depuis trois semaines dans une petite galerie de Moscou.

A 26 ans, Glazounov vient d'être promu à une notoriété internationale pour avoir rompu avec les canons du « réalisme socialiste ». Ce jeune homme, pour la première fois depuis vingt ans, a osé peindre le corps d'une femme. De *sa* femme. L'une de ses toiles, en style néo-impressionniste, est l'objet de controverses passionnées dans le public moscovite. Elle est intitulée « Matin » : une jeune femme nue, languissamment étendue sur un lit défait, tandis que son amant se penche à la fenêtre ; le soleil inonde la pièce.

Le cas du jeune Glazounov vient d'être exposé aux Américains sur trois colonnes à la « une », dans l'un des plus grands quotidiens de New York. Il n'est pas seul à symboliser, aux yeux de millions de lecteurs, le réveil d'une Russie humaine, objet de la sympathie, voire de la sollicitude de grands « journalistes » et même d'hommes politiques.

M. Joseph Alsop, par exemple, parcourt actuellement l'U.R.S.S. et y rédige des articles presque lyriques : sur le surprenant degré d'instruction et la curiosité des jeunes ; sur le relèvement spectaculaire du niveau de vie ; sur « l'impressionnante compétence » des nouveaux cadres techniques ; sur les pionniers durs, énergiques, réalistes qui, comme leurs anciens frères du Far-West américain, font naitre des villes et des industries nouvelles dans les steppes désolées.

Mme Marguerite Higgins, de son côté, se convertit à certaines thèses de M. Walter Lippmann pour préconiser l'évacuation et la neutralisation de l'Allemagne. Avec d'autres commentateurs, elle se demande comment on peut aider les dirigeants soviétiques à sortir, sans perdre la face, de l'impasse dans laquelle les a fourvoyés la répression hongroise. « Il faut faire quelque chose pour aider les Russes, entend-on dire souvent ; il faut leur ménager une retraite honorable. »

Ce courant d'opinion est plutôt encouragé par les dernières initiatives soviétiques. Les diplomates russes semblent pressés de sortir de leur isolement, d'empêcher une reprise de la guerre froide, de ranimer « l'esprit de Genève ».

Ainsi, M. Kroutchev a fait porter au maréchal Tito un message conciliant, lui proposant d'enterrer les vieilles querelles. M. Sobolev, à l'O.N.U., et M. Chepilov, à Moscou, reconnaissent que l'Algérie est une affaire purement franco-algérienne. Le Kremlin propose de reprendre les négociations sur le désarmement au niveau des ministres des Affaires étrangères. « B. et K. » tentent de se faire inviter à Oslo et Copenhague, pour reprendre ensuite leurs tournées de bonne volonté. Le maréchal Boulganine envoie au chancelier Adenauer un message cordial (bien que vide) et aux « Trois » occidentaux une proposition de neutralisation politique et militaire du Moyen-Orient. M. Chepilov reprend cette proposition devant le Soviet Suprême et y ajoute une suggestion inattendue : celle d'une « dépolitisation » de l'aide aux pays sous-développés.

Ces propositions sont assorties d'avertissements au sujet de la puissance militaire soviétique, des effets dévastateurs des fusées atomiques, de l'absurdité d'une guerre. Ces avertissements souvent maladroits doivent communiquer aux autres peuples la peur d'une nouvelle guerre ; peur qui est, sans aucun doute, celle de la Russie elle-même.

Une démonstration compromise

L'U.R.S.S. cherche un répit. Les propositions tendant à neutraliser le Moyen-Orient et à dépolitiser l'aide aux pays pauvres sont significatives à cet égard : ne tendent-elles pas à substituer un règlement international, un nouveau « partage du monde » à cette « coexistence compétitive » par laquelle le maréchal Boulganine, il y a un an seulement, se faisait fort de « démontrer la supériorité du système socialiste » ?

Dix mois durant, l'U.R.S.S. a tenté cette démonstration à coups de fournitures de machines, de techniciens, d'armes et de céréales. Aujourd'hui, cette entreprise doit paraître trop onéreuse aux dirigeants soviétiques ; ils semblent disposés à ne pas pousser la compétition intensive, pourvu que les Occidentaux ne profitent pas de cet abandon. Les premiers succès de la « doctrine Eisenhower » pour le Moyen-Orient trouvent l'U.R.S.S. sur la défensive, soucieuse, semble-t-il, d'éviter une lutte d'influence avec les Etats-Unis.

Pourquoi la Russie cherche-t-elle une détente non seulement militaire mais économique ? Le dernier budget soviétique, approuvé la semaine dernière par le Soviet Suprême, est un aveu de faiblesse. Son point saillant : l'expansion industrielle soviétique ne sera cette année que de 7,1 %. C'est un record de lenteur.

Depuis près de trente ans, l'industrie soviétique avait crû au rythme d'au moins 10 % par année. Son expansion fut de 16 % en 1951, de 14 % en 1954, de 11 % l'année dernière. Le maréchal Boulganine, en présentant,

MM. Pietro Nenni et Aneurin Bevan
...devant des amis étrangers

il y a un an, le nouveau plan quinquennal, affirmait que l'U.R.S.S. se proposait maintenant de dépasser les pays capitalistes les plus avancés. Cette année, ce plan est décrié comme manquant de réalisme, comme créant une « tension excessive » entre les buts et les capacités du pays. Avec 7,1 %, le rythme de croissance de l'industrie soviétique ne dépassera guère celui de l'industrie française ; il sera inférieur à l'expansion allemande, inférieur même à celle de l'Italie.

Les objectifs du maréchal Boulganine sont abandonnés. La direction de l'économie passe des mains de M. Sabourov (planificateur à long terme) à celles de M. Pervoukhine (planificateur à court terme). A la cadence actuelle, l'U.R.S.S. produira, en 1960, 45 millions de tonnes de fonte au lieu des 53 prévus par le plan, 60 millions de tonnes d'acier au lieu de 68, 530 millions de tonnes de charbon au lieu de 595.

Plusieurs causes paraissent déterminer ce ralentissement inattendu. Causes technologiques et démographiques, l'automatisation des industries exigeant un arrêt provisoire de l'expansion. Causes sociales, le relèvement des pensions et salaires réduisant la part des investissements. Causes internationales, enfin, la défection écono-

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

mique de la Pologne et l'effondrement de la Hongrie obligeant l'U.R.S.S. à accroître ses fournitures aux satellites.

Que faire ?

Les Occidentaux peuvent-ils mettre cette situation à profit pour rendre la paix moins fragile ? La question trouve les dirigeants américains divisés. M. Dulles, d'une part, est partisan de l'attentisme : il faut laisser les Russes « mijoter dans leur jus » et, en attendant qu'ils demandent grâce, consolider et améliorer les positions occidentales.

Cette politique à court terme n'est toutefois pas du goût des sénateurs démocrates, ni des éléments dynamiques du camp républicain, en tête desquels figure M. Stassen, « ministre du Désarmement ». L'attentisme, estiment-ils, ne paie pas ; surtout pas lorsque l'on se retranche sur des positions aussi peu tenables, à la longue, et aussi dangereuses que la division de l'Allemagne et la course aux nouvelles super-armes. L'U.R.S.S., au surplus, ne restera pas immobile, en proie à ses difficultés intérieures. Elle va faire (et fait déjà) des ouvertures aux Allemands, aux Anglais, aux Scandinaves, aux pays marginaux, pour détendre le climat international.

Ces ouvertures, comme à l'ordinaire, vont trouver les alliés divisés. Comme il y a un an, l'U.R.S.S. pourra grignoter nos « positions de force » et obtenir la détente sans payer de prix substantiel — en attendant la prochaine explosion.

Renforts pour M. Stassen

Le « groupe Stassen » propose donc de profiter de l'occasion pour proposer à l'U.R.S.S., pour chaque problème, un règlement réaliste et durable, satisfaisant pour les deux camps : en Europe, l'évacuation et le désarmement contrôlé de l'Allemagne et des satellites neutralisés ; au Moyen-Orient, une neutralisation partielle assortie de garanties pour les positions économiques occidentales ; dans les pays sous-développés, la dépolitisation de l'aide économique, dont la distribution serait confiée à une agence de l'O.N.U.

Pour le premier au moins de ces points (l'Europe), M. Stassen vient de recevoir un renfort inattendu : celui des aviateurs du Pentagone et (ironie du sort) de M. Nixon. L'on avait cru que les jours de M. Stassen étaient comptés, après sa malencontreuse offensive contre le vice-président Nixon. Il n'en fut rien. Le vice-président est devenu l'ambassadeur officieux du « plan Stassen ».

Il y a un mois, en effet, lors de son séjour à Vienne, M. Nixon eut un important entretien avec le chancelier d'Autriche, M. Raab. Celui-ci désirait sonder le Kremlin au sujet d'une neutralisation éventuelle de la Hongrie. M. Nixon l'encouragea dans ce projet ; il l'encouragea également à sonder Moscou et Bonn à la fois au sujet d'une neutralisation éventuelle de l'Europe centrale, Allemagne comprise.

Y voir clair

M. Bohlen, ambassadeur à Moscou, rentrera ces jours-ci à Washington et donnera sans doute son avis sur la possibilité d'une grande relance diplomatique. Le projet en paraît fermement implanté dans les milieux dirigeants. Même l'offensive antiaméricaine de l'U.R.S.S., à l'O.N.U., en viendra difficilement à bout. Cette offensive apparaît en effet à certains experts comme un signe supplémentaire du désarroi du Kremlin, qui prodigue un jour les sourires, le lendemain les menaces et, écartelé entre des tendances contraires, paraît décidément imprévisible.

Or, rien n'est plus dangereux, en politique étrangère, qu'un adversaire sujet aux sautes d'humeur. Pour voir clair dans ses intentions, et l'aider à adopter une ligne déterminée, il est un seul moyen : des propositions concrètes. Les dirigeants américains semblent vouloir y travailler maintenant très sérieusement.

O. N. U.

Succès pour Cadipapa !

(De notre envoyé spécial Jacques Simon.)

DU zéro à l'infini, de l'espoir que sera trouvée une solution pacifique et démocratique à la question algérienne, à l'affirmation du droit du peuple algérien à disposer de lui-même, la commission politique de l'O.N.U. a oscillé toute cette semaine.

Elle a fini par voter deux textes, en vérité tous deux modérés, qui ne peuvent pas réellement gêner la France et qui constituent un succès français si l'on se réfère aux craintes que la délégation française exprimait il y a quelques semaines, lors de son arrivée aux Etats-Unis.

La première résolution adoptée, dite profrançaise, est néanmoins apparue scandaleuse à certains : ceux pour qui le débat est de toute façon nul et non avenu — l'assemblée « incompétente » ne devant même pas exprimer un espoir. Disons-le : il ne reste plus guère d'intransigeants de cette espèce à l'O.N.U. Ils ont pour la plupart regagné Paris ou Alger. D'autres Français sont restés pour défendre cette première résolution que présentaient MM. de Freitas Valle pour le Brésil, Nunez Portuondo pour Cuba, Victor Beallunde pour le Pérou et Leonardo Vitetti pour l'Italie.

La bénédiction américaine

M. Henry Cabot Lodge, du haut de l'Olympe où réside la délégation américaine, est venu leur apporter sa bénédiction. Il l'a fait dans un discours qui n'a surpris que ceux qui doutent systématiquement de la parole de M. John Foster Dulles. Ceux-là se sont étonnés que l'intervention américaine ait été en tous points conforme aux promesses faites par le secrétaire d'Etat à ses interlocuteurs français. De tels doutes n'ont jamais effleuré les esprits des membres de la délégation française, qui ont néanmoins respiré plus à l'aise après l'audition de M. Lodge.

M. Henry Cabot Lodge
Il a donné sa bénédiction

Ils ne cachaient pas leur satisfaction, et si, malgré tout, certains cachaient leur surprise, ils la cachaient bien. M. Lodge a approuvé le programme Mollet pour l'Algérie et il a approuvé la résolution présentée par les Latino-Américains et par l'Italie. Elle lui a paru, a-t-il dit à la commission, une excellente idée et une excellente résolution.

Le tapis équatorien

Si l'O.N.U., si le monde n'était composé que du continent américain et du continent européen (à condition toutefois que ce dernier ne s'aventure pas trop loin vers l'Est) l'affaire serait réglée. L'Asie cependant vient compliquer la situation ; elle est là, présente et puissante dans ce sous-sol du bâtiment des Nations Unies, où siège la commission politique de l'Assemblée. C'est ainsi, le bâtiment a trente-huit étages de la base au sommet, mais c'est au sous-sol que la commission tient ses séances, dans une salle dont la lumière rappelle celle du cirque et celle d'un aquarium.

La salle de la commission politique n'est encore que l'antichambre de la politique. Les manœuvres, les chausse-trapes, les crocs-en-jambe, les promesses s'échangent dans l'antichambre, siège de toutes les indécisions et de quelques décisions.

Là, écrasés par le plafond trop bas, serrés entre la cage de l'escalier et celles des ascenseurs, piétinant sur un beau tapis tissé par les paysannes équatoriennes, les délégués se livrent à la diplomatie de couloir, qu'on ne saurait appeler qu'en forçant les termes, diplomatie secrète.

On tire sa montre. Pineau a parlé cinq minutes à Menon et deux minutes trente secondes à Mongi Slim.

Chacun le voit, chacun le sait, et, à défaut d'autres indications, on en tire des déductions.

Amis de tous

On a beaucoup piétiné sur le tapis équatorien cette semaine. Quant à s'asseoir, il n'en était pas question. La seule banquette de cet abri souterrain était réquisitionnée par M. Toshikazu Kase, l'ambassadeur japonais, par ceux des Philippines et de la Thaïlande : MM. Felixberto Serrano et Thanat Khoman. Comme l'enfer, ils sont pavés de bonnes intentions, disaient les champions de l'incompétence totale et sans partage.

Les trois diplomates asiatiques voulaient la concorde et l'unanimité.

Amis de la France, amis de l'Algérie, défenseurs du droit des peuples comme de la souveraineté des Etats, ils auraient voulu satisfaire à la fois M. Pineau, le délégué égyptien et les soixante-dix-huit autres. Alors, sur la banquette qu'ils avaient réquisitionnée en permanence, ils se serraient un peu pour faire place à leurs interlocuteurs.

Ceux-ci ne leur manquaient pas. Les délégués du groupe arabe savaient que leur résolution intransigeante ne passerait pas le cap de l'Assemblée ; mieux valait donc se prêter à la transaction, tout en jurant à deux pas de là, en commission, qu'on ne baisserait pas les prix et que le droit du peuple algérien à l'indépendance n'était pas sujet à marchandage.

Ces Messieurs de l'Asie orientale accueillaient ensuite en amis les délégués favorables à la France et les Français eux-mêmes. A quoi bon s'obstiner, leur disaient-ils, à présenter une résolution qui constaterait qu'on avait parlé soixante-quinze heures en commission ? A quoi bon se borner à exprimer l'espoir que serait trouvée une solution pacifique au problème algérien ? Il ne se réunirait jamais une majorité, en assemblée, pour se contenter de telles platitudes. Un petit effort et on pourrait s'entendre sur une résolution moyenne qui n'engagerait personne, mais qui tout de même irait un peu plus loin, qui indiquerait tant soit peu le chemin qui mène hors des ténèbres.

MM. Kase, Serrano et Khoman sortaient un texte. Les interlocuteurs amis de la France se récriaient : jamais il ne saurait être question d'imposer des solutions à la France. Cependant avec un peu de patience, de la bonne volonté, de l'urbanité, avec un crayon aussi, on rognait un mot par-ci, on en rajoutait un par-là, et peu à peu le bœuf asiatique se réduisait aux dimensions d'une grenouille.

Les griffes du bœuf

C'était au tour des délégués arabes à revoir l'animal et à le trouver bien maigre, sans couleur et sans chaleur. Alors, on rétablissait un mot par-ci, un mot par-là, et les griffes repoussaient à la résolution asiatique. Elle n'était plus un bœuf, mais un taureau, et la délégation française voyait rouge. La patience orientale étant, on le sait, infinie, MM. Kase, Serrano et Khoman rognaient les griffes, polissaient les angles, soignaient les virgules et, contents d'eux-mêmes, s'entendaient dire des deux côtés qu'ils avaient accouché d'un monstre.

Pendant une soirée, pourtant, on a été bien près du but et de l'union des contraires. Ce soir-là, les mines se sont allongées chez les intransigeants des deux bords, mais l'espoir d'une résolution de compromis acceptable par la presque unanimité de l'assemblée, bien vite a fui. Au matin, il ne restait plus qu'une résolution définitive cette fois et définitivement inacceptable pour la France. Tout →

olivetti
lexikon
elettrica

Dans la Lexikon Elettrica, l'énergie est fournie par un servo-moteur qui, commandé par un léger toucher de l'opérateur, imprime les caractères, fait revenir le chariot à son point de départ, effectue l'interligne et le passage des minuscules aux majuscules. Tout le travail dactylographique consiste donc à opérer sur un tableau de commandes et la fatigue est inférieure de moitié à celle qui résulte de l'utilisation d'une machine normale.

Les mots se composent
sans fatigue
sur un tableau
de commandes

S. A. M. P. O. Olivetti
16 bis, Rue d'Anjou - Tél. ANJ. 66.94
Paris (8 ème)

avait buté sur la notion des négociations franco-algériennes.

La France ne repousse pas les négociations et l'autre camp prétend les rechercher, mais en préconisant des négociations sans les faire précéder de l'appel au cessez-le-feu et aux élections, les Asiatiques ont mis la charrue avant leur bœuf. Du côté arabe, on est moins sûr que la résolution asiatique soit inacceptable et pour tout dire on est prêt à l'accepter dès que la résolution arabe sur le droit du peuple algérien à disposer de lui-même aura été battue.

L'essentiel, assurent les représentants du F.L.N., est d'amener la France à négocier directement avec l'Algérie, étant sous-entendu que, pour ses représentants, le F.L.N. est l'Algérie. Thèse curieuse qui revient, après avoir demandé l'intervention des Nations Unies, à considérer que le problème algérien se résoudra mieux si elles ne s'en mêlent pas. Thèse qui est acceptée sans tristesse par le groupe des délégués qui appartiennent à ce qu'on a baptisé ici le « Cadipapa » ou « *Comité Amical des Délégués s'intéressant peu au problème algérien* » et ils sont légion.

L'Assemblée, même si elle en discute, s'intéresse peu à l'Algérie, et a hâte d'en revenir à un problème auprès duquel celui de l'Algérie paraît facile à régler, le problème des relations entre Israël et ses voisins arabes.

Avec le Sérieux et l'Honnêteté
des Maisons de Qualité
N·ICOLL
La Tradition Anglaise du Vêtement
29, RUE TRONCHET
présente
DU SAMEDI 16 AU VENDREDI 22
ses
Soldes annuels
VÊTEMENTS DE HAUTE QUALITÉ
PRIX SENSATIONNELS
APERÇU DE QUELQUES PRIX :

PARDESSUS raglans ou manches montées en belle draperie anglaise ou française, rich. doubl. fins de série, garantis NICOLL 13.926
PARDESSUS bleu marine uni et tissu LAMA, fant. anglaises, garantis NICOLL 15.934
PARDESSUS en très beau réversible, doublé à l'anglaise, formes mode, garantis NICOLL 18.877
PARDESSUS raglans et ville, tissus anglais et français de tout premier ordre, poil-de-chameau et arrachés "NICOLL". 21.582
PARDESSUS ville et sport, en très belle diagonale gris foncé, peigné pure laine, faits dans nos ateliers 23.634
PARDESSUS de haut luxe en poil-de-chameau, arraché et cashemeer, décotés et vendus 25.834
PARDESSUS très gd luxe, dans les plus bx tissus anglais réversibles ou cashemeer Crombie, Kinoch, coupe et faç. NICOLL. A 50% de leur valeur. Depuis 27.880
COSTUMES cheviote pure laine, tous coloris mode, garantis NICOLL. Depuis...... 13.112
COSTUMES de ville, en très beau peigné pure laine, coloris classique, demi-classique et mode, façon NICOLL 15.876
COSTUMES en très beau peigné, serge et flanelle anglaise, façon LUXE NICOLL 16.827
COSTUMES de ville très habillé, peigné couvert, serge marine, fine rayure ou coloris discrets.............. 19.766
COSTUMES de ville en très beau peigné mode dessin uni, 2 et 2, et Prince-de-Galles, coupe et façon NICOLL 21.682
COSTUMES en flanelle anglaise garantie d'origine et en peigné lourd Noblet rigoureusement garanti, coupe et façon NICOLL............. 23.582
Très beaux VESTONS sport en shetland pure laine, beige et gris "NICOLL" 7.833
Une série exceptionnelle de VESTONS en tweed et flanelle anglaise garantis d'origine, Coupe, façon et fournitures NICOLL................ 9.683
PANTALONS en flanelle pure laine et flanelle d'importation anglaise garantie 4.888 et................ 3.887
PANTALONS en serge couverte coloris anthracite et gris moyen, faits dans nos ateliers 5.888
DOUBLURES AMOVIBLES en véritable lama, livrées avec vignette de garantie... 2.988

IMPERMEABLES anglais NICOLL, le 1er vêtement de pluie du monde, prov. dir. d'Angl. Rigour. gar. 10.837

MANTEAUX GABARDINES pure laine, reversible ou forme classique, garantie NICOLL. 21.888 19.788 15.823
MANTEAUX Loden français pure laine, coloris gris, beige, marron, façon et coupe NICOLL.............. 13.887
RAGLANS loden en tissu importé d'Autriche, livrés avec vignette de garantie. Façon super-confort NICOLL 17.827
LODENS de très haute classe, uni et fantaisie d'importation, avec doublure amovible. Coupe et façon NICOLL..... 19.787
AUTO-COAT mode en magnifique draperie de qualité. Coupe, finition NICOLL. Hommes et jeunes gens. Toutes tailles: Depuis 13.857
3/4 Style NICOLL. Exclusif. PARDESSUS sport 3/4. Coupe spéciale NICOLL. Allure anglaise incomparable. Tissu anglais uni et reversible. 50 % de leur valeur. Depuis.............. 21.565
CULOTTES de cheval en bedford, cover, coloris : beige, roux, feuille-morte, modèles homme ou dame, toutes tailles 7.887

RÉALISATION TOTALE DU RAYON "GARÇONNET" uniquement composé d'articles de qualité, coupe tailleur :
VESTONS Harris Tweed véritable, 7 à 16 ans : 9.473 et................ 5.887
PANTALONS flanelle lourde, gris foncé, pure wool, 3 à 15 ans.............. 2.683
DUFFLE-COAT, fillettes et garçonnets, du 4 au 18 ans, en magnifique lama gris fumé, ou Camel Hair, doublé fourrure anglaise, soldés avec 50 % de rabais. Depuis................ 5.860
PARDESSUS lama et genre poil-de-chameau, du 7 au 17 ans : 9.813 et 6.888
MANTEAUX tailleur-couturier en Harris Tweed ou tissu importé d'Angleterre, provenant de nos collections, avec garantie NICOLL. Valeur réelle : 30.000. Soldés............... 19.963
GABARDINES et MANTEAUX de pluie pour dame, établis dans des tissus de choix avec la griffe et garantie NICOLL............. 11.922
MANTEAUX dame en très beau loden d'importation et lama, forme sport ou voyage, vendus avec rabais d'environ 50 %. Depuis............... 10.982

UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers, homme et dame, sacrifiés depuis, le m.......... 987

ROBES-DE-CHAMBRE,
PANTALONS DAME,
3/4 STYLE NICOLL
PLAIDS anglais véritable avec garantie d'origine, magn. pure laine d'Ecosse. Coloris écoss. mode et exclusifs. Valeur réelle 7.500. 2.988

TOUS NOS VÊTEMENTS HOMME : PARDESSUS, COSTUMES, PANTALONS, VESTONS, ÉTABLIS SUIVANT UNE FORMULE AMÉRICAINE (TOUTES TAILLES ET CONFORMATIONS) EXISTENT DU 78 AU 120 DE CEINTURE ET DANS TOUTES LES LONGUEURS : COURTS, MOYENS, LONGS, EXTRA-LONGS

Tout notre stock, inventorié, a été entièrement dévalué et les Experts ont marqué les nouveaux prix au crayon bleu.

Magasin ouvert tous les jours de 9 h à 19 h, sans interruption, même le lundi

ISRAËL

« Qu'ils viennent, s'ils l'osent ! »

(*De notre correspondant à Tel Aviv.*)

SIX injonctions de l'assemblée générale de l'O.N.U., un appel personnel du président Eisenhower, la menace d'asphyxie économique, rien n'a pu faire bouger les Israéliens de la bande de Gaza et de la base de Charm el Cheikh, sur le golfe d'Akaba.

Une fois de plus, les Israéliens ont l'impression que le monde entier (moins la France) se ligue contre eux; et une fois de plus ils sont résolus à braver le monde entier. Samedi dernier, par dizaines de milliers, ils défilaient dans les rues de Tel Aviv, Haïfa, Jérusalem, protestant contre « la politique d'étranglement de la majorité de l'O.N.U. ».

Tout pour séduire

A Charm el Cheikh, sur le détroit de Tiran, large de 5 kilomètres à peine, un officier amer montre les restes d'une batterie de 6 pouces (modèle 8, made in Coventry) ; six années durant, elle a interdit l'accès de la mer Rouge aux bateaux israéliens. Autour de la batterie traînent : des appareils électriques anglais, des munitions yougoslaves, des conserves japonaises, des chargeurs américains : armes brisées, du monde entier.

— *Le détroit de Tiran est enfin ouvert. Nous veillerons à ce qu'il le reste,* déclare l'officier.

Et déjà, au nord, le petit port d'Elath voit se dresser les chantiers qui le transformeront, un jour, en ce second Suez dont rêvent les Israéliens.

Dans la bande de Gaza, 150 km. au nord, même activité fébrile. Le Génie israélien pave les rues et répare les jetées du port, dresse des plans d'adduction d'eau, d'électrification et d'égouts pour Khan Yunis, Rafa, Deir es Balah. Bientôt un pipe-line irriguera les premiers 1.000 hectares de désert. Mais déjà les coopératives israéliennes achètent leurs récoltes de citrons aux paysans arabes : paiement comptant pour moitié, l'autre moitié sera versée lors de l'établissement des prix sur le marché mondial. Les paysans savent qu'ils ne toucheront la seconde moitié que s'ils restent sous administration israélienne.

Israël fait tout pour les séduire : distributions de semences, conseils techniques, fournitures d'engrais. Mais les Arabes ne sont pas faciles à gagner. L'argent et le seul magasin israélien de Gaza sont boycottés : vingt instituteurs ont été arrêtés. Ils avaient donné pour sujet de composition à leurs élèves : « Pourquoi il faut tuer les Israéliens ».

La force du condamné

La bande de Gaza, base de départ, pendant huit ans, des « fedayins » (ou volontaires de la mort), ne retournera pas sous administration égyptienne. Avant que les injonctions de l'O.N.U. soient exécutées, il faudra conquérir ou affamer Israël.

— *Qu'ils nous conquièrent s'ils le peuvent,* dit un officier. *Qu'y perdrons-nous ? Devenus colonie américaine, nous pourrons vivre aux dépens et sous la protection des Etats-Unis. Ça sera plus confortable.*

Israël est fort parce qu'Israël n'a rien à perdre, comme un condamné à mort qui fait la grève de la faim. Les menaces de sanctions l'effraient moins que le retour au *statu quo*. Cette résolution du désespoir a porté ses fruits. L'O.N.U. n'a pas osé voter les sanctions, prévues dès le 7 février. Elle a renvoyé leur vote au 11 février. Le 11 février, au lieu de voter, elle écouta un appel de M. Hammarskjoeld déconseillant les sanctions : elle remit sa décision au 15 février.

Entre temps, les Israéliens marquaient des points. Lundi dernier, M. Dulles se prononçait en faveur de la libre navigation dans le golfe d'Akaba et le canal de Suez. Sa déclaration n'est pas la garantie demandée par Israël ; mais la prise de position américaine (appuyée comme elle le sera peut-être par un bâtiment de l'U.S. Navy) vaut sans doute mieux qu'une garantie de l'O.N.U. Car l'impuissance de l'O.N.U. dans cette question n'est plus à démontrer.

La demi-victoire d'un million et demi d'Israéliens défiant le monde entier est un exploit exaltant. Mais en défiant l'O.N.U., les Israéliens ont évidemment ajouté à son discrédit. Sans doute avaient-ils raison, sur le plan local (comme M. Nehru, sur le plan local, avait raison d'intégrer à l'Inde la moitié du Cachemire) ; et sans doute la résolution de l'O.N.U. (comme dans l'affaire du Cachemire) n'était-elle pas équitable : elle demandait à l' « agresseur israélien » de se retirer, sans éliminer les circonstances qui l'avaient poussé à agir.

Mais les impairs de l'O.N.U., suivis par les défis de ses membres, pourraient ruiner la seule instance internationale dont le monde dispose.

MAROC

La deuxième épouse du Sultan

« NOUS *sommes musulmans et avons le droit d'être bigames,* déclarait il y a peu de temps de prince Moulay Hassan. *Nous pouvons nous marier à l'Orient et à l'Occident et être fidèles à nos deux épouses.* »

En fait, ajoutait lundi dernier, vers 18 heures, un jeune diplomate espagnol, le prince aurait mieux fait de dire polygame ! Il assistait, au palais du Prado, à Madrid, à la signature des nouveaux accords diplomatiques entre S.M. Mohammed V, sultan du Maroc, et le chef de l'Etat espagnol, le généralissime Franco. Le Maroc accordait à l'Espagne une alliance analogue à celle qu'il avait conclue avec la France...

Ainsi Rabat vient de choisir sa deuxième épouse européenne sans pour autant renier la première. « *La France reste la grande alliée* », précisait M. Balafredj, le ministre des Affaires étrangères du Sultan.

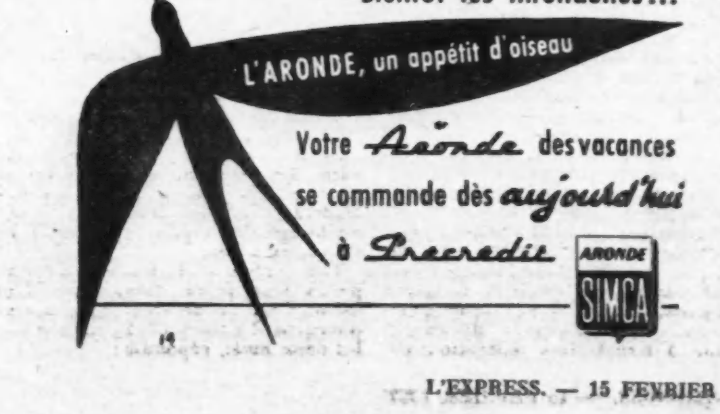
Mais depuis la fin du protectorat, la persistance du conflit algérien et l'affaire de Suez ont fait que le Maroc redoute tout « tête-à-tête » exclusif. Certes, pour reprendre une autre image du prince Moulay Hassan, il n'y a eu que des « scènes de ménage », mais elles ont fait comprendre au Sultan que l'indépendance de son pays était fragile.

L'économie marocaine est tributaire de l'aide française, de l'aide américaine, en un mot de l'aide étrangère. Des forces contradictoires agitent l'opinion publique. Le Maroc doit lutter sur plusieurs « fronts », amicaux ou hostiles, pour se définir sur la scène internationale...

Contre Nasser

Mohammed V croyait jadis que le mythe de l'unité arabe constituerait le cadre idéal du Maroc de demain. C'est du moins ce qu'il laissait entendre dans le retentissant discours de Tanger, le discours qui ouvrit, en 1947, la longue crise franco-marocaine. Or aujourd'hui, près d'un an après son accession à l'indépendance, le Maroc n'a toujours pas adhéré à la Ligue arabe.

On sait aujourd'hui que cette longue hésitation équivaut pratiquement à un refus. Au refus d'une politique que Mohammed V redoute. Cette politique a un visage : celui de Nasser. Le Sultan n'a pas oublié les innombrables

Bientôt les hirondelles...


Votre Aronde des vacances
se commande dès aujourd'hui
à Precredit
ARONDE
SIMCA

difficultés intérieures nées de l'influence que conservait le dictateur égyptien sur d'importants éléments de l'Armée de libération marocaine. Et comment accepterait-il, lui, le calife de l'Islam, l'hégémonie à laquelle prétend Nasser « de l'Atlantique au golfe Persique » ?

Mais Mohammed V craint surtout qu'une telle politique ne conduise les pays arabes sur une pente dangereuse. Il constate l'éveil des passions xénophobes et la progression du communisme : suivre Nasser, c'est condamner les pays arabes au sous-développement, les laisser désarmés devant des idéologies pernicieuses. Ce sont du moins les propos qu'il a tenus dimanche soir à Ibn Séoud, le roi d'Arabie qu'il rencontrait à Madrid.

Et en acceptant de se rendre au Maroc, Ibn Séoud, le banquier du Moyen-Orient, prouve qu'il ne récuse pas la position marocaine.

Occident arabe

Cette position est claire : Mohammed V n'a pas caché son jeu. Au moment même où se déroulaient les réceptions fastueuses organisées par Franco en l'honneur de ses hôtes, Noury Saïd publiait à Bagdad un communiqué. Le vieux président du Conseil irakien annonçait triomphalement la conclusion d'un traité « d'amitié, fraternité et coopération mutuelle » avec Rabat.

Un tel engagement est capital : il équivaut à une approbation de la politique étrangère irakienne, c'est-à-dire à une politique franchement pro-occidentale. La première nation arabe avec laquelle se lie Mohammed V est le pilier du Pacte de Bagdad, la « bête noire » de Nasser dont Noury Saïd est l'ennemi juré.

Mais comment s'intégrer politiquement à l'Occident ? Longtemps et sincèrement Mohammed V crut que le chemin passait seulement par Paris. C'est au Caire que Moulay Hassan déclarait en juin dernier :

« Le Maroc ne peut faire cavalier seul dans le concert des nations, et c'est la France qu'il s'est naturellement choisie comme partenaire, puisque c'est avec elle qu'il a le plus d'affinités. »

C'est alors que les Marocains lançaient l'idée d'une grande expérience « franco-musulmane » groupant la France, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Et en octobre dernier la fameuse conférence de Tunis devait réunir le Sultan, Bourguiba et Ben Bella, le leader algérien rebelle, pour jeter les bases d'une « confédération maghrébine » ouverte sur la métropole.

Carrousel

Aujourd'hui, Mohammed V reporte la majeure partie de ses espoirs sur un « pacte méditerranéen » liant au Maghreb la « trilogie » France-Espagne-Italie. Il s'agit d'une vieille idée dont le sens et la portée ont souvent varié. M. Artajo, le ministre espagnol des Affaires étrangères, s'en était fait récemment le champion. Il espérait par ce biais rompre l'isolement européen de son pays, forcer la porte de l'O.T.A.N. tout en accroissant son influence dans les pays arabes. Mais le projet défendu par l'Espagne seule restait chimérique et sentimental. Tout a changé depuis quelques semaines : le plan « Ike » sur le Moyen-Orient et les idées de M. Herter, l'adjoint de M. Dulles, rendent le dessein viable.

C'est ce qu'a dit le Sultan à M. Gronchi, au cours de ses « vacances romaines ». C'est ce dont il s'est entretenu avec Franco à Madrid. Il s'agit en somme de créer un Pacte de Bagdad méditerranéen, financé surtout par la France et les Etats-Unis. Une telle alliance donnerait au Maghreb (Afrique du Nord) une position originale dans la communauté occidentale...

Que pense Bourguiba d'un tel projet ? Sur le fond, il n'y a guère de divergences entre les deux hommes d'Etat qui se disputent le leadership du Maghreb. Bourguiba s'est rallié avec enthousiasme au plan Eisenhower. C'est à Washington qu'a été décidé le Pacte tuniso-libyen. Mais le chef du gouvernement tunisien ne cache pas sa préférence, dans un premier stade du moins, pour une « confédération maghrébine » qui irait de « Sollum à Casablanca », c'est-à-dire de la Libye à l'Atlantique. De toute façon, la prochaine rencontre des deux hommes sera d'une importance décisive.

D'autant plus qu'un véritable carrousel d'hommes d'Etat arabes s'effectue au-dessus de la Méditerranée. Ibn Séoud visitera, en l'espace de quelques jours, Rabat, Tunis, Tripoli, puis Le Caire. Le prince héritier d'Irak est attendu à Rabat. Une délégation libyenne a atterri à Madrid... Cependant que la France s'enfonce dans les sables d'Algérie.

LE SULTAN DU MAROC AVEC LE GÉNÉRAL FRANCO... ...ET AVEC LE ROI IBN SÉOUD

« Nous avons le droit d'être bigame... »

ESPAGNE

La transition comique

« *LE maintien du régime franquiste est une tragédie*, a déclaré récemment un républicain espagnol, *mais une nouvelle guerre civile serait une tragédie plus grande encore. Notre seule chance de retrouver le chemin de la démocratie est de transformer pour un temps la tragédie en comédie.* »

Cette « transition comique » sera assurée par le retour d'un roi sur le trône d'Espagne.

Le ridicule anachronique de cette solution n'échappe pas aux démocrates espagnols mais ils sont convaincus qu'elle est la seule possible. Les communistes eux-mêmes, au cours de leur dernier congrès, ont déclaré qu'ils étaient prêts à accepter une solution monarchique.

C'est que la situation espagnole n'est pas encore révolutionnaire. Les manifestations d'hostilité au régime se multiplient depuis un an et la population de Madrid vient d'organiser, par solidarité avec les habitants de Barcelone, un boycott des transports publics qui a été observé même dans les quartiers bourgeois de la ville.

Le peuple absent

Mais si le peuple espagnol manifeste maintenant son mécontentement au grand jour, il n'a pas encore l'organisation et la conscience politique nécessaires pour devenir l'élément moteur d'une transformation du régime. Un prolétariat et une paysannerie qui comptent 40 % d'illettrés (chiffre officiel) et dont les organisations politiques sont décimées par la police depuis vingt ans, ne peuvent devenir une force politique positive.

Le peuple espagnol ne peut jouer qu'un rôle d'épouvantail en faisant planer sur les privilégiés du régime la menace d'une explosion brutale. La solution qui se prépare ne viendra pas de lui mais des privilégiés eux-mêmes, de ceux qui ont soutenu Franco mais qui comprennent maintenant qu'il ne peut plus les servir.

Vingt ans d'immobilisme complet ont conduit l'Espagne à une situation économique dramatique. Les prix ne cessent de monter ; le charbon se fait rare ; des restrictions d'électricité ont dû être imposées en Catalogne, puis à Madrid ; l'inflation menace et le déficit budgétaire a pris des proportions catastrophiques.

Les riches industriels n'ont pas perdu leur bonne conscience. L'un d'eux, à qui on demandait récemment pourquoi il changeait de voiture tous les deux mois, répondit :

« J'y suis obligé, pour faire plaisir à mes ouvriers : ils aiment avoir un patron prospère ! »

Le tombeau du Caudillo

Mais la gabegie gouvernementale a pris des proportions telles que les privilégiés eux-mêmes en sont gênés. Un hebdomadaire français illustré vient de faire une triste publicité à l'une des réalisations les plus insultantes du régime franquiste : l'aménagement dans la sierra de Guadarrama, d'un gigantesque sanctuaire creusé dans la « Valle de Los Caïdos » et destiné à servir de tombeau au Caudillo. Depuis quinze ans, des milliers de prisonniers politiques travaillent à ce « chef-d'œuvre » qui a déjà coûté des milliards à l'Etat. Sous une coupole creusée dans le roc et aussi haute que celle de Saint-Pierre de Rome, le cercueil de Franco reposera sous un Christ gisant de pierre. Une croix de 150 mètres de haut, visible à 50 kilomètres et illuminée la nuit, se dresse déjà sur la montagne.

Ces gaspillages scandaleux ne gênaient pas les privilégiés tant que leurs revenus demeuraient décents et leur puissance incontestée. Mais aujourd'hui, le peuple s'agite et la faillite menace. Il faut lâcher du lest.

Seuls les dirigeants de la Phalange s'accrochent désespérément au dictateur, car ils savent qu'ils ne sont pas « récupérables » dans un autre régime. Mais ils ne sont déjà plus suivis par les cadres inférieurs et les militants phalangistes qui, tâchant de sauver le Mouvement par une surenchère révolutionnaire, réclament des réformes de structure comprenant la nationalisation des banques et des grandes industries, ainsi qu'une réforme agraire.

Retour au Roi...

Mais les autres forces du régime : l'Eglise, l'armée, la police, la démocratie chrétienne, sont déjà acquises au rétablissement de la monarchie. Et chacune a établi un plan qui lui permettrait, bien entendu, de devenir « le bras droit du roi ».

La solution de l'Eglise — présentée par l'*Opus Dei* — consiste en un retour à une monarchie absolue (qualifiée de « traditionnelle ») et à un « corporativisme » analogue à celui du Moyen Age. Un appareil de répression efficace serait maintenu. La censure serait remplacée par une institution analogue à l'Inquisition, dont les vertus furent évidentes « puisqu'elle a permis l'apparition de Cervantès, Calderon, etc. » La perspective n'a rien de réjouissant.

Plus libérale est la solution proposée par la Démocratie Chrétienne, les monarchistes constitutionnalistes et la bourgeoisie bien-pensante. Elle prévoit l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, un système parlementaire dans lequel deux ou trois partis seraient autorisés, et une plus grande liberté de la presse. Une loi électorale « sur mesure » assurerait une majorité stable à la Démocratie Chrétienne.

L'étape

Franco ne peut plus rien faire pour arrêter cette course à la succession qui se livre sous son nez. Pendant vingt ans, il a gouverné en jouant l'une contre l'autre la Phalange, l'Eglise, l'armée, afin d'empêcher qu'aucune d'elles ne s'assure une place trop forte. Le jeu n'est plus possible aujourd'hui. Les seuls alliés qui lui restent — les dirigeants de la Phalange — ne « font plus le poids ». L'armée et l'Eglise sont maintenant contre lui et il sait qu'il n'est plus qu'en sursis.

Quel que soit le nouveau régime, estiment les libéraux espagnols, il représentera un « mieux » dans la mesure où il sera contraint à une certaine libéralisation. Mais les problèmes espagnols ne seront pas résolus pour autant. Aucun des groupes qui prétendent à la succession, en effet, n'envisage un changement profond de la structure économique du pays. Ce que les Espagnols espèrent, c'est que la « transition comique » de la monarchie permettra aux forces de gauche de se regrouper et de se réorganiser afin de préparer l'étape suivante : le rétablissement d'un véritable régime démocratique.

TÉLÉVISION

L'accident était possible

POUR les téléspectateurs français, le cœur n'a plus de mystères. Ou presque. En réalisant vendredi dernier le reportage en direct d'une opération du cœur, un rétrécissement mitral, l'équipe T.V., Igor Barrère (producteur), Etienne Lalou (commentateur) et Georges Million (opérateur), a réalisé le miracle de faire participer le public à un drame humain.

Sans cette opération, pratiquée à la clinique Cantini, de Marseille, par le professeur de Vernejoul, aidé de deux chirurgiens, la patiente, Mlle X..., n'aurait pu vivre plus de six mois. Il ne s'agissait donc pas d'une opération bénigne où les chirurgiens auraient opéré complaisamment sous les yeux des six caméras de la T.V.

Répétitions

Trois jours avant l'opération, l'équipe de la T.V. était sur place et répétait. Le rôle de la patiente était tenu par l'assistant d'Igor Barrère. Le plus difficile était de mettre au point l'éclairage. Pour les opérations, on utilise dans les cliniques un éclairage scialitique (lampes à facettes), qui ne donne pas d'ombres. Il fallut « pousser » les lampes, sans que cela gêne les chirurgiens, de façon que la caméra télécommandée, dirigée sur la plaie, puisse « tout » enregistrer.

Pour le producteur de l'émission, Igor Barrère, il s'agissait d'une retransmission difficile. Igor Barrère avait pourtant réalisé trois émissions-chocs auparavant ; il avait photographié les cordes vocales de sourds-muets avec des caméras à tubes ultra-sensibles, on voyait les cordes vocales vibrer en direct. Il avait pour la première fois du monde photographié le fond d'un œil humain et la greffe d'une cornée et il avait filmé une intervention en direct sur le cerveau dans un cas d'épilepsie.

Mais l'opération du cœur posait un problème supplémentaire qu'il fallait résoudre. La patiente pouvait mourir en cours d'émission. Igor Barrère était décidé à ne pas cacher l' « accident » au public, si « accident » il y avait. Mais dans le camion R.T.F., arrêté devant la clinique, où il devait s'installer durant l'émission, il pouvait trier les images distribuées par les six caméras et sélectionner les plus lointaines ; en cas d'échec de l'opération, les téléspectateurs n'auraient plus vu de gros plans, mais des vues générales de la salle d'opération.

A une seconde près, le professeur de Vernejoul savait quand il allait commencer d'opérer. L'opération débuta une heure avant que Barrère ait l'antenne. Trente minutes d'anesthésie, trente minutes pour premiers travaux opératoires.

Vive la télé !

A 22 h. 10 exactement, l'intervention filmée était livrée aux téléspectateurs. Il s'agissait de dilater l'anneau fibreux qui obstruait l'orifice mitral de la patiente entre l'oreillette et le ventricule. Avec le doigt, puis avec un dilatateur métallique, le chirurgien allait agrandir l'orifice. Les personnes impressionnables avaient été priées de s'écarter de l'écran.

Une erreur et la perforation était inévitable. La perforation, c'était la mort. Dans le camion de la télévision, les techniciens retenaient leur souffle. Ils avaient conscience, eux aussi, d'assister à un drame. L'important c'était, plus que leur émission, la vie de cette femme... L'émotion qu'ils faisaient ressentir aux téléspectateurs ne les épargnait pas.

Après un long silence entrecoupé des bruits faits par les instruments chirurgicaux introduits dans le cœur, on entendit une voix : « *Cinq millimètres* », dit l'aide.

L'opération avait réussi.

A son réveil, la patiente vit, à son chevet, le trio de la T.V. auquel elle avait donné son accord pour la retransmission de l'opération.

— *Vive la télé !* dit cette femme anonyme qui est maintenant célèbre dans tout Marseille.

INDUSTRIE

Dix millions de microsillons

QUELQUES JOURS avant sa mort, Toscanini préparait une édition complète des enregistrements qu'il avait réalisés tout au long de sa carrière. Le chemin parcouru en quatre ans par la « musique en boite » se mesure par cette simple information:

DANS UNE CLINIQUE DE MARSEILLE
En direct du cœur

l'œuvre de Toscanini enregistrée en disques 78 tours aurait exigé un local de quatre mètres carrés sur deux mètres pour être classée, alors qu'un seul rayon de discothèque suffit pour ranger la même œuvre en disques 33 tours.

Cette diminution de vitesse a eu pour corollaire une accélération inouie de la vente des disques dans le monde. En 1954 on fabriquait en France 7 millions de 78 tours contre 4 millions de microsillons. En 1955, 5 millions de 78 tours contre 10 millions de microsillons. Chiffre d'affaires pour 1956 : 7 milliards pour la France proprement dite, 2 milliards pour les colonies et l'exportation. (Ce chiffre d'affaires comprend tous les disques éducatifs : il n'y a pas que la chanson.)

Parallèlement à l'accroissement du nombre des « consommateurs », on a noté une multiplication des disquaires. On en compte environ un millier de plus chaque année (4.500 actuellement), depuis la parution du premier microsillon français.

Pourtant les industriels du disque s'inquiètent : le disque, comme le livre, bénéficie d'une exonération partielle de la taxe à la valeur ajoutée et la commission des finances envisage la suppression de cette exonération.

Si cette suppression est décidée, les prix étant bloqués, les enregistrements réalisés en France seront pénalisés. En effet l'enregistrement d'une symphonie, par exemple, implique une mise de fonds d'une quinzaine de millions environ.

Il est à craindre que les fabricants, pour « récupérer » l'exonération, ne soient obligés de reculer devant de tels débours et ne soient contraints de presser et diffuser en France, moyennant un droit minime, des œuvres enregistrées à l'étranger.

Ils reprendraient ainsi la technique qui fut utilisée pour les premiers microsillons vendus par les firmes françaises.

Le premier microsillon, paru en 1951 chez Pathé Marconi, fut l'enregistrement intégral d'un opéra-comique, *Carmen* de Bizet. Le disque original pressé par Decca en Amérique fut importé par Pathé Marconi qui n'avait pas encore d'usine adaptée à la nouvelle technique.

Le plafond pour un enregistrement français est de 40.000 pour une chanson et de 25.000 pour un morceau classique. Les Américains ne connaissent pas de plafond. Certains « hits » atteignent le million de disques vendus.

— *Le disque est très loin de son plafond*, estime M. Sarrou, directeur chez Pathé Marconi, *il entre dans les mœurs dans les grandes villes mais il reste à conquérir les campagnes.*

C'est également l'opinion de M. Meyerstein, directeur général de Philips, qui prend pour critère le nombre de tourne-disques en service :

— *Nous sommes encore très éloignés de la saturation du marché au point de vue appareils*, précise-t-il, *c'est pourquoi nous cherchons à abaisser nos prix de vente.*

Le record est détenu par la *Guilde française du disque*, club de vente par correspondance, qui utilise les presses de Pathé Marconi et dont le disque « jockey » tiré à 150.000 exemplaires, est vendu 750 francs (il s'agit d'un disque publicitaire destiné à « gagner » un plus grand nombre d'amateurs).

Le réflexe du collectionneur

Comme pour les livres, les amateurs ont maintenant le « réflexe de collection ». Ce réflexe crée, paradoxalement, une difficulté pour les services artistiques des maisons de disques. Selon l'expression de M. Meyerstein, « la musique classique tourne en rond».

Le nombre d'œuvres classiques est évidemment limité. Les musiciens oubliés sont exhumés par des équipes de spéléologues musicaux (Albinoni). Des concours du « chef-d'œuvre ignoré » sont organisés. On cherche des formules différentes de présentation des chefs-d'œuvre classiques : une ouverture de Tchaïkowsky a été enregistrée aux U.S.A. avec des bruits de bataille qui n'avaient pas été prévus par le compositeur.

Parallèlement la technique d'enregistrement et de reproduction s'est améliorée. La haute fidélité a fait faire un bond de géant à la qualité de l'audition. Des tours de force se succèdent. On arrive à reconstituer dans un studio le volume sonore d'une cathédrale. Le « re-recording » permet à une chanteuse d'avoir huit voix. Il s'agit là d'acrobaties techniques possibles seulement depuis que l'on utilise le magnétophone pour les enregistrements. Avec des ciseaux de cuivre (pour éviter de créer des champs magnétiques qui donneraient des claquements à l'audition) les techniciens découpent les fausses notes sur les bandes enregistrées.

A l'audition de la bande d'un opéra, un technicien s'aperçut un jour que la voix d'une cantatrice se cassait à la fin d'un air. Impossible de faire recommencer ces quelques notes à la cantatrice qui se trouvait à l'étranger en tournée. On fit appel à une autre cantatrice et l'on greffa les quelques notes « étrangères » sur la bande magnétique de l'opéra. Seule la grandeur de la « bande passante » (5 centimètres pour une double croche) pouvait permettre un tel tour de force.

Les exigences des mélomanes créent des difficultés généralement surmontables. Pour enregistrer les orgues de Saint-Eustache il fallut utiliser la grande échelle des pompiers pour placer le micro dans une bonne position. Le son du *Requiem* de Fauré, enregistré par l'orchestre Lamoureux à Saint-Etienne-du-Mont, était mauvais: les vitraux tremblaient chaque fois que l'autobus passait devant l'église. On détourna l'autobus. Pour enregistrer Léautaud, il fallut utiliser trois tapis épais : Léautaud ne pouvait pas parler sans taper violemment du pied par terre.

AUTOMOBILE

Garantie assurance

UNE grande marque française a lancé depuis le 8 février une opération révolutionnaire de grande envergure : la garantie assurance.

Désormais, tout acheteur éventuel d'une voiture d'occasion (et l'on en a vendu en 1956, 800.000), pourra choisir, chez un concessionnaire Simca, entre des voitures datant de moins de cinq ans appartenant aux six grandes marques françaises, et vendues sous garantie d'expert.

Deux cents experts ont été mobilisés pour cette opération.

Les experts ont des « trucs » de métier pour découvrir les supercheries. La garantie assurance existe aux Etats-Unis mais sous une forme différente : l'acheteur fait assurer la voiture à son compte par une compagnie.

En France, cette formule de vente, plus simple pour l'acheteur que la formule américaine, devrait connaître son point optimum de succès au mois de mars. Les statistiques prouvent que mars est le mois où les Français achètent le plus de voitures d'occasion. Pour garantir les risques de l'opération, Simca a fait appel au Lloyd néerlandais. Les Lloyd's sont des compagnies « risque-tout ».

Ce sont elles qui ont assuré les fossettes de la vedette Pearl White (15 millions, il y a quelques années) et les spectateurs du Lyric Theater de Londres qui donnait une pièce comique, contre le risque de mourir de rire.

Nouvelles Réductions
DERNIÈRE SEMAINE
VENTE DE SOLDES
BURBERRYS
8 et 10, Bd Malesherbes
PARIS

APPRENEZ
la Graphologie
par une méthode simple, moderne, attrayante
COURS PAR CORRESPONDANCE
G. BEAUCHATAUD, professeur diplômé
67, avenue La Bourdonnais - PARIS (7e)

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

LES COMMUNISTES CLANDESTINS PARLENT

L'ETINCELLE

N° 1 - DÉCEMBRE 1956

POUR LE REDRESSEMENT DÉMOCRATIQUE ET RÉVOLUTIONNAIRE DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

RÉPONSE AUX CAMARADES MARCEL SERVIN ET MAURICE THOREZ

Vous êtes partis en guerre contre les « termites », contre » quelques éléments opportunistes, petit bourgeois » qui, dites-vous, menacent l'unité du parti, font écho dans nos rangs aux campagnes de la bourgeoisie et, finalement, visent à la désagrégation et à la liquidation du parti.

Votre argumentation est très simple. Est opportuniste, petit-bourgeois et liquidateur, quiconque n'est pas d'accord sur un point quelconque avec l'actuelle direction du parti. Menace l'unité du parti et se traine à la remorque de la bourgeoisie, quiconque émet le moindre doute sur telle ou telle appréciation portée par un dirigeant du Parti.

Les critiques, les réserves, les doutes n'ont qu'une explication : « la pression de l'ennemi ». Elles ne sont au fond que le prolongement à l'intérieur de l'agression fasciste contre les locaux du Parti. Des camarades « faibles et chancelants » qui sont au Parti depuis quinze, vingt ou trente ans, qui ont connu les batailles de la clandestinité, les prisons de Vichy ou la Gestapo, ont attendu ce moment pour abandonner le combat révolutionnaire.

Comme l'argument est tout de même un peu gros, vous utilisez à fond le procédé de l'amalgame, arme favorite employée dans tous les procès aujourd'hui reconnus mensongers qui aboutirent à l'assassinat d'excellents communistes dans les démocraties populaires et même en U.R.S.S., comme nous le savons depuis le XX• Congrès du P.C.U.S.

Le camarade Marcel Servin assimile l'offensive fasciste, France-Observateur, l'Express, Lecœur, J.-P. Sartre, ceux qui ont protesté à tort contre la seconde intervention soviétique en Hongrie, les thèses soutenues pour son propre compte par J.-F. Rolland dans l'Express, et tous ceux qui émettent une opinion non conforme à celle de la Direction du Parti.

Le camarade Maurice Thorez ajoute à cet amalgame celui des précédents historiques. Nous prenons la suite de Frossard, de Maurice Paz, des « Pupistes », de Doriot, de Gayman, etc. L'intention est claire. Tous dans le même sac. Vous nous reprochez quelques fois d'user du raisonnement par analogie, quand nous souhaitons que notre Parti tienne réellement compte des enseignements du XX• Congrès du P.C.U.S., de l'expérience d'autres partis étrangers, comme le Parti Chinois, le Parti Ouvrier Unifié Polonais, le Parti Communiste Italien et même de la tragédie du Parti des Travailleurs Hongrois. Ce faisant, nous ne comparons que des choses comparables. Mais vous faites, vous, de l'analogie un usage qui dépasse 'oute mesure. A quand les « hitléro-termites » ?

En dehors de ces amalgames, nous ne trouvons dans vos articles que deux arguments.

Le camarade Marcel Servin nous reproche de ne pas respecter les principes d'organisation du Parti et le camarade Maurice Thorez y revient. Marcel Servin écrit : « *On nous somme de* **démocratiser le parti** *c'est-à dire de permettre l'organisation des tendances dans nos rangs et de permettre aussi l'expression publique de ces tendances* ».

Sommes-nous partisans de l'organisation des tendances ? Si J.-F. Rolland a dit cela qu'on réponde à J.-F. Rolland et à lui seul et qu'on ne lui « amalgame » pas tous les camarades qui, en effet, demandent la démocratisation effective du Parti.

UNE LIBRE DISCUSSION

Mais que signifie donc la démocratisation du Parti, sinon la rupture avec les procédés antidémocratiques de la période stalinienne ? Le XIV• Congrès a encore été préparé en suivant ces procédés. Quels sont-ils ? Ils sont multiples et trop long à énumérer en une seule fois. Mais voici les deux principaux. Il y a d'abord celui des **méthodes de discussion**, dont vous venez de fournir un nouvel exemple. Le camarade qui émet une critique, un avis non conforme,

Camarades,

Envoyez-nous vos suggestions, vos critiques, vos contributions, ainsi que des adresses de diffuseurs éventuels de L'Étincelle.

Notre adresse :

Boîte Postale N° Roubaix (Nord)

Si vous ne tenez pas à nous donner vos noms et adresses, utilisez des sympathisants. Envoyez-nous des carnets de timbres. Nous aurons bientôt Compte Chèque Postal.

Un nouveau journal est né, diffusé par les « clandestins » du Parti communiste qui ont constitué un groupe d'opposition à l'actuelle direction du P.C.F.

Nous avons pu nous en procurer un exemplaire. En voici le fac-similé. (Voir pages suivantes.)

LES CLANDESTINS

***L'EXPRESS** publie ici deux documents qui émanent l'un et l'autre de groupes d'opposition intérieurs au Parti communiste français.*

Le premier de ces documents (reproduit à la page précédente) est le fac-similé du journal publié depuis le mois de décembre dernier par l'un de ces groupes clandestins.

Ce journal, L'Etincelle, *aurait été tiré à 20.000 exemplaires. Il comporte huit pages, très denses, occupées principalement par des réfutations des thèses présentées récemment par les dirigeants officiels du Parti communiste et par un compte rendu du congrès du P.C. italien, qui s'est tenu du 8 au 14 décembre dernier.* L'Etincelle *reproduit également la lettre adressée par dix intellectuels communistes, parmi lesquels Pablo Picasso, au Comité central du P.C.F. pour protester contre les silences de* L'Humanité *et* « les atteintes à la probité révolutionnaire » *de la direction. Une sorte de guide* (Militants, connaissez vos droits) *explique encore comment la lutte oppositionnelle doit être menée dans les conférences de section. Enfin, le journal conseille, dans un encadré en gros caractères, la lecture de* L'Humanité, *de* France Nouvelle *et des* Cahiers du Communisme *et ajoute :* « Militez dans les organismes du parti et dans vos organisations de masse et diffusez, en les adaptant, les positions de *L'Etincelle* ».

« Provocation policière » ou « manœuvre de la réaction », dira-t-on sans doute à l'état-major communiste. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'il n'en est rien et que cette feuille clandestine est bien l'expression d'une tendance intérieure.

Le texte qui occupe les deux pages ci-contre constitue le second de nos documents. Il a été rédigé par un groupe de militants communistes comprenant des intellectuels, des ouvriers, des cadres de divers échelons, qui tous ont choisi de lutter à l'intérieur de leur parti pour une démocratisation de ses structures.

Dans l'esprit de ses auteurs, ce travail ne constitue qu'une préface à la mise sur pied d'une « plate-forme » d'opposition à la direction actuelle. Ils souhaitent, bien entendu, que leur analyse soit connue aussi bien dans les rangs du Parti communiste que dans toute la gauche, même dans des secteurs d'opinion qui se séparent nettement, sur beaucoup de points, des communistes. C'est pourquoi ils ont demandé à L'Express *de publier une synthèse de leurs conclusions.*

Il va de soi que nous leur laissons l'entière responsabilité de leurs prises de position et de leurs jugements.

Au moment où le Comité central, organisme directeur du P.C.F., tient à Paris, les 14 et 15 février, une importante session au cours de laquelle vont être étudiées les causes du déclin électoral du parti, du manque de dynamisme de ses militants et arrêtées ses positions devant le nouveau communisme polonais, l'intérêt indiscutable de ces deux documents nous a paru de nature à justifier leur publication.

JACQUES DUCLOS — BENOIT FRACHON

L'aile droite de la direction

WALDECK ROCHET — PIERRE COURTADE

Les espoirs du « Marais »

LE principe même de cet article, écrit par un groupe de communistes pour un journal non communiste, destiné à être lu par une majorité de lecteurs non communistes, sera fortement contesté par de nombreux militants, pourtant en désaccord avec la direction de leur parti.

Certains membres de l'opposition communiste préfèrent continuer à croire, ou faire semblant de croire, que la seule lutte des opinions à l'intérieur du parti peut permettre d'obtenir un jour une large démocratisation de celui-ci. L'appel à l' « extérieur » évoque pour eux l'intervention de la bourgeoisie — de l'adversaire donc — dans les affaires intérieures de leur parti.

Or ces préjugés reposent sur une méconnaissance de la situation réelle, sur une assimilation grossière de l' « extérieur » à un bloc ennemi, et sur une conception exagérément optimiste du parti actuel. La démystification nécessaire exige toute la clarté sur cette question. Des centaines de milliers d'ouvriers et d'intellectuels révolutionnaires se trouvent en dehors du Parti, notamment ceux qui l'ont quitté parce qu'ils n'y ont pas trouvé ce qu'ils en espéraient. Cette seule catégorie représente plusieurs fois le nombre des adhérents actuels. La situation n'est pas très différente pour les jeunes qui, depuis des années, s'abstiennent dans leur masse d'adhérer au Parti tel qu'il est : la plupart du temps, leurs réticences ne s'adressent pas à la *doctrine communiste*, mais à la *pratique politique* du P.C.F. — c'est-à-dire à sa propagande, à sa tactique, à ses méthodes, à sa direction.

A l'inverse, il est impossible que les thèmes de propagande du Parti n'aient pas affecté à la longue sa composition même. Le poids spécifique des éléments petits-bourgeois, recrutés à la faveur de mots d'ordre démagogiques (hyper-chauvinisme, défense de la viticulture, des bouilleurs de cru, des anciens combattants de 1914 et des épiciers de quartier) ne pouvait manquer de s'accroître sensiblement.

Il s'ensuit que le parti actuel est, dans une large mesure, le produit de l'appareil qu'il a produit. Un débat sur la situation et les perspectives du mouvement communiste ne peut être, à l'heure actuelle, poursuivi que d'une façon publique, sans discrimination entre membres et non-membres du parti.

Les uns et les autres ont besoin de discuter dans la clarté. C'est pourquoi la connaissance des principaux courants et tendances qui existent à l'état embryonnaire dans le parti actuel est indispensable.

Superficiellement, on en distingue simplement trois : ceux qui sont d'accord avec la « ligne » de la direction, les opposants, et les hésitants.

En allant plus au fond des choses, on trouvera un nombre bien plus considérable de nuances.

Certes, il ne s'agit pas de tendances organisées, et quelques-unes présentent même cette caractéristique de s'ignorer — au point que, dès qu'elles réussiraient à s'affirmer avec un minimum de cohérence, elles seraient condamnées à disparaître. Cette réserve faite, voici les grands courants qui agitent actuellement le P.C.F. :

A droite, alignement !

Composée surtout d'intellectuels, l'aile droite est dans l'opposition parce qu'elle est hostile au manque de démocratie interne. Avant d'être exclu, Pierre Hervé représentait assez bien cette tendance.

Il s'agit en somme, pour ces « droitiers », d'infléchir la ligne politique et les méthodes d'organisation du P.C. dans le sens d'un rapprochement avec les partis de type social-démocrate. Pour eux, le Parti devrait proclamer ouvertement sa détermination d'accepter les règles du jeu parlementaire, de travailler dans le cadre du Parlement à obtenir des réformes, en attendant l'avènement d'un gouvernement socialiste, appuyé sur une majorité de type Front populaire.

Dans cette optique, le Parti devrait affirmer avec une force croissante son caractère national, ce qui implique le relâchement durable de ses liens avec l'Union soviétique et les autres partis communistes. En matière de politique coloniale, ce groupe se rallierait à un réformisme prudent.

Cette droite communiste est nettement anti-américaine et hostile aux projets européens. Sur le plan de la politique économique, elle incline vers le soutien de réformes de structure (maintien et extension des nationalisations, programmes de développement économique à moyen et long termes), mais elle tend en même temps à ménager les « classes moyennes » — urbaines et rurales.

L'influence de ce groupe sur la direction du Parti est considérable. La vigueur des attaques dirigées périodiquement par la presse et la propagande du Parti contre l' « opportunisme », le « réformisme », le « révisionnisme de droite », etc., n'est qu'un rideau de fumée. Plus la direction du Parti s'aligne en fait sur ce courant, plus elle doit attaquer furieusement ceux qui défendent ouvertement ces positions.

Il en résulte une solution bâtarde, mais habile, qui porte la marque de l'*aile droite de la direction* (*Jacques Duclos* et *Benoit Frachon*) : la politique « opportuniste » qui, présentée comme telle, pourrait faire perdre au P.C. une partie de son rayonnement dans les masses ouvrières, doit s'accompagner d'un certain nombre d'affirmations de propagande et de méthodes d'organisation, qui permettent de donner l'illusion d'une différence fondamentale avec le parti socialiste.

Ainsi on s'installe *en fait* dans une attitude réformiste, mais on laisse toujours entendre aux ouvriers qu'on sera prêt à l'action révolutionnaire pour renverser le capitalisme quand la situation s'y prêtera « objectivement ».

Dans le cas précis de la lutte contre la guerre d'Algérie, on la mène en paroles, mais en fait on vote les pouvoirs spéciaux à Guy Mollet, on réagit par des pétitions au départ du contingent, et on se garde d'organiser tout mouvement d'envergure.

Enfin, on proclame plus fort que jamais l'attachement aux principes marxistes-léninistes, incarnés par l'Union soviétique et le « camp socialiste » (ce qui donne un sentiment de puissance).

Les conformistes et le « Marais »

La droite conformiste est constituée par l'ensemble des militants recrutés sur la base de la confusion entretenue par les mots d'ordre de la propagande des douze dernières années. On y rencontre tous ceux dont l'entrée au parti s'est faite à l'occasion de campagnes du type : « pour une grande armée nationale », « produire d'abord pour relever la France », « défense de l'indépendance nationale contre l'impérialisme américain », « défense de la culture nationale contre le cosmopolitisme décadent », « politique de grandeur française », « union de tous les bons Français contre le réarmement allemand », etc.

Dans cette aile réactionnaire du P.C., on trouve les tendances les plus stupéfiantes : chauvinisme, xénophobie, antisémitisme, anti-intellectualisme, goût pour l'art et la littérature académiques, amour de l'ordre, de l'autorité, de la discipline, de la respectabilité et des notabilités, du drapeau, de la musique militaire, des chefs et des bonzes, des hommes et des textes sacrés.

L'aile droite conformiste, par définition, n'a pas de position particulière sur chaque problème. Elle accepte les opinions « officielles » pourvu qu'on les lui serve dans un emballage patriotique.

La direction du Parti s'appuie sur cette tendance, largement représentée parmi les ouvriers de la base (surtout dans les groupes d'adhérents recrutés entre 1944 et 1952), en se contentant de mettre en garde de temps en temps contre des exagérations trop criantes.

Dans le P. C. F. comme partout ailleurs, la « Gironde » et la « Montagne » sont séparées par un vaste « Marais » : il comprend les militants « suivistes », mais troublés, qui sont atteints ou effleurés par le doute sur tel ou tel problème d'ordre particulier, mais sont sensibles à quelques arguments classiques de la direction : nécessité de la cohésion contre un ennemi puissant, unité indispensable du Parti pour « riposter à l'offensive de la réaction » (si l'existence de cette offensive n'est pas évidente, on l'imagine au besoin en gonflant n'importe quel incident).

Le communiste du « Marais » combat parfois ses doutes en travaillant loyalement à appliquer des directives qu'il ne comprend ou n'approuve pas entièrement; la plupart du temps, il se réfugie dans la passivité, n'assiste plus aux réunions, se retire du travail d'agitation et de propagande.

L'espoir et le chef spirituel du Marais est *Waldeck Rochet*, dont beaucoup espéraient la promotion après le XX[e] Congrès. Au Comité central, des « attentistes » comme *Pierre Courtade* et *Jean Pronteau* seraient prêts à le pousser en avant.

Les gesticulations du thorézisme

La direction du Parti est actuellement dominée par un groupe formé de *Maurice Thorez* (personnellement diminué par la maladie), *Jeannette Vermeersch*, *Laurent Casanova* et *Marcel Servin*. La permanence de ce groupe à la direction du Parti symbolise une option politique que l'on peut appeler l'orientation *stalinienne*.

DU P. C. PARLENT

MAURICE THOREZ JEANNETTE VERMEERSCH
L'opportunisme conservateur

ETIENNE FAJON RAYMOND GUYOT
Les arrivistes sans principes

FRANÇOIS BILLOUX LÉON MAUVAIS
La gauche stalinienne

En effet, l'un des postulats de la politique stalinienne du « socialisme dans un seul pays » a été de considérer les partis d'Occident comme les détachements d'avant-garde d'une armée prolétarienne mondiale dont le gros se trouvait dans une citadelle encerclée, en U.R.S.S. Le plus puissant de ces détachements, le P.C.F., devait donc essentiellement se comporter comme un auxiliaire efficace de la diplomatie et de la propagande de l'Etat soviétique.

Par contre, toute orientation trop radicale vers un bouleversement révolutionnaire de la société française paraissait doublement dangereuse : d'une part, elle créait le risque d'attirer une réponse foudroyante d'une coalition de forces capitalistes, atteignant dans ses œuvres vives la métropole russe du socialisme mondial ; d'autre part (et peut-être surtout) le fait même d'une révolution victorieuse dans un pays d'Occident aurait risqué de compromettre la forme spécifique concrète (dictature bureaucratique) que le socialisme avait prise en U.R.S.S.

Le thorézisme est une variété de ce que les marxistes ont toujours appelé l'opportunisme.

Dans la pratique, il se distingue de la droite par le fait qu'il est plus *conservateur* que réformiste. Le thorézisme est hanté par le souci de ne pas perdre le contact avec la masse ouvrière ; lorsque sa politique de concessions à la bourgeoisie suscite trop de récriminations, il rétablit l'équilibre en donnant le change par des *gesticulations* « gauchistes » (comme la manifestation du 28 mai 1952 contre Ridgway, ou la redécouverte providentielle de la loi de « paupérisation absolue »). Il est l'incarnation même de l'équivoque qui permet de faire coexister dans l'électorat — et même dans le Parti — les éléments les plus disparates, sous les drapeaux de Jeanne d'Arc et de l'internationalisme prolétarien réunis.

Or, pour que cette équivoque se maintienne, il faut à tout prix éviter la libre discussion, conserver à la direction le monopole absolu de l'interprétation de la doctrine et de l'élaboration de la ligne politique ; celle-ci, définie par des congrès — en grande partie préfabriqués — avec une grande souplesse, dans un savant balancement de formules vides, vagues ou contradictoires, est ensuite infléchie tout à fait empiriquement selon les circonstances.

Nous avons vu les nuances qui séparaient la droite proprement dite des thoréziens. Toutefois, les deux groupes sont alliés à la fois par le confort des situations acquises et par la similitude de la politique poursuivie dans la pratique. Tant que cette alliance se maintient, les éléments les plus falots, ou les arrivistes sans principes — les *Etienne Fajon*, les *Raymond Guyot* et les *Léon Feix* — la soutiennent avec persévérance.

Contre Mollet et pour Staline

L'un des courants de « gauche » de l'opposition se réclame encore de Staline. Il est surtout représenté parmi les militants ouvriers, et notamment parmi les vieux militants.

Beaucoup de ceux-ci ont grogné dans le passé contre l' « embourgeoisement » du Parti, contre la dissolution des Milices patriotiques en 1944, contre la participation aux gouvernements « tripartites » et la condamnation de toute grève jusqu'en 1947, contre la reprise du travail brusquée en août 1953, etc. Or ils ont constaté que le XX^e Congrès et la « déstalinisation » avaient été suivis, en France, de démarches politiques poussant la compromission à un niveau encore jamais atteint (en particulier le vote des pouvoirs spéciaux à Guy Mollet).

Les militants de cette tendance établissent entre ces deux faits une relation de cause à effet. Ce qu'ils reprochent à la direction du Parti, c'est à la fois sa bienveillance à l'égard du gouvernement Mollet et son reniement de Staline, son alignement (même réticent) sur la condamnation du « culte de la personnalité » prononcée par Khrouchtchev.

Au sein de la direction, les plus proches de ce courant seraient *François Billoux* et *Léon Mauvais*. Le groupe dirigeant manifeste au demeurant une certaine indulgence pour cette tendance, dont les représentants sont traités en « camarades qui se trompent de bonne foi ».

Des " centristes " aux trotskystes

L'opposition centriste est déjà beaucoup plus redoutée par la direction. Amalgamant des intellectuels de valeur et des syndicalistes, elle amorce une critique systématique de la politique de la direction du Parti et du stalinisme en général. Elle est « centriste » par rapport aux courants situés à sa gauche, ce qui ne l'empêche pas d'être nettement à gauche de la direction.

Favorable à un redressement à la fois « démocratique » et « révolutionnaire » du Parti communiste français, sa critique porte en même temps sur l'opportunisme des dirigeants et sur leur stalinisme. Elle combat d'une part pour la démocratisation intérieure du Parti, la liberté de discussion, le libre choix des dirigeants (par l'élection au vote secret), contre toute censure de l'information destinée aux militants ; elle admet l'existence du « stalinisme », officiellement niée par la direction, et la nécessité d'en faire une analyse critique. D'autre part, elle dénonce les compromissions de la direction du Parti avec la bourgeoisie française, réprouve la propagande nationaliste et chauvine, l' « effacement des positions de classe » du Parti, l'édulcoration de la lutte contre la guerre coloniale, le freinage des revendications ouvrières, le soutien du gouvernement Guy Mollet.

Les « centristes » croient qu'il est possible et souhaitable de mener la lutte pour leurs idées exclusivement *à l'intérieur* du Parti.

Etant donné que ce courant s'exprime dans des bulletins intérieurs clandestins, on comprendra pourquoi nous ne spécifierons pas le nom de ses animateurs, que nous ne désirons pas exposer à la répression de l'appareil du Parti. A notre avis, la position de cette tendance (dominante dans les milieux intellectuels communistes à Paris) est forte sur le plan critique, mais sa faiblesse réside dans l'absence d'une plate-forme constructive, et une volonté délibérée de laisser ce point dans l'ombre. La direction tente de jouer sur cette faiblesse, en opposant sa politique, qui a le mérite d'exister malgré ses « erreurs », à une critique systématique mais « non constructive » et qualifiée par conséquent d'entreprise de désagrégation.

Le courant trotskyste, enfin, a rallié un certain nombre de partisans d'André Marty, demeurés dans le parti après son exclusion.

Du trotskysme, ils ont adopté les dogmes, les querelles de chapelle, le parti pris d'irréalisme politique, et la résignation à l'inefficacité. De ce côté également, l'absence d'une plate-forme positive se fait cruellement sentir.

Un nouveau groupe d'opposition

Notre groupe, qui apprécie les éléments positifs contenus dans les oppositions centriste et trotskyste, est également un groupe *de gauche*. Le courant qu'il représente est lui aussi hostile à l'aspect opportuniste de la politique thorézienne, qui est devenue l'une des « constantes » de l'immobilisme français. Mais il est en même temps hostile à tout dogmatisme, qu'il soit stalinien, trotskyste ou léniniste.

Avec le grand philosophe marxiste Lukacs, avec de nombreux communistes polonais et yougoslaves, nous pensons que le véritable esprit du léninisme s'oppose à toute dogmatisation de Lénine. Que la clarté théorique doit être faite sur tous les problèmes du monde actuel, c'est-à-dire que la pensée se réclamant de Marx ne peut invoquer aucun « tabou », aucun principe sacré, ni aucune considération tactique pour se refuser à mettre en discussion telle ou telle question, sous prétexte qu'elle aurait déjà été résolue, que ce serait du « révisionnisme », ou que ce serait « inopportun » dans les circonstances actuelles.

Si nous voulons renverser le régime capitaliste, disons-nous, commençons par le connaître et l'analyser tel qu'il fonctionne actuellement, et non tel que Lénine l'a vu fonctionner il y a quarante ans. Etudions concrètement la société dans laquelle nous vivons, quitte à renoncer à des catégories et à des schémas historiquement dépassés. Ne reculons devant aucun doute.

Travail de théoriciens coupés de la masse ? Nullement ! A notre avis, cet effort de pensée, d'analyse et de recherche, n'exclut pas, mais facilite la mise au point d'un programme politique à long terme, et d'une plate-forme d'action immédiate, sans lesquels nous pensons que l'opposition communiste se trouvera paralysée.

Les grandes lignes du programme découlent assez naturellement de la démarche d'esprit que nous avons tenté de préciser : le socialisme que nous voulons réaliser n'est pas identique au système actuel de l'Union soviétique. Il doit chercher à combiner la propriété collective des moyens de production essentiels à une démocratie économique et politique dans laquelle cette propriété sociale ne serait pas une abstraction, mais une réalité perceptible à la conscience des membres de la collectivité pris individuellement.

La solution idéale et parfaite de ce problème n'existe sans doute pas. Mais peut-être est-elle plus facile à trouver dans un pays industriel évolué comme la France, qu'elle ne l'était hier en Russie, ou aujourd'hui en Yougoslavie et en Pologne. Ceci à condition d'admettre que l'éventualité d'un régime socialiste de type supérieur instauré en France ne peut être considérée comme un danger pour les régimes socialistes déjà installés ailleurs.

Une plate-forme immédiate

Quant à la plate-forme immédiate, elle pourrait s'ordonner autour de quelques thèmes simples, compte tenu que le critère essentiel serait la défense des intérêts de la masse salariée (ouvriers et employés, manuels et intellectuels). Quitte à s'attirer, d'ailleurs, l'hostilité accrue des « petits » exploiteurs — colons d'Algérie ou petits industriels rapaces, agriculteurs rétrogrades ou « petits » commerçants spéculateurs.

Pour en venir aux questions de politique immédiate, notre groupe est évidemment partisan d'une lutte effective et acharnée contre la guerre d'Algérie, pour une négociation qui doit aboutir à la sécession complète si telle est la volonté des Algériens eux-mêmes. Il condamne l'intervention soviétique en Hongrie et la politique des équipes dirigeantes actuelles des pays de démocratie populaire d'Europe (Pologne mise à part). Il est contre la défense désespérée de tout ce qui est « petit » contre tout ce qui est « gros ». Il est partisan d'une confrontation permanente et publique avec les réalités, opposé à la démagogie électorale, aux promesses mensongères, aux tactiques qui font perdre de vue les objectifs.

La force de ce courant, c'est qu'il rencontre une aspiration de la jeune génération, qui subit à la fois l'attraction du socialisme et la répulsion de ceux qui s'en prétendent les représentants. Cette jeunesse ne respecte aucun dogme, aucun texte sacré ; elle comprend à peine la langue que lui parlent ses aînés, qui lui semble étrangement irréelle.

Il reste à savoir si les réserves d'intelligence, d'imagination, d'audace novatrice qui subsistent dans un corps aussi sclérosé que notre vieux parti sont suffisantes pour permettre la cristallisation d'un noyau sain, autour duquel viendraient s'agglutiner ces cellules neuves.

BERNARD BUFFET : DI

Un jour de l'année 1947, le collectionneur Dutilleul quittait la réunion du jury du Prix de la Jeune Peinture en claquant la porte. Son « poulain », un peintre de dix-huit ans, complètement inconnu, avait été évincé.

Nul ne sait s'il aimait particulièrement les œuvres de Buffet. Mais il estimait, non sans raison, qu'elles tranchaient sur la « macédoine » cuisinée avec les restes de Bonnard, de Picasso, de Klee, de Rouault, de Braque, et d'autres, dont une horde serrée de jeunes peintres avaient, depuis quelques années, entrepris de barbouiller les murs de Paris.

1948 :
BERNARD BUFFET (19 ANS)
Portrait du maître au chevalet

L'incident Dutilleul marque le début d'une carrière fulgurante. Un très jeune homme timide, pauvre et malingre, attire subitement l'attention et devient, moins d'un an après, l'un des peintres les plus connus et les plus riches de son temps. Il faut dix ans de succès pour que, à l'occasion de sa dernière exposition sur le thème de Paris (1), on commence à se demander si Bernard Buffet n'est pas, en fin de compte, un « naïf » plus adroit et plus travailleur que les autres.

Tout d'abord, on hésite à lui faire confiance. Certes, son style dépouillé, d'un réalisme férocement sinistre, ne vulgarise pas seulement celui du grand Grüber auquel il doit tant. Il correspond à l'horreur encore proche de la guerre et de l'occupation, aux restrictions alimentaires, à l'angoisse d'une après-guerre aussi contractée que la précédente avait été explosive, au néo-réalisme italien, au parti pris de misérabilisme et à l'amour du sordide méticuleux dont fait systématiquement preuve la littérature dite existentialiste. Mais cette correspondance entre l'esprit de quelques tableaux et la tendance maîtresse d'une époque n'est-elle pas due à un caprice de jeunesse ? Buffet, en un mot, tiendra-t-il ses promesses ? Après tout, il n'a que dix-huit ans.

A la galerie Drouant-David qui le prend aussitôt en main, on est vite tranquillisé, enthousiasmé même.

Rester dans la gamme

Buffet peint depuis l'âge de quatorze ans. Il a trouvé sa « manière » vers seize ans. Depuis, il produit avec une régularité de locomotive, des « sujets-types » en série : tables avec poulets et couteaux, femmes sur bidet, autoportraits, poissons secs, etc.

Les marchands comptaient examiner chez lui deux ou trois dizaines de toiles. Il leur en présente des centaines qui, faute de place et d'argent, ne sont même pas montées sur châssis et s'entassent, par piles, comme des galettes de sarrasin, avant la foire, sur les marchés bretons.

1949 :
Le pull-over des Beaux-Arts

Instinctivement, Buffet a suivi le conseil que la plupart des marchands donnent — le plus souvent en vain — à leurs jeunes peintres : « *Travaillez pour la signature et restez dans la gamme. Il faut que, dans une vitrine, sur le mur d'un appartement ou dans une exposition de groupe, on puisse reconnaître d'un seul coup d'œil vos tableaux, comme on reconnaît une marque d'automobiles.* »

L'année suivante, en 1948, la « marque » Buffet est officiellement lancée. Il obtient le Prix de la Critique. Non sans mal. Il doit même partager exceptionnellement ce prix avec un autre peintre : Lorjou. Car si les marchands ont tout de suite compris le parti qu'on pouvait tirer d'un tempérament aussi régulier, les critiques sont moins enthousiastes. En dédoublant leur prix, ils laissent clairement entendre qu'ils couronnent la « promesse » plus qu'ils ne consacrent l'œuvre proprement dite de Buffet.

Mais les critiques ne font le succès d'un peintre qu'en seconde main.

(1) Voir « L'Express », n° 294.

1950 :
Autoportrait « interprété »

Ce succès est, avant tout, l'affaire des marchands et des acheteurs.

Après la collection Dutilleul, Buffet fait, avec une vingtaine de toiles, son entrée dans la collection Girardin. Désormais, tous les grands collectionneurs français et étrangers se battront pour avoir aussi des tableaux de lui. A n'importe quel prix. Quelques-uns en possèdent aujourd'hui des centaines.

Tournant

Il y a un moment particulièrement dangereux dans la carrière d'un jeune peintre : celui où il commence à avoir du succès et où les commandes affluent d'un seul coup. Or, la plupart d'entre eux ne peuvent produire, au grand maximum, que trois ou quatre toiles par mois, souvent beaucoup moins. Si leur production ne peut répondre à la demande, on a tôt fait de répandre le bruit que « le succès les a grisés », qu'ils sont incapables de travailler ; bref, qu'ils ne représentent plus une valeur sûre.

Buffet, comme tant d'autres, va-t-il manquer ce tournant de sa carrière ?

C'est mal connaître ce garçon dont l'apparence « très comme il faut » de bon élève moyen dissimule des passions obstinées.

1953 :
Une tête.

Célèbre, il continue de peindre comme si de rien n'était.

Ses rapports sociaux sont aisés, mais, dès qu'il se met au travail, il peut, pendant des semaines, ne dormir que deux ou trois heures par nuit.

Personne, alors, ne peut l'approcher, et c'est lui-même qui cloue les quelque deux mille cinq cents clous qui fixent ses plus grandes toiles sur leurs châssis.

Malgré sa Rolls-Royce (noire et grise comme la plupart de ses tableaux), il se retrouve tel qu'il était lorsque, jeune élève des Beaux-Arts, il se battait corps à corps avec de terribles difficultés quotidiennes et qu'il rêvait de régler ses comptes avec sa famille, avec la société tout entière.

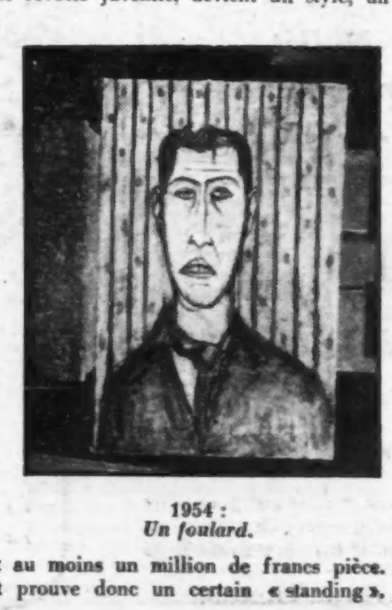
Les femmes, qu'il craint et qu'il évite (peut-être depuis la mort de sa mère qu'il adorait), prennent sur ses toiles les traits les plus hideux. Leurs yeux penchent tristement vers leurs seins flapis, vers leurs jarretelles qui pendent comme le reflet des plis de leurs ventres déformés par des maternités sordides.

Les hommes, pourtant, ne sont pas vus par lui d'un œil plus tendre. Ni les fleurs. Ni les fruits.

Cette stéréotypie de la misère physiologique, qu'on avait prise tout d'abord pour l'expression d'une révolte juvénile, devient un style, un métier.

Trop de succès

Il est vrai que les gens riches ont toujours eu un faible pour la misère. Cela fait partie des obligations mondaines. Comme les ventes de charité. Comme l'achat des œuvres d'art dont on parle.



1954 :
Un foulard.

Avec plus de cinq mille toiles (sans compter les aquarelles, les gravures et les dessins), Buffet a imposé, en moins de dix ans, sa « marque » aux musées, aux collectionneurs, au public en général.

Les « Béotiens » les plus notoires reconnaissent ces toiles sur les murs de leurs hôtes, et savent qu'elles valent au moins un million de francs pièce. Le fait de posséder un Buffet prouve donc un certain « standing ».

On ne peut s'y t
point. Même lorsqu'il
lorsqu'il passe du bo
abandonne son graph
plus sages et plus fr

Jusqu'à nouvel
ce travailleur infatig
d'angoisse si fréquen

1955
Huit années

qu'il inspire est, pour
Il est aussi le résulta
mesure, apparente so
c'est en effet avec la
sans cesse l'une ou l'a
ginaire.

Ce manque d'inv
un homme aussi jeun
pas étrangère.

Ret

D'ordinaire — o
moment où le peintr
et que ses œuvres se
son style personnel, a
dans ses grandes lign

Mais Buffet n'es
succès s'est emparé de
évolution s'est ainsi
plus du stade impuls
l'est demeuré depuis.

Certes, les quali
ment incontestables.
prodige.

De plus, Buffet
carrière.

Il en va de la circu
des tableaux comme d
le des billets de banq
force d'en fabriquer,
que d'aboutir à une
tion qui les démonétis
Buffet, à trente ans, a
produit, seul, presqu
tant de tableaux qu'u
lacroix pour lequel tr
lait tout un atelier de
gres ». Faudra-t-il, da
avenir très proche, le
former en aventurie
compositeur de musiqu
en peintre d'un no
style pour conserver l
de ses œuvres ?

Après avoir, pendar
mois, couvert une ce
de mètres carrés de to
souvenir de ses prome
parisiennes, Buffet est
ti se reposer quelques
en Bretagne.

Il a vendu son c
Provence.

En abandonnant
au grand soleil du Mi
ver qu'il est capable
peinture triste ?

DIX MINUTES D'ARRÊT...

eut s'y tromper, la machine est bien rodée, la formule au
lorsqu'il se risque (rarement) à employer la couleur, même
e du bouquet de fleurs aux rues de Paris, même lorsqu'il
n graphisme passionné au profit de constructions linéaires
plus froides, Buffet « reste dans la gamme ».
nouvel ordre, on peut continuer de lui faire confiance :
infatigable est à l'abri des sautes d'humeur et des crises
fréquentes chez les artistes. Ou plutôt, son angoisse est planifiée, le débit de son inspiration soigneusement régularisé, comme celui des eaux d'irrigation dans les régions sèches.

1955 :
années de succès

En somme, il ne risque pas de dérouter le public par d'inquiétants troubles de conscience qui pourraient pratiquement aboutir à de longues périodes de paresse improductive, à des changements contestables de « manière », ou à des tentatives plus ou moins heureuses dans le domaine de l'expression.

On peut acheter un Buffet par correspondance, les yeux fermés, comme on commande un harnais chez un bon sellier. On n'est presque jamais volé sur la marchandise, car il est extrêmement rare que sa qualité ne réponde pas à ce qu'on attendait d'elle.

Ce sentiment de sécurité
est, pour une grande part, à l'origine du succès de Buffet.
e résultat d'une évidente monotonie qui, dans une certaine
rente son œuvre à celle des peintres naïfs. A leur façon,
avec la même inlassable application que Buffet reproduit
ne ou l'autre des cartes postales de son propre musée ima-

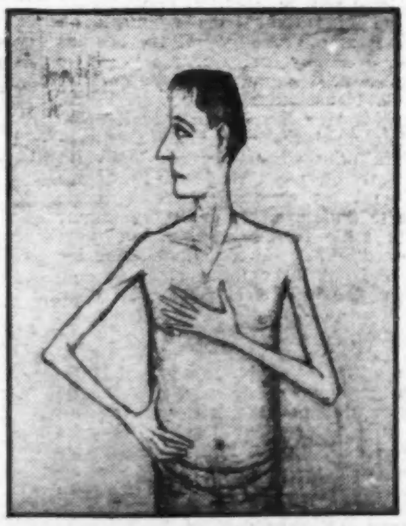
que d'invention, de goût de l'aventure, est singulier chez
ssi jeune. La rapidité de sa réussite commerciale n'y est
.

Retraite en Provence

ire — ou du moins dans les meilleurs des cas — c'est au
e peintre atteint sa maturité qu'il parvient à la notoriété
vres se vendent à coup sûr. On peut alors considérer que
onnel, après mille tâtonnements fructueux ou non, est fixé
des lignes.
ffet n'est pas seulement un peintre, c'est un « cas ». Le
nparé de lui en pleine période d'adolescence créatrice. Son
t ainsi trouvée « nouée » alors qu'on pouvait espérer le
e impulsivement expérimental qui était le sien, mais qui
depuis.
es qualités de peintre de cet enfant prodige sont absolu-
tables. On ne peut cependant rester, toute sa vie, enfant

Buffet se trouve actuellement à un autre tournant de sa

la circulation
comme de cel-
de banque. A
riquer, on ris-
à une infla-
émonétise. Or,
te ans, a déjà
presque au-
ux qu'un De-
lequel travail-
telier de « nè-
a-t-il, dans un
oche, le trans-
venturier, en
e musique, ou
l'un nouveau
server la cote
?
r, pendant six
une centaine
rés de toile en
s promenades
uffet est par-
quelques jours

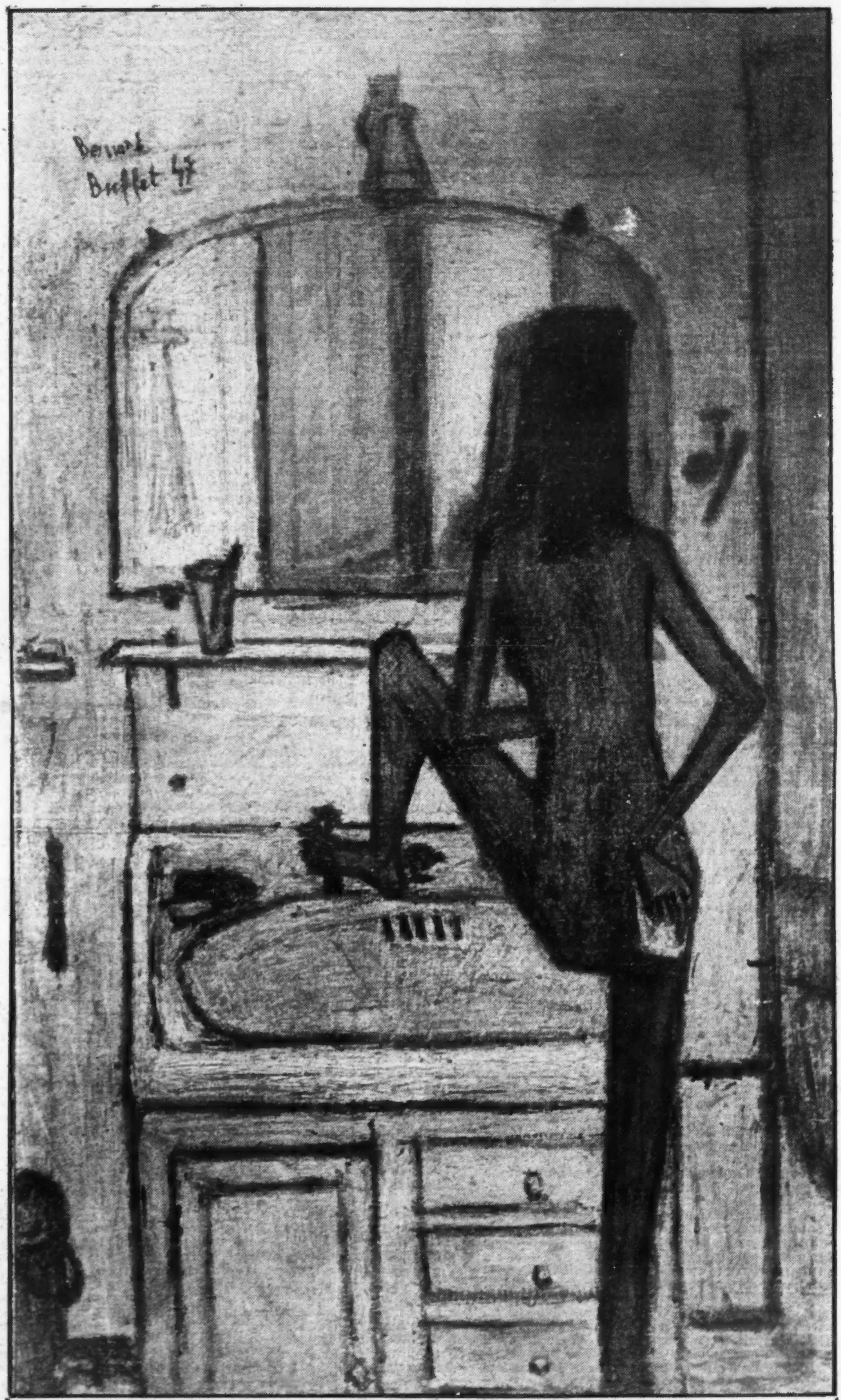


BUFFET EN 1956 :
Vingt-huit ans.

lu son château de Seine-et-Oise et acheté une propriété en

donnant la fameuse « lumière grise » du Nord pour vivre
il du Midi, Bernard Buffet rêve-t-il, aujourd'hui, de prou-
apable d'être mieux qu'un Minou Drouet permanent de la
?

Jean-François CHABRUN.



JEUNE FILLE A LA TOILETTE *(1947)*

Plus « intimiste » que son maître Grüber et plus « linéaire » que Bonnard, Bernard Buffet a trouvé une forme d'expression personnelle riche de promesses. Nous sommes en 1947 et il n'a, pourtant, que dix-huit ans. L'année suivante, en raison d'un succès commercial sans précédent, ces promesses se cristalliseront en un « style » qui, depuis, a popularisé l'œuvre d'un peintre presque aussi célèbre, à moins de trente ans, que Cézanne commença de l'être, trente ans après sa mort.

HISTOIRE D'UNE AMITIÉ :

Mme Simone

A un premier livre de souvenirs, L'Autre Roman, *où elle évoquait son enfance, et qui obtint le plus vif succès, Mme Simone va donner une suite : « Sous de nouveaux soleils », que publiera prochainement Gallimard.*

La vie de cette « jeune fille du monde », trop instruite, trop brillante pour ne point inquiéter, qui se nomme Pauline Benda et qui discute philosophie avec son cousin Julien, puis qui joue à être actrice parce qu'elle a épousé le beau Le Bargy, et qui crée Chanteclerc, la vie de la comédienne devenue célèbre sous le nom de Simone constitue la première partie de l'ouvrage, que traversent les figures les plus illustres du théâtre et de la scène des années 1910. A cette première partie, intitulée « Quand s'allume la rampe », succède l' « Histoire d'une amitié et d'un amour ».

La carrière de Simone, devenue Mme Claude Casimir-Périer (avant de devenir Mme François Porché), n'apparaît plus alors qu'en filigrane : les grandes ombres de Charles Péguy — une amitié — et d'Alain-Fournier — un amour — surgissent de la mémoire de l'auteur et apparaissent, dans toute l'originalité et la fraîcheur de souvenirs personnels.

Mme Simone a bien voulu nous confier l'histoire de son amitié avec Péguy. En voici de larges extraits :

PEGUY, amené par Julien Benda, apparut pour la première fois dans ma maison, au printemps de 1907.

Je vis entrer, fort à l'aise, mais sans morgue ni prétention, un homme plutôt maigre, de taille moyenne, habillé d'une jaquette et d'un gilet noirs de coupe démodée. Son col dur, qu'entourait une cravate maladroitement nouée, lui touchait presque le menton. Des manchettes empesées, de celles qu'on peut ôter et remettre à la minute, dépassaient à peine ses manches. Ses pieds sortaient d'épaisses chaussures faites pour les longues marches : l'air, en tout, d'un petit instituteur de village.

Le visage ne montrait aucune beauté formelle, mais, sur le front large et pâle, les mouvements de l'âme se traduisaient en brusques rougeurs. Le nez était petit, la bouche forte, les dents, épaisses et serrées, les cheveux, châtains sans opulence. Une barbe de la même indifférente couleur couvrait les joues, puis se divisait en deux pointes. Mais l'architecture de cette tête ronde surprenait par sa fermeté ; et, derrière le lorgnon, les yeux couleur de châtaigne, à la fois errants et attentifs, brillaient d'un feu insolite.

A l'époque où nous nous rencontrâmes, le fleuve de tristesse qui manqua de le noyer plus tard et dont le portrait peint par Albert Laurens révèle la profondeur, ne le menaçait pas encore.

Ce premier soir, son ciel n'était point orageux. Les jours à venir portaient encore des espérances de victoire. Aucune blessure d'orgueil, aucune injuste défaite ne bridaient ses mouvements et, quand nous nous mîmes à table pour dîner, il prit aussitôt la parole.

Je ne prétendrai point avoir reconnu d'emblée son génie. Le débit nuisait aux propos. En vérité, il les défigurait. La cause en était un ton incroyablement monocorde, aggravé par un rythme uniforme qui rappelait celui d'un professeur faisant la dictée. Sous ce rideau de brume, je ne distinguais point les vives couleurs de la pensée et du langage. Julien, fort habitué à ce rythme, donnait la réplique au bon moment, je veux dire durant que notre convive honorait la chère et les vins.

Le café bu, Péguy prit congé, cordial et toujours à l'aise. Il partit seul. Mon cousin demeura, curieux de l'impression que me laissait le nouveau venu. Je ne pus qu'avouer mon incompréhension. Lors d'une seconde visite qui ne tarda guère — fut-ce, de ma part, un acclimatement ou, de la sienne, une familiarité qui substituait le dialogue au monologue — le fait est que nous commençâmes à nous répondre et que dès ce jour notre robuste amitié germa et prit racine.

A d'autres revint le mérite de louer ses vers et sa prose. Moi, je veux seulement raconter comment il brisait son pain en tout petits morceaux que, d'une main soigneuse, il rangeait entre son verre et son assiette, tandis qu'il commentait en termes brûlants, de sa voix monotone et comme indifférente, le fait littéraire ou politique du moment.

Je ne discuterai point son goût de se répéter, la plume à la main, mais parlerai de son solide appétit et du plaisir qu'il prenait à table lorsque les mets étaient choisis, le bourgogne chaleureux et le bordeaux d'un âge acceptable. Guettant l'occasion de me prendre en délit d'absurdité, il inventait des calembours dont le sens m'échappait, alors il s'écriait au milieu d'un grand rire : « Ah ! ah ! ah ! elle ne sait pas jouer aux jeux d'esprit, la malheureuse ! » et se trouvait content pour le reste de la soirée.

Il était d'ailleurs naturellement gai, d'une gaieté mâle et chaste, celle du soldat qui manœuvre, du paysan qui moissonne, du chartreux qui cueille les herbes nécessaires au parfum de sa liqueur.

Les plaisanteries équivoques entraînaient son mécontentement. Une allusion au commerce amoureux des hommes et des femmes lui causait du malaise. Quant aux amitiés particulières si complaisamment décrites et paraphrasées aujourd'hui, elles ne lui inspiraient que répulsion et je n'ai pas oublié la manière dont il tança l'un de nous qui risquait à leur propos un commérage. Il déclara d'une voix coupante : « Le pire de cette aberration, c'est qu'on en parle... »

Pourtant, quel respect n'accordait-il pas aux amours qui engagent la vie ?

Il n'affectionnait que les idées et les sentiments empreints de gravité, mieux encore, de ferveur, en somme tout mouvement commandé par les puissances de l'âme. Pour ceux qui mesurèrent la soif d'absolu dont ce grand cœur était tourmenté, quelle aventure sembla plus explicable, plus fatale que son furieux retour vers Dieu ?

Hélas ! nous vîmes de fidèles soutiens de l'entreprise littéraire que dirigeait notre ami le renier du jour que parut *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc.*

Un esprit partisan, difficilement concevable, poussa certains socialistes militants, certains anticléricaux farouches à abandonner le combattant harassé au milieu de son combat. Il en ressentit une tristesse amère. Ce désaveu lui parut le signe de l'incompréhension toujours renouvelée au milieu de laquelle il lui fallait travailler et vivre. Mais la lumière qui maintenant éclairait sa route brillait d'un éclat grandissant. Les lettres de cette époque adressées à Lotte fournissent la preuve d'une véritable possession. Inspiré, le fut-il jamais davantage ? « *Je ferai tout tenir dans ma* Jeanne d'Arc ; *il y aura dix, douze volumes.* » En vérité, sa foi fécondait son génie. Soulevé par cette vague mystique, il connaissait l'ivresse des amours sans limite et sans repentir. Les joies qu'il avait vainement attendues de ses rêves humanitaires, Dieu, depuis qu'il s'était remis entre ses mains, lui en faisait cadeau chaque jour.

Cependant, la singularité de son destin voulait qu'il demeurât gérant d'un commerce, directeur d'une revue dont il importait qu'elle continuât d'exister, ne fût-ce que pour éditer l'œuvre qui croissait en lui, tel un arbre à l'épais feuillage dont se multipliaient les rameaux. Or les désabonnements constituaient la menace sous laquelle vivotaient *Les Cahiers,* puisque le pauvre chiffre de 1.300 abonnés ne fut jamais dépassé et qu'il représentait de justesse la survivance de l'entreprise. Aussi les dévots s'occupaient-ils constamment de recruter quelques nouveaux souscripteurs. Y parvenant par miracle, il ne leur était point donné de se réjouir, car, par une incompréhensible mathématique, deux ou trois malappris désertaient aussitôt le culte ; et l'inquiétude continuait de régner sous le plafond bas du 6, rue de la Sorbonne.

C'était là, dans une étroite boutique à deux compartiments, que respiraient à petites gorgées le Directeur et l'Administrateur. Celui-ci, qui s'appelait Bourgeois, s'était voué à Péguy de l'exacte manière dont le Fidèle Serviteur s'était donné au Chevalier Bayard. Son maître n'avait point de tourments ou d'espoirs qu'il ne s'appropriât, point de secrets dont il ne fût le dépositaire. Seul il reçut la confidence d'un trouble romanesque qui habita Péguy durant des années, trouble différent du sentiment que lui inspira une de ses camarades de jeunesse. En 1949, Bourgeois, par surprise, confiait à Jean Tharaud : « Il a nourri un bien autre amour que celui connu de certains d'entre vous. » Puis il se tut, refusa d'en dire davantage, fit mine plus tard de ne pas se rappeler ce grave propos et mourut en nous laissant dans l'ignorance d'un fait bouleversant, puisqu'il eût ajouté une nouvelle clarté à la connaissance que nous avions de notre ami.

ASSUMER l'existence matérielle des *Cahiers,* veiller deux fois par mois à leur fabrication typographique, écrire l'œuvre qu'on porte en soi au milieu d'un délire grandissant ne représentaient point les seuls impératifs qui régissaient la vie exténuante de notre ami. A ces nécessités essentielles s'ajoutaient les obligations périodiques d'un lieutenant de réserve. Mais, tandis que les devoirs dont j'ai parlé d'abord plissaient son front, fatiguaient son cœur à cause des problèmes sans fin que posait leur nature, cette autre obligation, qui signifiait obéissance, soumission, allées et venues emmêlées à celles de camarades, ne lui apportait que gaieté, délivrance et le contentement religieux de servir.

En mémoire de ces semaines heureuses, il n'abandonnait jamais, à la maison, le parler troupier. Une sorte de jeu tacite s'était même établi entre nous. J'exagérais l'agacement que me donnait sa manie ; il la poussait à l'extrême, s'égayant de mes incompréhensions et de mes grimaces. Ah ! qu'il riait de bon cœur ! Quelles possibilités de joie dormaient en lui ! Il riait comme les innocents, je veux dire à plein cœur, frappait la table de ses belles mains et s'écriait : « Elle est bien bonne ! », renversait la tête en arrière et n'en finissait plus de commenter son plaisir.

Le souvenir de ces grands éclats ne me revient jamais sans que se lève en moi, tel un vent farouche, une protestation contre la force hasardeuse qui machine le destin des hommes. Eh quoi ! Une telle aptitude à goûter la joie et la joie si rare ! menacée quand elle daigne apparaître, fuyant lorsqu'on croit qu'elle s'installe, détruite par les mains de la mort quand elle vient enfin d'habiter avec nous. Et malgré tant de souffrances, et la certitude qu'une fosse nous attend quelque part, le rire, ce cri victorieux, ce signe de confiance dans les lendemains, cet oubli des blessures saignantes de la veille, cet accord bruyant donné à la condition humaine continue de jaillir hors de nos poitrines condamnées !

Simone...
Le plumage de la Faisane

LE *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,* s'il provoqua la fuite de certains abonnés, remua profondément les milieux littéraires. Honneur à André Gide qui, le premier, consacra au poème, dans un quotidien, trois colonnes de louanges pertinentes qui dissipèrent les brumes épaissies autour de Péguy écrivain.

La critique s'émut. Les courriéristes apprirent le chemin de la transcendante boutique. Enfin, encouragés par Maurice Barrès qui n'avait cessé de témoigner une considération amicale au directeur des *Cahiers,* nous songeâmes que le Grand Prix nouvellement voté par l'Académie Française serait l'astre dont les rayons éclaireraient de façon décisive le double effort de Péguy auteur et éditeur. Dix mille francs d'alors, soit deux millions d'aujourd'hui, accompagnaient le laurier qui ceindrait le front du vainqueur.

Après ce triomphe officiel et cette pluie d'or, M. Bourgeois verrait approcher sans terreur les fins de mois rue de la Sorbonne.

La perspective d'une pareille revanche sur le mauvais sort rendit à celui qui la méritait tragiquement un goût nouveau de se battre et de vaincre. Chacun des fidèles s'efforçait de lui recruter un soutien — aidé par Barrès et Georges Goyau qui s'étaient institués, l'un et l'autre, les parrains de notre ami.

En face d'eux, la Sorbonne travaillait de façon acharnée contre l'homme qu'Ernest Lavisse accusait « de verser maintenant de l'eau bénite dans son pétrole ». La victoire cependant nous semblait fatale. Quel prosateur opposer à l'écrivain qui signa *Victor, Marie, Comte Hugo ?* Quel poète à l'auteur du *Mystère de la Charité ?* clamions-nous ingénument.

Vint le 18 juin 1910.

Postée aux environs de l'Institut, j'avais pour mission de capter la bonne nouvelle en compagnie de Claude Casimir-Périer et de l'annoncer à Péguy, demeuré dans son arrière-boutique, au milieu de ses féaux.

Je décidai de guetter l'entrée des votants, afin

Charles Péguy vu par Simone

d'aborder ceux auxquels je pouvais, sans gêne, demander de soutenir les chances de Péguy. J'étais jeune alors, fort ignorante de la chose académique, et ne me doutais guère que le nom du gagnant était déjà inscrit au palmarès à l'instant où je fondais quelque espoir dans l'imprévu de la discussion.

Combien de ceux qui entrèrent dans la grande cour ai-je abordés ? Peut-être dix, peut-être douze. De charmants sourires et des paroles sucrées répondaient à mes supplications. Qu'elles devaient être jugées enfantines par ces calculateurs ! Pour moi, je commençais d'entrevoir l'inutilité de ma timide effronterie et à comprendre qu'elle ne gagnerait pas une voix à la cause du génie, lorsque parut Etienne Brieux. Quoique le connaissant à peine, je m'élançai vers lui. Il m'écouta gravement, posa sur moi son œil couleur de myosotis et dit : « Madame, je dois avouer que l'œuvre de Charles Péguy ne m'est point familière ; mais un homme qui inspire l'admiration et le dévouement qui vous conduisent ici, mérite certainement de triompher. Je lui donnerai ma voix, je vous le promets. »

Cette mince réussite n'empêcha pas André Lafon d'enlever le prix.

Il restait à en informer Péguy.

En peu de minutes, nous arrivâmes rue de la Sorbonne. A sa place habituelle, M. Bourgeois poursuivait ses épuisantes arithmétiques. Il leva la tête une seconde, comprit et retomba sur son matelas d'additions. L'aide aux entournures n'était pas pour demain.

Notre silencieuse entrée renseigna Péguy. A peine fut-il nécessaire d'articuler le nom du gagnant. Il comptait peu d'ailleurs, en regard de l'importance de la défaite.

Si j'avais craint que le découragement affaiblît l'homme victime d'une si scandaleuse injustice, je m'étais bien trompée. Déjà il affûtait les armes propres à atteindre la coalition qui lui dérobait la victoire, quand Maurice Barrès fit son entrée.

Dédaigneux et amical, il commenta de toute sa hauteur le vote déplorable. Il avait emprunté la chaise de paille où s'asseyait habituellement Péguy, devant la table au tapis vert, et parlait de sa voix ensemble sourde et nasillarde. Il oubliait et souhaitait qu'on oubliât son importance temporelle, sinon son charme puissant. Ainsi la femme trop riche, en visite chez des parents pauvres, dissimule le bijou attaché au revers de son corsage. Il y parvenait, étant resté, pour son plus grand honneur, l'étudiant qui vendait les numéros des *Taches d'Encre* au coin du boulevard Saint-Michel.

Il demeura parmi nous exactement le temps nécessaire.

Dès qu'il eut passé la porte, un hourvari pareil à celui de collégiens lâchés en récréation s'éleva dans l'arrière-boutique.

La tristesse qui nous accablait tout à l'heure faisait place à la colère, les chuchotements aux éclats de voix.

Péguy se taisait, et les mains dans les poches, tournait sur lui-même, reculait, avançait jusque vers la table où M. Bourgeois, imperturbable, poursuivait ses calculs acrobatiques. Eprouvait-il le besoin d'être seul ?

— Le moment vient de nous séparer, dis-je.

Il protesta d'un geste. Il nous voulait encore autour de lui. Durant un instant, il continua de piétiner ; puis soudain, il parla, ou plutôt, soulevé par une sorte de délire, jeta vers nous comme des fleurs en touffes ses projets : des titres, encore des titres, dix, douze *Jeanne d'Arc* et combien d'autres ouvrages dont la venue au monde eût supposé la longévité des Patriarches.

Nous écoutions, muets, emportés par ce jaillissement qui entraînait avec lui l'injure de l'après-midi, jusqu'à ce que nous décidâmes de terminer l'amère et fulgurante journée quai Debilly, quoi que je dusse m'échapper au dessert pour étouffer, bon gré, mal gré, à la Porte Saint-Martin, sous le plumage de la Faisane.

DURANT l'été succédant à ce printemps, peut-être en récompense de ma longue dévotion à la poésie, m'échut la faveur d'amener notre ami à l'usage du vers régulier.

Il était venu, comme maintes fois en fin de semaine, décharger le fardeau de ses tourments habituels dans notre maison de Trie.

Après le dîner, je tirai *Sagesse* de la bibliothèque. Il me déclara ignorer l'ouvrage. Depuis sa sortie de l'Ecole Normale, entre la création et la disparition de la *Revue socialiste*, la naissance et l'existence des *Cahiers*, la lecture des manuscrits, la surveillance de leur fabrication, l'écriture de ses propres ouvrages, où eût-il trouvé le temps d'ouvrir gratuitement un livre ?

Le souhaitait-il, d'ailleurs ? Il vivait, et fort bien, sur ses souvenirs, et le ressassement des grands poèmes d'Hugo. Je ne cacherai pas que son indifférence à l'égard de Baudelaire et de Verlaine me causait du dépit. Pourtant aucune arrière-pensée ne m'habitait lorsque installée à ses pieds, sur le tapis, je commençai la lecture du sublime dialogue en forme de sonnet où le Seigneur parle à l'homme et où l'homme répond à son Seigneur.

Mon Dieu m'a dit : mon Fils il faut m'aimer...

Il fut saisi dans l'instant.

Et comment le chrétien ne souffrant d'autres intermédiaires entre son Maître et lui que les saints et les saintes, pouvait-il ne pas être bouleversé par le colloque où le Christ interpelle le pécheur comme s'il le réveillait d'un long sommeil en lui touchant l'épaule ?

Le dernier vers expira, suivi d'un silence, puis notre ami nous souhaita bonne nuit et, sans ajouter un mot, gagna sa chambre.

Le lendemain matin, il m'apportait un sonnet dédié à sainte Geneviève, le premier de la suite consacré à la patronne de Paris. D'autres suivirent, alternés avec ceux que lui inspirait la bergère de Domrémy. Puis vinrent *Les Tapisseries, La Chanson du Roi Dagobert, La Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*, enfin *Eve* et les admirables quatrains publiés après sa mort qui, réunis, devaient porter le titre de *Dialogue de l'âme et du cœur charnel.*

Sans doute notre ami trouvait-il dans les réponses alternées des rimes une musique qui enchantait sa mélancolie, puisqu'il ne cessa plus de recourir à cette incantation.

« C'est parce qu'elle m'a conduit vers cette source et poussé à reprendre ma première *Jeanne d'Arc*, que j'ai pour Simone une affection particulière », avait-il déclaré un jour à Julien Benda.

Celui-ci ne me répéta cet aveu que lorsque déjà la mort avait passé.

LORSQUE les officiers du 276e apprirent que ce serait au camp d'Avon et non de Sercotte, que s'entraîneraient cette année les réservistes, je louai aux portes de Fontainebleau une agréable demeure, appelée le Val-Changis, où Claude et Péguy trouveraient à leur gré, quand finiraient les manœuvres, un bain chaud et des draps frais.

Nous étions encore dans les années où Julien Benda me rejoignait dès que je quittais Paris. Il s'installa promptement dans la chambre qui lui était destinée, content du voisinage de Péguy qu'il admirait sans réserve, quand celui-ci était inconnu et vivant, alors qu'il devait plus tard, mort et glorieux, le trahir sans vergogne.

Que ces vacances improvisées furent charmantes !

Vers cinq heures, je rentrais de promenade. Julien, assis au piano, me jouait une ballade, une étude de Chopin, un nocturne, les *Kreisleriana*, la *Valse brillante*. Bientôt les deux lieutenants, sabre au côté, poussaient les portes. Alors mon cousin quittait son tabouret. C'est que Péguy se refusait violemment à la musique, à cette magie qui l'entraînait dans un autre univers où retentissaient sans frein les cris et les soupirs des passions. Elle risquait, assurait-il, d'entamer sa résistance.

Un entêtement de même espèce le conduisait à repousser les fauteuils pour ne s'asseoir que sur une chaise incommode. L'effort réclamé par ses devoirs époumonants vis-à-vis des autres et de soi-même ne lui permettait pas, affirmait-il, une seconde d'amollissement.

Pour l'heure, loquace, il racontait de façon tour à tour gaillarde ou grave, sa journée militaire, heureux de l'avoir vécue, heureux de la revivre. Il oubliait Paris, la boutique aux soucis, les abonnés fluctuants, les échéances difficiles, satisfait de corps et d'âme par les longues marches au pas relevé, le gouvernement de ses cent cinquante hommes, les chansons braillées à plein cœur quand menaçait la fatigue, enfin par le port de cet uniforme aussi sacré pour lui que le froc du missionnaire et qui signifiait le même exhaussement, jusqu'à la mort héroïque, s'il plaisait à son Maître d'en décider ainsi.

Il n'oubliait pas pour autant ses amours littéraires ; et n'en finissait pas d'opposer à ma passion pour l'œuvre de Racine, la préférence qu'il portait à celle de Corneille.

Génie mâle, il n'admettait dans son Panthéon que les poètes de même nature : Corneille, Hugo. Le génie femelle de Racine lui causait de l'inquiétude et, lorsqu'il l'accusait de méchanceté, je ne doute pas que le mot impureté eût mieux traduit son sentiment profond. C'est que, malgré l'hommage rendu à une perfection de forme inégalable, il voulait échapper à un univers où l'amour et ses brûlures étouffaient les voix de l'honneur.

L'année suivante, dans un sonnet admirable, il confessait que ce choix sanglant ne lui avait point été épargné. Mais l'issue de son combat ne laissait place à aucun doute. Cependant, ni cris ni larmes ; rien qu'une descente virile « au centre de misère ».

Durant les mois que je passai en Amérique, chaque courrier me valut un court billet signé Péguy. Nul écho de nos entretiens habituels, mais quelques lignes précieuses.

10 décembre 1911. *Se méfier de Péguy. Claude avait dit : Péguy aura sa lettre tous les mercredis, et Péguy n'a pas du tout sa lettre tous les mercredis. Or, Péguy avait dit : moi je n'écris jamais. Et Péguy écrit tous les deux jours. Se méfier de Péguy...*

Paris, 23 janvier 1912. *Donnez-nous une date pour votre retour, même quand elle serait fausse, pour que l'esprit et l'attente puissent s'y fixer !*

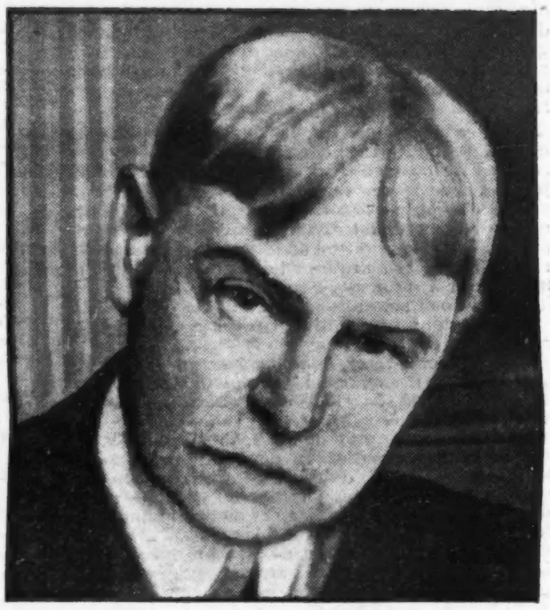
20 mars 1912. *M. Benda prétend que les Juifs ont toujours eu cette mauvaise habitude (c'est lui qui parle) de rester au lit toute la journée, comme vous et lui. Il n'en veut pour preuve que ce qu'il trouve partout dans la Bible ; toutes les fois que Dieu veut leur parler ou leur faire faire quelque chose, il est toujours forcé de dire : « Lève-toi et écoute-moi... » « Lève-toi et fais ceci... » « Lève-toi et va à Jérusalem. » Cela me donne envie de vous dire : « Lève-toi et revenez à Trie. »*

Et deux jours plus tard : *Oui, Simone, après tant d'illustres précédents, il ne reste plus qu'à vous écrire : lève-toi et revenez rapidement.*

⟶

MAURICE BARRÈS...
Dédaigneux et amical

CHARLES PÉGUY...
Faisant des calembours



...ET JULIEN BENDA EN 1907
Jouant des ballades

PÉGUY VU PAR SIMONE

Ce retour, que je ne désirais pas moins que lui, eut lieu vers la fin d'avril. Avant de toucher la France, je dus passer une quinzaine à Londres ; mon point de débarquement devint donc Dieppe et non Cherbourg. Debout contre le bastingage, je reconnus, à la pointe du môle, Péguy lui-même.

Cher, cher Péguy ! Parmi tant d'images que conserve de vous ma mémoire, combien souvent, durant mes nuits sans sommeil, surgit celle de ce matin-là, dans son inoubliable fraîcheur !

Trie-la-Ville se situe à mi-chemin entre Dieppe et Paris. Il fut convenu que nous y ferions halte durant la fin du jour et la nuit. Claude prit le volant, notre chauffeur s'assit à ses côtés, Péguy et moi nous nous installâmes sur la banquette arrière.

Si fiévreuse était l'impatience éprouvée par notre ami de renouer une confidence longtemps interrompue, qu'à l'instant où le moteur se mit à ronfler, il se pencha vers mon oreille afin de m'apprendre les mouvements de son cœur au long des mois que dura mon absence.

Aussi plein d'illusions qu'un jeune garçon enivré par sa première intrigue, il me peignait en frémissant, comme le signe d'un attachement égal au sien, la bienveillance dont son amie accueillait les chastes soins qu'il osait lui dédier. Car, à ses écrasantes activités, il volait maintenant les minutes que réclamaient des visites quotidiennes ; à un pauvre budget mal équilibré, les quelques pièces d'argent qui lui permettaient d'aider, si peu que ce fût, un jeune ménage démuni. En effet, la dame de son cœur avait contracté mariage et Péguy avait encouragé cette union qui élevait, affirmait-il, une nouvelle barrière entre lui et les manquements à la foi jurée.

Etait-ce une feinte, inconsciente ou volontaire, qui lui permettait d'ignorer que son amour rencontrait un obstacle plus désolant et plus décisif, je veux dire le peu de goût physique qu'il inspirait à l'objet de ses rêves, tandis que l'époux, qu'on osait prétendre « de convenance », nanti d'un joli visage et d'une tournure agréable, recueillait des marques de tendresse dont la moindre eût apporté à notre ami la joie qui jusqu'au bout manqua d'embellir son existence ?

Notre retour lui rendit un foyer où il trouvait repos et réconfort.

Veuillez considérer, Simone, que votre maison était devenue la seule où je pouvais me donner l'illusion de ne pas être un vaincu, m'avait-il écrit un jour.

Ce même printemps de 1912, la vie de Pierre, son dernier-né, fut mise en péril par une attaque de diphtérie. Perdu d'inquiétudes, mais armé de sa foi vivante, il remit son fils à la Vierge et fit vœu de se rendre à Chartres chaque année si l'enfant guérissait.

Exaucé, il prit la route dès les premiers jours de juin. Certains ont faussement prétendu qu'Alain-Fournier l'accompagnait. Non. Ce fut une marche solitaire où, conduit par son espérance, il foulait, pour atteindre l'immortel rendez-vous, quelques-unes des seules routes qu'il souhaitait parcourir.

Les champs, les blés, la halte pauvre et princière, l'aurore et les couchants où se devinait « la flèche inimitable », tout était à lui, tout était lui : sa vie présente, sa mort prochaine, et les milliers de pas qui couvrent maintenant les chemins dont, premier, il souleva la poussière.

CE même printemps, à la demande de notre ami, j'obtins de Gaston Calmettes, alors directeur du *Figaro*, qu'il publiât quatre des sonnets dédiés à sainte Geneviève. En récompense, le journal reçut une dizaine de désabonnements. On conçoit mon embarras lorsque, ayant terminé *Eve*, Péguy me demanda d'user de mon crédit auprès du même directeur pour que le poème parût en feuilleton dans ce même quotidien.

Ce souhait ingénu ne me revient jamais en mémoire sans que les larmes me montent aux yeux. Quelle ignorance de la futilité parisienne ne marquait-il pas ? Aussi, quelle jeune confiance dans la beauté de son œuvre, malgré tant de refus et de surdité ?

En octobre 1912, je retournai en Amérique. Ce fut à New York que me parvint, imprimé dans les pauvres feuillets du *Bulletin des Professeurs catholiques*, *La Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*. Eh quoi ? ni la *Revue de Paris*, ni la *Revue des Deux Mondes* n'en avaient accepté la publication ? Il fallut donc le quatrain célèbre (1), perpétuellement cité, parce que de circonstance, et le trait rouge dont la mort du poète souligna ses écrits, pour que ceux-ci obtinssent l'audience universelle que méritait leur grandeur.

JE commençai à répéter *Le Secret*.

Péguy refusa d'assister à la générale, mais vint un après-midi s'asseoir à l'orchestre, tandis que nous répétions le premier acte. La minutie et l'acharnement que nous dépensions afin d'atteindre le mieux dont nous étions capables, le laissèrent stupéfait. Il quitta le théâtre plein du respect qu'il accordait toujours à *l'ouvrage bien faite*.

Je reçus de lui, le jour de la première et la semaine suivante, deux billets qu'embaumait son attentive amitié : *Simone, vous savez combien je suis avec vous dans ce nouveau combat.*

Ensuite : *Simone, l'élève absent suit quand même la classe !*

A Trie, comme naguère, nous reçûmes souvent sa visite. Il lui arrivait encore de rire à grands éclats, mais cette gaieté se faisait rare et les plis du tourment creusaient son front davantage. Il était retourné à Chartres, seul encore, et avait retiré de ce voyage les nourritures et les consolations qu'il en attendait.

Je me dois d'avouer que, vers la fin de cette douce saison et durant l'année qui suivit, un bonheur dont je n'espérais plus qu'il devînt mon partage accapara tous mes instants. C'est de son éclat, de son parfum, de ses troubles, que ma mémoire garde l'empreinte à jamais. Tandis que, dévorés par cette lumière, les souvenirs, même ceux de la plus précieuse amitié, ont peine à sortir de l'ombre. Pourrais-je oublier cependant cette fin de jour où, assis au pied de mon lit, l'auteur d'*Eve*, quatre semaines après la sortie du volume, me confiait d'une voix accablée : « Simone, on en a vendu deux !... »

La guerre approchait sous le couvert des arbres en fleur. J'ose dire à peine qu'il l'attendait.

Engluée dans je ne sais quel sot pacifisme, je repoussais ses vues militaires. Mais durant nos longues conversations, il me racontait sa foi, un peu comme un marin décrit à celui qui résiste aux voyages les beautés du pays où il a résolu de planter sa tente. Une seule fois il changea de ton et ce fut justement le dernier jour où nous nous vîmes sur la terre.

Juillet 1914. Il fait chaud. Il est venu se reposer vingt-quatre heures à Trie-la-Ville. Après déjeuner, je décide d'aller à Gisors visiter la cathédrale. Nous entrons. La fraîcheur qui circule entre les piliers caresse nos visages comme un mouchoir de soie. Péguy s'agenouille et prie. Je médite dans son ombre. Un long temps passe. Il se relève et notre marche autour de l'église nous conduit devant un tombeau, ou plutôt une pierre tombale, que surmonte un écusson couvert de mots latins. Péguy traduit pour moi :

Ici repose dans son armure
CHARLES DE CHAUMONT
A ses pieds son lévrier, à sa droite l'épée
à pommeau d'or qui lui servit à la guerre.
Son justaucorps est de velours ponceau, son
col de point de Flandres, sa chevelure est blonde
et bouclée, ses yeux sont bleus,
ses joues vermeilles.
Ainsi ressuscitera-t-il
Au jour du Jugement.

— Oui, ajouta mon compagnon.

— Vous croyez cela, vous croyez cela, littéralement ? lui demandai-je.

Alors il m'empoigna par les épaules et me cria dans la figure :

— Vous saurez me le redire !

Nous ne devions plus nous revoir. Mais avant de disparaître dans le feu, il m'avait fait cadeau de cette parole.

(1) :
Heureux ceux qui sont morts car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre,
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,
Heureux les épis murs et les blés moissonnés.

CONSTRUISEZ VOUS-MÊME VOTRE 4 CV

• VOUS FAITES CRÉDIT A LA 4 CV pendant 8 mois.
• LA 4 CV VOUS FAIT CRÉDIT pendant 16 mois.

Vous savez combien vous pouvez mettre, chaque mois, pour avoir une voiture.
Il vous la faut économique, donc robuste et sobre.
Vous la voulez sûre, nerveuse et rapide à votre guise... et jolie, évidemment.

La 4 CV "Affaires" possède toutes ces qualités. C'est une vraie 4 CV, avec tout ce qui est nécessaire à votre confort et à votre agrément...

et elle ne coûte que
399.000 Fr.

L'Épargne-Crédit est un échange de bons procédés : vous commencez à payer votre 4 CV un peu tous les mois. Dans 8 mois elle est à vous. Et vous avez encore 16 mois pour terminer le règlement.

RENAULT

SANTÉ

Le pain, votre poison

M. G... a toujours eu des digestions difficiles. Après chaque repas, alourdi, congestionné, somnolent, il a le sentiment d'être un boa digérant sa proie. Ce qui la gêne le plus, ce sont des douleurs abdominales sourdes, s'accompagnant d'une sensation de distension, de ballonnement qui l'oblige souvent à relâcher subrepticement sa ceinture. C'est ce qu'il appelle son aérophagie. Il s'y est en quelque sorte résigné.

Mais de nouveaux troubles sont apparus qui l'inquiètent davantage. Il lui arrive d'avoir de véritables malaises avec vertiges, étouffements, sueurs froides. Pourtant, il est raisonnable. Il a pratiquement supprimé le repas de midi et se contente d'un ou deux sandwiches avalés sur un coin de bureau, avec une tasse de café « Expresso » bien fort.

M. G..., qui croyait ainsi préserver sa santé, a fait précisément ce qu'il ne fallait pas faire. En réduisant son repas au seul pain, ou presque, il n'avait aucune chance d'améliorer son état. Ses amis, à qui il a demandé conseil, le lui ont dit : « Plus de pain », et son médecin, qu'il est allé consulter, le lui a répété : « Mangez moins de pain. »

C'est un fait que le pain est, depuis quelques années, mis en accusation :

- La consommation du pain est actuellement la moitié de ce qu'elle était au début de ce siècle.
- Un rapport du Syndicat des boulangers de la Seine-Maritime montre que 15 % de la population s'est vu interdire le pain sur ordre médical.
- Une association, l'A.F.R.A.N. (Association française pour la recherche de l'alimentation normale) organise par voie de conférences de presse, réunions publiques (une conférence a eu lieu à la Sorbonne sur ce sujet le 30 janvier 1957), thèses, publications, une campagne contre le pain actuel.

Le pain n'est pas seulement un aliment chargé de signification religieuse (multiplication des pains), républicaine (la boulangère et le petit mitron, le pain du soldat, le pain des pauvres) et superstitieuse (il ne faut pas jeter de pain, il ne faut pas le renverser), c'est un aliment grave, sérieux, respectable et presque sacré.

La désaffection à son égard doit être essentiellement imputée à sa mauvaise qualité actuelle, résultat d'une sorte de pratiques regrettables qui vont du champ à la boulangerie.

Les Français mangent deux fois moins de pain
Républicain et sacré

Du champ à la boulangerie

- Sans repos, nourris d'engrais chimiques, au lieu des traditionnels engrais organiques d'origine animale ou végétale, les sols s'appauvrissent sans cesse.
- Choisis pour leur grand rendement, les blés actuellement cultivés sont fragiles et vulnérables. D'origine étrangère, ils s'adaptent mal à nos climats et à nos sols. Ils fournissent un gros grain, presque monstrueux, mais trop riche en amidon et pauvre en oligo-éléments, en vitamines, en diastases.
- Stocké en énormes quantités, ce grain ne se conserve qu'à l'aide de traitements chimiques (insecticides), dont l'innocuité n'est pas toujours absolument établie.
- De ce blé, dont on a ôté le germe afin de ne pas encrasser les cylindres, on tire une farine trop blanche.

En effet, le taux d'extraction actuellement fixé à 75-77 % élimine non seulement le son (qui est souvent mal toléré) mais les couches les plus extérieures du grain qui sont les plus riches en éléments déjà rares (les minéraux, les acides aminés, les vitamines).

- Cette farine, qui n'est déjà plus qu'un mélange de gluten (corps protéique) et d'amidon (glucides) ne va pas fermenter sous l'action de l'antique levain (morceau de pâte déjà fermenté), mais sous l'action de levures. Or, tandis que le levain donne à la fois une fermentation lactique et une fermentation alcoolique, seule cette dernière est produite par la levure.

Cela n'est pas sans dommage, car si le résultat apparent est le même, à savoir que la pâte « lève », la fermentation lactique a plusieurs avantages : elle favorise le métabolisme du calcium (les pains acides ne sont pas rachitigènes), elle entrave la pullulation microbienne et elle est une action très favorable sur la sécrétion des glandes salivaires. Il est par ailleurs possible que le levain ait d'autres supériorités.

- La cuisson enfin, qui se faisait au bois et était très lente, est devenue beaucoup plus rapide avec les procédés modernes. La conséquence en est une cuisson rapide de la croûte et incomplète de la mie. Il faut aussi noter en passant le risque que font courir certains chauffages directs, par mazout par exemple, qui laissent sur le pain des traces de suie dont on a pu démontrer le danger à hautes doses.

Le pain tel qu'il est

Voilà le pain cuit, dans la corbeille du boulanger, dans le panier de la ménagère, véritable emblème national. C'est un beau pain doré, croustillant, bien blanc. C'est un pain de riche, mais un pain pauvre. Il doit être consommé rapidement, car si on attend quelques heures il est rassis, immangeable.

Il est carencé parce qu'il est pratiquement réduit à un mélange de gluten, d'amidon, d'eau et de sel, auquel manquent toutes les substances les plus précieuses. Du fait de cette absence et de sa cuisson incomplète, il est indigeste.

En effet, la digestion d'un amidon, c'est la dégradation progressive en glucose assimilable, c'est la fragmentation des grosses molécules glucidiques en molécules de plus en plus petites. Or, cette fragmentation doit commencer bien avant que l'aliment ne soit absorbé, par la fermentation d'abord, la cuisson ensuite. Avec notre pain, une nouvelle étape va manquer, l'étape salivaire, car ce bon pain frais ne demande qu'une légère mastication et n'a pas besoin (comme une biscotte par exemple) d'être humidifié par la salive pour pouvoir être avalé.

Ainsi arrive dans l'estomac un amidon dont la digestion est à peine entamée. Elle ne sera pas terminée quand il atteindra le gros intestin et il sera la proie de la flore intestinale saccharolytique qui provoquera les fermentations, sources du malheur de M. G...

Le vrai problème

Mais il n'en reste pas moins vrai que la majorité des Français continue à manger du pain et à le digérer. C'est que, dire que tel aliment ou telle substance est bonne ou mauvaise n'a pas beaucoup de sens. Un tel aliment donné de telle manière dans telle circonstance, à tel organisme dans telle situation, voilà comment se pose la question.

Vue dans cette optique la question du pain perd un peu de son importance et il est absurde d'interdire complètement le pain à un malade. Car si celui-ci ne le supporte pas parce qu'il a naturellement un déséquilibre de la flore intestinale, parce qu'il mange trop vite, parce que la sécrétion des sucs digestifs se fait mal chez lui, il souffrira aussi de la suppression totale d'un aliment de base. Venu consulter pour un déséquilibre, il reviendra consulter pour un autre déséquilibre et on voit ainsi de ces malades qu'on a pratiquement réduits à un régime de famine, par la suppression progressive de toutes sortes d'aliments, parce qu'à chaque suppression le régime se déséquilibrait davantage.

M. G... ne dort pas, cesse de manger du pain (et des pâtes et des pommes de terre et des haricots et des petits pois, etc.). Il doit apprendre à manger.

Des réformes

Ou bien il devra se contenter du pain tel qu'il est actuellement fabriqué. Alors il lui faudra en manger moins, le mâcher lentement, de préférence après l'avoir fait griller ou rôtir. Il pourra aussi s'aider de diastases vendues chez le pharmacien (et extraites, ô ironie, du germe de blé).

Mais pour que les ménagères n'aient pas à inclure la pharmacie entre le boulanger et le boucher, M. G... peut aussi bien demander que lui soit offert un pain meilleur. Il n'est pas question de tout rejeter des méthodes actuelles, bien souvent imposées par des nécessités économiques. Mais des réformes peuvent être faites.

- On peut encourager les producteurs à pratiquer une meilleure culture (engrais végétaux, races de blés plus résistantes, plus régulières).
- Il est possible d'envisager une fermentation par levain ou, au moins, une fermentation mixte, et une cuisson plus lente et plus complète.

Ce sont là les revendications de l'A.F.R.A.N. A Paris, quelques boulangers les ont satisfaites, et du même coup ont satisfait leur clientèle.

Un meunier raconte qu'un boulanger de campagne étant revenu à cette technique sans en avertir ses clients, a vu la consommation de pain doubler. La fermentation par levures seules ayant été reprise plus tard, la

→

consommation est revenue à son point initial.

Dr KNOCK.

☆

★ **Pour le Dr Mac Kenna, de Londres, l' « acné vulgaire » est l'accompagnement normal de l'adolescence et ne peut être considéré comme anormale que si elle atteint un degré considérable. Il pense aussi que dans la relation qui existe fréquemment entre les facteurs émotifs et l'acné, cette dernière est plutôt la cause que l'effet.**

Tout cela est bien, mais que faire ? Le Dr Mac Kenna refuse aussi bien les régimes exagérés qui laissent les patients affamés pour toujours que les multiples lotions, savons et pommades. Pour lui, une restriction modérée du sucre et des féculents, la suppression de tout chocolat ou cacao, et l'application nocturne d'une pâte contenant 6 % de soufre, 6 % de résorcine et 35 % de zinc suffisent à guérir la plupart des cas. Il ne faut extraire que les points noirs qui peuvent l'être aisément.

Le Dr Mac Kenna est un grand spécialiste de Harley Street.

★ *Les expériences du Dr Gastaux ont montré que sur 10.000 personnes soumises à une stimulation lumineuse intermittente (telle que peut la réaliser un éclairage fluorescent), 8.000 présentaient quelques troubles : anxiété, hallucinations, troubles vasomoteurs, enfin parfois révélation d'un terrain épileptique — voire épilepsie. Conséquence : ne jamais placer un éclairage par tube près des yeux.*

★ **En examinant 600 coiffeurs, on a pu établir le classement suivant des affections décelées chez eux :**

— affections digestives (gastrites, ulcères, entérites)	**40 %**
— affections nerveuses et psychiques	**30 %**
— affections cardio-vasculaires	**20 %**
— affections pulmonaires ..	**2 %**
— affections cutanées et diverses	**8 %**

Une seule conclusion possible : les coiffeurs mangent mal. Mais pourquoi ?

★ *Le syndrome d'Alice au pays des merveilles est décrit par le Dr Todd, de Montréal. C'est un trouble de l'image corporelle. Comme Alice, on a l'impression d'être très petit ou très grand, ou que tout se transforme — ou bien on ne sait plus bien qui on est, où on est.*

Des drogues (mescaline, marijuana) peuvent donner le syndrome, mais surtout l'épilepsie et la migraine.

Lewis Carroll souffrait d'atroces migraines.

MÉDECINE

L'exemple britannique

« *DANS l'ensemble, le corps médical britannique est mécontent. On pourrait penser qu'il y a seulement 50.000 médecins et 50 millions de Britanniques et qu'après tout si le peuple est content, c'est là le principal. Il faut reconnaître que le public est satisfait : il est soigné convenablement et, quand il estime ne pas l'être, il traîne les médecins devant la justice ; il n'a pas envie de voir changer le système.* »

Le Dr Gabriel Mouchot précise ainsi le point de vue des Britanniques sur leur Service national de santé. La médecine est nationalisée en Grande-Bretagne depuis le 5 juillet 1948 et le bilan de cette expérience, alors que les projets Gazier suscitent en France de vives polémiques, ne saurait laisser indifférent. C'est justement ce bilan que s'est efforcé de faire le Dr Mouchot dans le remarquable numéro special de la revue « *Esprit* », entièrement consacré aux problèmes médicaux.

En Grande-Bretagne, depuis bientôt neuf ans, chaque malade s'inscrit chez le médecin de son choix et, à partir du moment où il est inscrit sur la liste de cet omnipraticien, il a droit à être soigné gratuitement. Le médecin reçoit, par malade et par an, une somme qui est de dix-sept shillings (850 fr.) pour les cinq cents premiers noms, vingt-sept shillings (1.350 fr.) pour les mille malades suivants, et 800 fr. pour les malades au-delà du 1.500e. Chaque médecin ne peut traiter plus de 3.500 malades.

« Sur le papier, ce système national de santé est d'une simplicité remarquable, note le Dr Mouchot, et d'une perfection presque utopique.

PHILIP D'EDIMBOURG
Reviens...

ANNA BECK
Veux-tu ?

« Il y a neuf ans, j'étais tout à fait séduit... Mais les meilleurs systèmes ne sont parfaits qu'en théorie... Aujourd'hui la majorité des médecins se plaint amèrement. »

Objections

● Les jeunes médecins ne peuvent pas s'installer à leur compte : tous les malades étant répartis entre les médecins exerçant déjà, les nouveaux venus sont contraints de devenir les assistants de leurs aînés.

● Les médecins doivent donner leurs soins aux malades qui sont sur leur liste, ce qui veut dire qu'à toute heure du jour ou de la nuit, un hypocondriaque a le droit de les déranger, et s'il estime n'avoir pas été bien soigné, a également le droit de poursuivre son médecin en justice.

● La hausse du coût de la vie a fait perdre aux médecins une partie de leur standing. C'est que le prix de la médecine pour tous est élevé. On croyait au début que le Service national de santé coûterait deux cents milliards de francs par an à l'Etat. On en est actuellement à cinq cents milliards.

● Les médecins qui préparent les concours et deviennent médecins ou chirurgiens des hôpitaux, spécialistes ou consultants, ont une situation supérieure à celle des omnipraticiens. Mais les médecins qui échouent à l'internat sont rejetés dans la masse du corps médical. Selon la formule du Dr Mouchot, « il n'y a pas d'intermédiaire entre l'aristocratie hospitalière et la plèbe médicale ».

Ces défauts front-ils en s'aggravant — comme le pensent les médecins qui se jugent des « esclaves de l'Etat » sans bénéficier des avantages des fonctionaires — ou, au contraire, disparaitront-ils avec les nouvelles générations de médecins qui savent quel avenir les attend ?

A cela chacun répond selon ses convictions profondes, selon la confiance qu'il a dans l'homme.

Quoi qu'il en soit, pour l'instant la majorité des Britanniques est mieux soignée qu'elle ne l'était avant guerre. Quant à la minorité, le Service national de santé l'autorise toujours à aller consulter, quand bon lui semble, tel médecin qui lui plaira... à condition de le payer, comme autrefois. Et le gouvernement conservateur, n'ignorant pas la popularité du Service national de santé, n'a pas un instant songé à revenir sur la nationalisation de la médecine qui, en dépit des remarques des médecins, est désormais un fait acquis.

SPORTS

Un nouveau Cochet

EN se faisant battre, la semaine dernière, aux Internationaux de France sur court couvert, par le Suédois Sven Davidson, le jeune joueur de tennis français Pierre Darmon a prouvé qu'il était devenu l'égal des meilleurs. Car Davidson qui est le premier joueur d'Europe a dû se surpasser pour avoir raison de lui.

Darmon avait d'ailleurs battu ce même Davidson, le mois précédent, mais à l'issue d'une partie moins significative. Depuis deux ans, ses progrès sont constants (sa dernière victime de marque : le champion danois Kurt Nielsen). Et il est encore loin d'avoir atteint son plafond.

Il possède toutes les qualités naturelles qui font les champions : facilité d'exécution, sens du jeu, anticipation, détente, adresse, volonté, résistance physique.

Athlétisme

Darmon est né à Tunis le 14 janvier 1934. Il a donc tout juste 23 ans. Son premier succès officiel sur les courts date de 1950, quand il remporta le championnat de France cadet à Roland-Garros. C'était son premier voyage dans la métropole. L'année suivante, il était finaliste du championnat junior.

Tout en jouant au tennis et en poursuivant ses études à Tunis, il pratiqua l'athlétisme et fut champion junior et senior de Tunisie des 100 et 200 mètres (11" 2 et 23" 4). Il a franchi 6 m. 30 en longueur.

Ces performances expliquent sa vitesse sur le court, la rapidité de son démarrage, sa détente. Sans avoir une apparence très athlétique, il mesure 1 m 73 et pèse 65 kg. Darmon est extrêmement résistant.

Volonté

Sa concentration sur le court est parfaite. Il ne se laisse pas distraire de son but : gagner son match. Il lutte sur chaque point avec une énergie, une volonté sans faiblesse.

Ses meilleurs coups : sa volée croisée, sa volée haute et surtout son revers. Il a un merveilleux revers croisé que l'on peut comparer à celui du fameux Australien Rosewall.

Son point faible : son coup droit. Mais il l'a déjà beaucoup amélioré.

Darmon a surtout une merveilleuse intelligence du jeu qui rappelle celle de son maître, Henri Cochet. C'est la première fois depuis Marcel Bernard et Petra, c'est-à-dire depuis la guerre, que le tennis français possède un joueur de cette classe.

JE, TU, IL...

● LE DUC PHILIP D'EDIMBOURG, 35 ans, et la reine Elizabeth, 30 ans, se retrouvent ce samedi au Portugal après une séparation de quatre mois. L'éloignement prolongé du duc qui, après avoir assisté aux Jeux olympiques de Melbourne, effectua une longue croisière en mer, a provoqué des remous en Grande-Bretagne, où l'on s'est interrogé sur les causes profondes de cette séparation. L'affaire n'est pas passée inaperçue à l'étranger : bien qu'il s'agisse là d'un problème qui regarde exclusivement les Britanniques, les Français, avouons-le, s'en sont montrés curieux. Il serait hypocrite de le nier autant qu'il serait vain de croire qu'un homme public puisse se conduire autrement que le commun des mortels : au lieu de subir la curiosité et les remarques de ses relations, il lui faut accepter celles de la presse. C'est ce qu'a souligné par exemple le *Daily Herald* (travailliste), qui a reproché aux officiels de ne pas vouloir tenir compte des rumeurs faisant état du froid qui existerait entre la reine et le duc. Et si le *Star* de Londres assure que le peuple britannique ne veut plus entendre parler de cette « *fable dépourvue de sens* », l'organe populaire *Daily Mirror*, s'étonnant que le duc attende sa femme à Lisbonne au lieu de sauter dans un avion pour la revoir après cette longue absence, n'a pas craint d'imprimer sur toute la largeur de sa première page ce conseil au duc d'Edimbourg : « *Rentrez Philip... (Fly Home, Philip...)* ou encore : « *Duc : pourquoi ne pas passer à l'action ?* »

● SAINT BERNARDIN DE SIENNE, né en 1380, a été choisi, la semaine dernière, pour saint patron des agents de publicité. Du temps que Bernardin menait campagne contre le jeu, un fabricant de cartes vint se plaindre à lui parce que ses sermons risquaient de le ruiner. Bernardin lui conseilla alors d'imprimer des cartes portant le monogramme de Jésus-Christ. Du coup, la vente de ces cartes fit un prodigieux bond en avant.

● ANNA BECK, 72 ans, riche veuve américaine d'origine française, était demeurée fidèle à son amour de jeunesse. Après cinquante ans d'absence, elle a traversé l'océan pour retrouver à Herbeuval (Ardennes) son ancien cavalier des bals du dimanche, Camille Lambert, 74 ans, qui vit seul avec une vache et un lapin. Elle lui a demandé sa main. Il n'a pas dit non.

● MARGUERITE CARTEY, 28 ans, fille d'un avoué de Marmande, a été retrouvée assassinée dans un terrain vague à Nanterre. Il semble qu'elle ait été torturée avant d'être tuée. Marguerite Cartey avait quitté sa famille qui lui interdisait d'entrer au Carmel. Elle était devenue ouvrière d'usine. Après s'être passionnée pour l'action des prêtres ouvriers, elle s'était inscrite au parti communiste. Elle avait une grande activité syndicale et sociale. On ignore les mobiles du crime.

● JOE LOUIS, 42 ans, ancien champion du monde de boxe toutes catégories, se voit réclamer par le fisc américain la bagatelle de 1.250.000 dollars (un demi-milliard de francs environ). Il assure qu'il est incapable de payer de tels impôts. Il a bien tenté de remonter sur le ring pour payer une partie de cette dette, mais il n'a plus le *punch* et son nom n'attire plus les foules. Emus par la détresse de Joe Louis, les boxeurs américains ont décidé de créer un « fonds d'aide à Joe Louis ». Rocky Marciano, l'un des rares boxeurs qui aient battu le bombardier noir, a fait le premier geste en annonçant publiquement que le cachet de sa prochaine émission de télévision (cinq mille dollars, soit près de deux millions de francs) servirait à payer les impôts de Joe.

200 MÉDECINS
parlent de la médecine
Numéro spécial : 470 fr.
27 Rue Jacob
Paris 6e
ESPRIT
C.C.P. 1154-31

ÉCRIVAINS

Revue et corrigée

CERTAINS écrivains refusent aux chercheurs et curieux de l'avenir le soin de présenter leurs œuvres dans la version définitive. Ils ont peut-être raison, craignant que l'avenir ne prenne pas acte de leurs chefs-d'œuvres.

Ils publient donc de leur vivant une édition revue et corrigée d'un roman ou d'un essai qui vient à peine de sortir des presses. Mlle Pamela Moore en remet, François Nourissier en retranche.

Il paraît que les éditeurs américains auraient reculé devant la version intégrale de *Chocolates for brekfast* et ce n'est qu'en France, pays réputé pour son immoralité, qu'il est possible de tout dire sur la jeunesse américaine.

Après lecture de la nouvelle version du petit roman de Pamela Moore on reste sceptique : il semble bien improbable que les éditeurs des Etats-Unis qui publient du Faulkner, ou pour citer un exemple moins auguste du Tennessee Williams, reculent devant les petites hardiesses de Pamela Moore.

François Nourissier, lui, a, au contraire, désamorcé son petit pamphlet sur la vie littéraire et journalistique à Paris. Ses *Chiens à fouetter* n'étaient déjà pas très méchants, car Nourissier a beaucoup d'amis et il explique très bien que dans le monde des lettres l'amitié prime souvent la conviction esthétique d'un critique littéraire ou théâtral. François Nourissier a trop d'amis.

Dans la première version publiée par « La Parisienne » Jean-Louis Curtis était un tâcheron, et se trouvait au bas de l'échelle de la hiérarchie littéraire. A présent il n'y a plus de tâcheron ; c'est l'artilleur qui représente le niveau le plus bas et ce rôle ingrat est maintenant réservé à Roger Stéphane. La publication de *Chiens à fouetter* sous la même couverture que les romans de Jean-Louis Curtis a brusquement élevé, aux yeux de François Nourissier, le niveau littéraire de l'auteur des *Forêts de la nuit*, au point qu'il préfère ne pas en parler. La même aventure arrive à Paul Vialar, et aussi à Pierre Courtade qui disparaît de la liste des médiocres de l'extrême gauche, pour y laisser seuls et abandonnés André Stil et Pierre Daix. Les collaborateurs des « Temps modernes » ne sont plus des « truqueurs » : rencontrer des truqueurs dans une même maison promet des relations de voisinage pénibles.

Il manque donc dans les conseils de l'auteur aux Rastignac de la littérature cet avis : « Pour ne pas être éreinté par François Nourissier, choisissez le même éditeur. »

On vous en parlea : « Mon corps de jeune Vichnou paisible... »

TOUTES LES FEMMES SONT FATALES
par Claude Mauriac.
Ed. Al. Michel - 288 pages - 680 francs.

CLAUDE MAURIAC

SOUS une apparente simplicité, le premier roman de M. Claude Mauriac est construit avec la plus grande précision. Le sujet est simple en effet : aux alentours de la quarantaine, l'homme couvert de femmes de notre après-guerre hésite au bord du mariage, pèse longuement le pour et le contre.

Le livre a quatre parties comme l'année, comme une symphonie. C'est un monologue en quatre mouvements, avec quatre décors : Rio de Janeiro, Paris, New York et de nouveau Paris; quatre thèmes étagés : le désir, la séduction, l'amour, le plaisir, et chaque fois le narrateur, Bertrand Carnejoux, qui est journaliste, invoque les spécialistes : Mlle de Lespinasse pour l'amour ; D. H. Lawrence pour le plaisir, etc., en même temps qu'il rêve d'écrire lui-même un livre dont l'idée et le titre varient de chapitre en chapitre. Comme chez Proust, ce livre, phénoménologie ou métaphysique de l'amour, c'est celui que nous lisons, et, fermement écrit, débordant d'intelligence et de scrupuleuse loyauté, c'est bien un essai romanesque que Toutes les femmes sont fatales.

Le problème général, c'est celui de la réconciliation entre l'infidélité perpétuellement vécue du désir et la fidélité idéalement pensée de l'amour dans le mariage. A trente-trois ans, en 1947, Bertrand se rappelle qu'en 39, alors qu'il songeait à épouser Marie-Prune, il a été devancé par son cousin Thomas. Il le regrette sans qu'on sache bien s'il regrette de n'être pas marié ou s'il a la nostalgie de Marie-Prune qui lui a échappé. Mais il apprend que Marie-Prune est veuve, libre, puis vers 1955, il fait d'elle sa maîtresse. Mais cela ne suffit pas, il le sent bien, il lui faudra accepter le mariage ou la rupture. Et le dernier chapitre, au lieu de nous donner la conclusion, nous ramène à une nuit de 1939, à la veille de la guerre, nuit qui a sans doute décidé de tout le reste.

Quarante femmes

M. Claude Mauriac n'a pas voulu écrire un roman d'amour, il a voulu écrire le roman de la relation entre les sexes. Trente, quarante femmes désignées par leurs prénoms passent et repassent dans la mémoire de son héros. Mais leur diversité est illusoire. Le monde est comme un système de petites sphères fermées sur elles-mêmes, aimantées par le sexe qui les rapproche facilement, fortement, mais provisoirement. Quand l'aimantation cesse, sans raison intelligible, pour éloigner l'autre sans trop de douleur interviennent l'intelligence, le savoir-vivre, à la limite le tact du cœur. Et tout de suite, dans le déclic du désir, une autre aimantation se découvre et la ronde incohérente continue. Alors que chez D. H. Lawrence, un dieu de communion jaillit de la jouissance partagée, ici le plaisir n'est pas beaucoup plus que l'entraide de deux solitudes de sexes différents.

Un monologue immobile

Malgré la réelle qualité des notes du voyageur, Rio, New York, Paris ne sont pas dans ce livre. Malgré la précision des évocations, ces trente, quarante femmes n'ont pas de visage, pas de corps. C'est un immense monologue immobile, et le défaut pour le lecteur de ce premier roman d'un critique de cinéma, c'est sans doute l'absence de mouvement et la monotonie.

Mais il ne peut en être autrement. Il ne peut plus y avoir de drame pour don Juan puisqu'il n'y a plus de statue du Commandeur, il ne peut plus y avoir de visages puisqu'il n'y a que des sexes, une république idéale de sexes libres, égaux, sinon fraternels.

Ecrit avec une parfaite décence, et sauf dans le dernier chapitre, où le sujet l'exige, sans évocations érotiques trop précises, ce n'est pas un livre immoral, parce qu'il traite non point de la morale de l'amour, mais de son hygiène. Bertrand Carnejoux, malgré ce nom du Sud-Ouest, est parfaitement indemne du mal d'amour des troubadours languedociens. C'est un homme dissocié, un homme orchestre, comme nous tous, mais qui ne sait pas jouer de ses instruments (cœur, instinct, principes) en même temps. Aucune liaison pour lui ne peut être dangereuse puisqu'il ne prête jamais qu'une part de lui-même, et toutes les femmes sont fatales pour celui auquel une femme, une seule, n'est pas nécessaire comme le pain et l'eau, pour celui dont la mécanique du désir n'a jamais été enrayée par les puissances du cœur, par cette étrange fascination d'un visage et, au-delà du visage, d'une âme soudain plus puissante sur notre bonheur que la nôtre...

L'amour est à réinventer, dit l'autre. Gardez-vous-en bien, répond Bertrand Carnejoux.

MARILYN MONROE
Le problème métaphysique le plus écrasant

DÉBUTS

Le drame du Vercors

LE PEUPLE IMPOPULAIRE
par Alain Prévost, Ed. du Seuil, 253 pages, 600 francs.

L'IMAGE de la France combattante pendant la dernière guerre mondiale n'aurait pas été complète, si Alain Prévost n'avait ajouté à tous les autres son témoignage, en écrivant l'histoire du Vercors.

Il y a eu Alger, Londres, les camps de concentration, la captivité, les maquis — et il y a eu le Vercors qui était quelque chose à part, un univers en soi. Il méritait sa propre histoire.

Cet endroit dont la position géographique était privilégiée, aurait pu être un maquis comme les autres, mieux défendu, plus dangereux. Avec l'aide de l'aviation alliée et des armes lourdes, il aurait pu être un véritable front, une menace sérieuse pour une partie des forces de l'occupation. Il n'a été ni l'un ni l'autre.

Isolés du monde dans cette forteresse naturelle, des hommes venus de partout, souvent accompagnés de leurs familles, aidés par une partie de la population, ont fini par former une communauté organisée qui, ne doutant ni de son courage ni de son efficacité, était prête à jouer le rôle qu'on lui proposait.

Imprudence ? Inconscience ? Volonté concertée ? Londres a confié à cette poignée d'hommes la mission gigantesque de reconquérir officiellement un morceau de ce terrain, qui n'était plus tout à fait la France, et que détenaient encore ceux qui avaient été les vainqueurs du monde.

Mobilisés, armés, non plus maquisards clandestins, mais, sur ordre, soldats en guerre, les hommes du Vercors comptaient, comme il avait été promis, qu'on leur enverrait des mortiers, des obus, des avions pour que survive sur le sol même de la France sa petite république provisoire.

Qui avait promis, qu'avait-on promis, qui n'a pas tenu les promesses ? Ce point d'histoire n'a jamais été élucidé. Ceux du Vercors ont vu la trahison et la mort les traquer, les cerner, tandis que les bataillons allemands avançaient impunément sous un ciel vierge d'avions alliés.

Et ce fut l'horreur. Des massacres comparables à ceux d'Oradour. Puis le silence et la fuite traquée. Un homme sur deux était mort.

Alain Prévost qui a vécu, jeune, cette tragédie, en a fait un récit scrupuleux, sobre et émouvant. Fils de Jean Prévost, il a retracé avec, il semble, un maximum de vérité, l'évolution de cette cause perdue pour laquelle son père et ses compagnons sont morts.

Le héros du livre, Michel Vieljeu, ne doit pas être, comme il l'est précisé dans la post-face de Vercors, identifié à Jean Prévost. Il semble d'ailleurs, par sa mort — un suicide héroïque et lucide — figurer, bien au-delà de son personnage, le symbole de ce drame.

REVUES

Grands soirs

APOCALYPSE ET IDÉE DE FIN DES TEMPS

Numéro spécial de « La Table Ronde ». 218 pages, 300 francs.

LE Shi'isme persan attend la venue du douzième Imâm ; le bouddhisme attend le septième soleil qui embrasera la terre ; un texte copte avertissait l'Egypte ancienne que le dieu viendrait effacer toute la perversité par un déluge et Babylone savait qu'un jour éclaterait la « Grande Guerre ».

Il n'y a qu'un seul saint Jean, mais les apocalypses sont nombreuses. L'idée de fin des temps semble aussi vieille que l'idée de temps. A l'homme sont promises la divine félicité, la résurrection, l'éternité, mais par-delà l'épouvante et le nettoyage par le feu du ciel. La « Table Ronde » dresse un curieux catalogue des apocalypses.

Eschatologie, prophétologie, millénarisme médiéval, illuminisme, théosophie, on voit se dérouler de grandioses romans policiers où l'univers occupe toute la scène et où le dénouement, d'une brutalité de coup de gong, survient quelque soir du monde pour donner au mot *fin* son sens enfin total. Marianne Mahn-Lot cite ce mot, qui est de Christophe Colomb et qui →

KESSEL

"grand journaliste, grand écrivain... il s'est trouvé partout où il s'est passé quelque chose."
Roger Giron (FRANCE-SOIR)

vient de publier en trois volumes le récit de ses reportages

TÉMOIN PARMI LES HOMMES

"une des contributions les plus bouleversantes à l'histoire de ce siècle" (LE FIGARO LITTÉRAIRE)

I. LE TEMPS DE L'ESPÉRANCE
II. LES JOURS DE L'AVENTURE
III. L'HEURE DES CHATIMENTS

→

date de 1501 : *« Il ne nous manque que 155 années pour arriver à la date où doit finir le monde ».* Quand, le 31 octobre 1541, les fidèles furent admis à la Chapelle Sixtine pour y admirer le *Jugement dernier* de Michel-Ange, ils se crurent invités à la tragédie finale de l'humanité.

Le XVIe siècle est bourré d'idéologies terrifiantes et de prédications tonitruantes. Plus proche de nous, l'idée de Révolution laïcise et démocratise l'apocalypse. Plus proche encore, Hiroshima... Et Benoist-Méchin cite à ce propos une forte parole : *« L'explosion d'Hiroshima pose le problème métaphysique le plus écrasant qui se soit jamais présenté au cerveau humain ».* De qui ? De Marilyn Monroe elle-même. Ce qui tend à prouver que l'apocalypse est désormais à la portée de tout le monde. Du moins son annonce se fait-elle plus fréquente. Fin du monde selon Einstein, fin de cycle selon Guénon, fin de l'histoire ou fin de la civilisation, on a peine à enregistrer tant d'apocalyptiques actualités. Jean Grosjean écrit que *« nous vivons continuellement une apocalypse »*, Edmond Fleg que *« l'actualité des apocalypses s'affirme »* et Armand Pierhal que *« l'idée de fin des temps est une urgente actualité »*, paroles complémentaires qui mériteraient d'être imprimées en une fin de page.

TRADUCTION

Blanche ou noire ?

L'ESCLAVE LIBRE

par Robert Penn Warren, traduit de l'américain par J.-G. Chauffeteau et Gilbert Vivier, Ed. Stock, 382 pages, 750 francs.

AMANTHA STAR a toujours cru qu'elle est la fille d'un riche planteur et que le sang coulant dans ses veines ne peut être que blanc, parfaitement blanc. Il lui faut pourtant apprendre qu'elle a pour mère une esclave noire.

Le père meurt et avec lui s'écroule sa fortune. Manty n'a plus rien, ni race ni argent, toute sécurité a disparu. A peine lui reste-t-il la beauté. Cela s'achète. Quand la propriété paternelle est livrée aux créanciers, Manty compte parmi les meubles à vendre, avec d'autres esclaves.

Hamish Bond, vieil homme, fait une bonne affaire en se procurant la jeune fille. Elle va d'ailleurs lui coûter plus cher qu'il ne pensait, car il la comble de cadeaux. Du moins devient-elle sa maîtresse ; plus encore, sa confidente. Hamish raconte qu'il doit sa richesse à la traite des noirs et que, naguère, en Afrique, il a sauvé d'un massacre un bébé d'esclave devenu depuis le bel homme que voici : Rau-Ru.

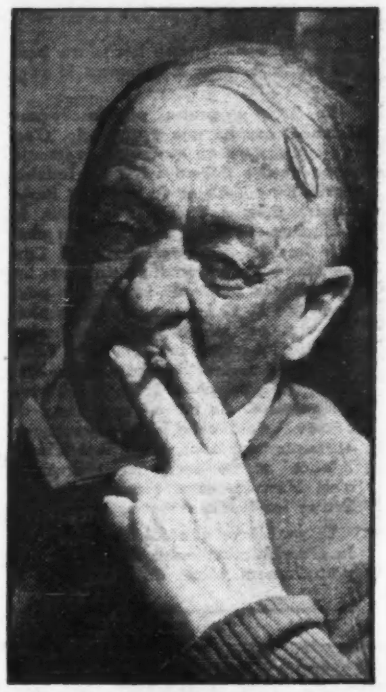
Survient la guerre de Sécession ; La Nouvelle-Orléans est prise par les troupes de l'Union ; Manty préfère son libérateur, Tobias, à son vieillard, Hamish, épouse Tobias bien que celui-ci sache qu'elle est noire et tout irait pour le mieux si la guerre des races ne faisait rage. Noire, Manty opte pour un noir et remplace Tobias par Rau-Ru. Las, le cœur a des raisons que les races ignorent et c'est finalement Tobias qui sera définitivement choisi. *« ...Mon visage se pressait contre la poitrine de Tobias, mes larmes coulaient en une terrifiante joie. »*

« Finalement »... le mot est curieux, dans un tel résumé qui fait penser au feuilleton, au technicolor et qui ne suppose pas de fin. On imagine d'autres épisodes, à l'infini. Mais cela n'est jamais qu'un aspect de Warren.

L'auteur des *Fous du roi*, des *Portes du ciel*, du *Cavalier de la nuit* n'a pas d'égal pour concentrer en un seul livre les avantages du roman d'amour, les bienfaits apaisants du roman romanesque et l'intérêt du roman historique. Trois fois auteur de feuilleton, Warren donnerait dans la « littérature du cœur », dans la fleur bleue et l'esthétique molle et attendrissante de Delly s'il ne faisait preuve, en même temps, d'une insolite vertu : *un romantisme de qualité*. L'expression est contradictoire ? En France seulement.

L'Américain Warren, Prix Pulitzer 1947, n'est romanesque, lyrique, facile qu'apparemment. C'est pure rencontre s'il rejoint la littérature que produit la France à l'usage des jeunes filles sages. Aux U.S.A. — et pour autant que l'idée que nous nous faisons du romancier américain soit exacte — il

ROBERT PENN WARREN
De la qualité



BLAISE CENDRARS
Du muscle

représente une génération en réaction contre les précédentes. Il n'est nullement l'autodidacte barbu, chasseur de fauves et inculte que nous pourrions croire. C'est un intellectuel, mieux : un professeur ; davantage : un critique, un directeur de revue littéraire. Il connait Oxford, l'Italie, en bon homme de lettres qu'il est. Il a des idées et il s'en sert. Et cependant nous le lisons comme si sa culture et son intelligence n'existaient pas, à la manière d'un Camus qui se mettrait à écrire des romans de Cronin. Mais, au fait, André Maurois ?...

SOUVENIRS

De Charlot à Greta

TROP C'EST TROP

par Blaise Cendrars, Ed. Denoël, 272 pages, 600 francs.

FERNAND étant à Verdun, Jeanne Léger, « déguisée en rombière », prend le train, chargée comme un mulet de musettes pleines de bouteilles, traverse la ligne de feu, retrouve « son homme » et revient triomphalement à Paris, les musettes toujours pleines, mais, cette fois, de dessins et de croquis.

Fin décembre 1914, Max Jacob a une deuxième apparition : la scène se passe au cinéma. En 1916, troisième apparition : « La Sainte-Vierge lui serait apparue et lui aurait dit : « Ce que tu es moche, mon pauvre Max ! »

En 1908, la rue Saint-Jacques conduit au quaternaire : sous un cimetière gallo-romain, on vient de découvrir des ossements de mammouths.

Si nous parlions de Noël ? Où voulez-vous le passer ? En Nouvelle-Zélande, en Chine, avec Max Jacob, chez les Indiens du Nouveau-Mexique ou à la Légion ? Si Noël vous fatigue, vous pouvez chasser l'éléphant au Soudan ou au Kenya ou bien passer une heure à Rome, avec des princesses, des marquises, des femmes de généraux, des infirmières, des orphelines de guerre ou avec Pompom, qui meurt de consomption. A moins que vous ne préfériez apprendre comment la légende de Greta Garbo a été fabriquée ou comment est né, en 1915, au bois de la Vache, dans la boue, à quelques mètres des sentinelles allemandes, le mythe Charlot. A moins que...

Ce sont les souvenirs de Blaise Cendrars, et il y en a des tonnes... Du reste, nous sommes avertis : *« La liste des trente-trois volumes en préparation que j'annonce depuis plus de quarante ans n'est ni exclusive, ni limitative, ni prohibitive, le nombre trente-trois étant le chiffre-clef de l'activité et de la vie ». 33,* c'est aussi le nombre que fait répéter le médecin pour savoir si tout va bien dans la « caisse ». La caisse de Cendrars est solide. Rien de plus tonique, de plus sain, de plus musclé et de plus nerveux que la mémoire de Cendrars.

Voilà un écrivain qui a passé les trois quarts de sa vie à entasser un capital qu'il ne cesse de faire produire. Il n'est pas sûr que le dernier quart sera suffisant : il n'arrivera jamais à le dépenser. A vrai dire, Cendrars n'est pas un rentier. En se racontant, il fait davantage que se souvenir : il nous met dans le coup. Pour lui appliquer une phrase qu'il répète deux fois (par inadvertance ou parce qu'il l'aime ?) à deux pages d'intervalle : on pourrait dire de lui qu'il est photogénique : *« Pour être photogénique, il faut avoir de la gueule, de la personnalité et de la branche, savoir être secret et vivre en communion intime avec la vérité de son âme ».*

ESSAIS

Une antibiographie

BYRON ET LE BESOIN DE LA FATALITÉ

par Charles du Bos, Ed. Corrêa, 284 pages, 900 francs.

LA première édition de cet ouvrage date de 1928. Mais on peut considérer le livre qui, sous ce titre, parait en 1957 comme une œuvre inédite en français, Charles du Bos ayant profondément modifié le texte initial à la suite de la traduction anglaise publiée en 1932.

Ce n'est pas une vie de Byron et Charles du Bos ne s'est pas mesuré aux biographes qui ont fait de Byron — Ethel Colburn Mayne en Angleterre, André Maurois en France — un magnifique sujet de roman vécu. Du Bos rappelle poliment et innocemment cela dans sa préface de septembre 1928 : *« Ce livre* — dit-il — *ne constitue à aucun degré une biographie »* — et de rendre hommage à ceux qui ont *raconté* la vie du poète. L'extrême distinction du ton cache une incompatibilité totale. S'il n'était pas dans les buts de Charles du Bos de se mesurer aux raconteurs de vies célèbres, c'est qu'il lui a été toujours impossible de chercher ce qu'ils cherchent et de vouloir ce qu'ils veulent.

Son *Byron* n'est pas un récit ? Mieux que cela, c'est une antibiographie. *« Son objet* — avertit-il lui-même — *est exclusivement psychologique, et même, dans la circonstance, serait-il plus exact de dire* zoologique. »

Maurois représente un homme dans son comportement et dans l'exacte mesure où il s'agit d'un homme que le lecteur voudrait devenir ou souhaiterait pouvoir être ; Charles du Bos présente un esprit qu'aucun esprit ne pourra jamais imiter ni devenir. Pour l'un, Byron est un objet ; pour l'autre, un sujet. L'un reproduit de l'extérieur un être déterminé par ce qui lui est arrivé : l'autre tente de reconstituer de l'intérieur une œuvre indécomposable, unique, originale dans l'absolu.

Surprendre une création

Pour du Bos, la vie de Byron ne s'obtient pas en additionnant des faits et des gestes ; elle est le produit d'une volonté secrète et d'un cheminement interdit. On sait quelle énergie incroyable dépense Charles du Bos pour avancer d'un seul petit pas, pour aboutir à un résultat qui semble minuscule. C'est qu'il est en état perpétuel de mue : s'acharnant à vouloir être *l'autre*, à entrer dans celui dont il parle. L'opération est d'autant plus pénible qu'il la donne lui-même pour impossible. Mais il ne tient pas à fournir à la fin un portrait bien léché : l'importance de son travail, il ne la voit pas dans le fruit qu'il porte mais dans la difficulté qu'il y a eue à l'accomplir.

Pourtant, il y a un risque de confusion dans le fait que notre antibiographe déclare au préalable qu'il étudie non l'œuvre, mais la vie. Au vrai, Charles du Bos ne s'intéresse qu'aux quatre années de la vie de Byron qui vont de la publication des deux premiers chants de *Childe Harold* (1812) au moment où Byron quitte l'Angleterre (1816). Et c'est précisément parce que cette période ouvre en quelque sorte dans la vie de Byron une fenêtre intérieure qui permet de voir l'envers de l'œuvre. Charles du Bos n'a qu'une curiosité : surprendre une création.

ROMAN

Un classique vivant

LE SILENCE ET LA JOIE

par Jacques de Bourbon-Busset, Ed. Gallimard, 128 pages. 300 F.

« ...C'EST de ma vie qu'il s'agit. Je la joue tout entière dans les semaines qui vont venir. J'ai trente-

LE RÉCIT HALLUCINANT D'UNE TERRIBLE AVENTURE

SLAVOMIR RAWICZ

à marche forcée

...VERS LA MORT
DE MOSCOU A IRKUTSK : 3.000 km en wagons plombés D'IRKUTSK AU CAMP 303 en SIBÉRIE : 900 km à pied en plein hiver.

...VERS LA LIBERTÉ ET LA VIE
DU CAMP 303 aux INDES par le DÉSERT DE GOBI et L'HIMALAYA.

France-Soir
a publié avec le plus grand succès quelques extraits de cet ouvrage.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Les plus grands critiques vous recommandent

Henry Miller

UN DIABLE AU PARADIS

« Quel récit endiablé et quel humour ! Quel lyrisme et quel don de vivre ! »
Pierre HUMBOURG. (La Liberté)

« La meilleure introduction à son œuvre... La traduction d'Alex Grall lui garde l'entrain et la couleur d'un texte original. »
René LALOU. (Nouvelles Littéraires)

« Un conteur prodigieux. Une superbe drôlerie. » Claude MAURIAC. (Le Figaro)

« Un petit chef-d'œuvre d'humour. »
André ROUSSEAUX. (Figaro Littéraire)

BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

cinq ans, j'ai passé l'âge où l'on se nourrit de l'attente. » Ainsi commence la première lettre qu'André écrit à Françoise, qu'autrefois il a aimée plus que tout au monde, qu'il a essayé d'oublier et qui revient dans son cœur au moment où Henri, mari de Françoise, semble, en mourant, ressusciter la liberté qu'il avait détruite.

Françoise répond à André. André espère, s'acharne à parier pour le bonheur, pour la vie, pour un recommencement. Françoise veut bien d'une amitié, non d'un amour. On pourrait croire qu'elle a le cœur en deuil ou que son mari lui a donné une vie assez profonde et pleine pour épuiser ses possibilités de vivre. Mais non, ce n'est pas cela. Françoise aspire moins à la vie qu'à la survie, réfugiée si haut que les bras et les mots d'André ne peuvent plus l'atteindre.

Mais André ne comprend pas. Il se persuade que celle qu'il aime encore et plus que jamais, qu'il a toujours aimée, est torturée par il ne sait quelle peur de vivre, qu'elle fuit et se place en retrait, en marge, tournant le dos aux êtres et aux choses plutôt que d'avoir à les affronter. A quoi Françoise répond : « *Je ne suis pas faite pour cette vie intéressante et bien remplie que vantent les sages. Il me faut une existence qui flambe.* » André ne comprend tout à fait ce langage qu'au moment où l'acte qu'il cache lui est révélé. Françoise entre au Carmel. Auparavant, elle lui écrit qu'elle « *aspire aux larges plages de temps réservées au silence, ce miroir de Dieu.* »

Aussi bref qu'une petite flamme et composé de quelques lettres, le récit de Jacques de Bourbon-Busset ne brandit aucun de ces petits chiffons rouges ou verts qu'emploient les romans pour se faire remarquer. Il ne brille pas. Mais il n'est pas terne. A peine une centaine de pages ; c'est assez pour que deux êtres se livrent un combat qui accorde son ardeur à la minuscule arène dans laquelle il a lieu et qui multiplie son intensité à mesure que cet espace se réduit. Jacques de Bourbon-Busset, en réalité, écrit un livre très long, très épais : il y fait parler le silence. Et le silence ne consent à parler que sollicité dans un langage aussi pur que lui. Le style du *Silence et la joie* est sans surprise ; il n'est pas sans beauté, classique avec exactitude et presque en dehors du temps.

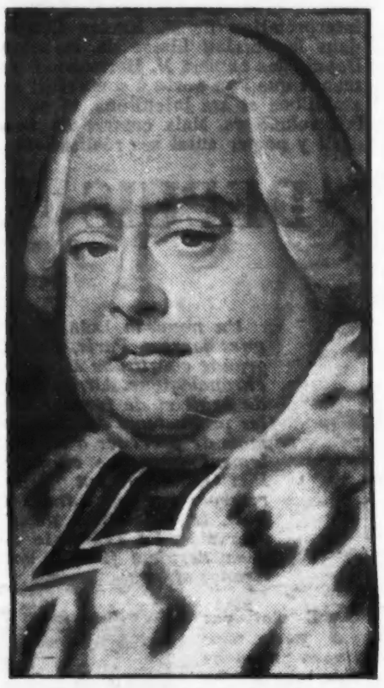
LE CARDINAL ET L'INTELLECTUEL

ROGER VAILLAND
Le sens de l'histoire

FRANÇOIS-JOACHIM DE PIERRE DE BERNIS, auquel Roger Vailland vient de consacrer un brillant essai (1), naquit en 1715, l'année de la mort du Roi-Soleil, et mourut en 1794, une année après l'exécution de Louis XVI. Près de quatre-vingts ans de vie terrestre bien remplie : Bernis fut successivement ambassadeur à Venise, favori de Mme de Pompadour, ministre des Affaires étrangères de Louis XV, reçut le chapeau de cardinal juste avant de tomber en disgrâce, émergea d'un bannissement de la cour après plus de dix ans d'exil pour finir sa vie comme ambassadeur auprès du Saint-Siège.

Il fut aussi poète et, dès l'âge de vingt-neuf ans, membre de l'Académie française. Roger Vailland a dû lire le discours qui l'accueillit dans l'illustre compagnie, ainsi que l'éloge de son successeur et rester insatisfait : au-delà des années et des siècles, Vailland semble avoir voulu corriger les insuffisances des collègues de Bernis en immortalité. Il a réussi un éloge académique de la meilleure tradition : chaleureux et compréhensif, truffé de quelques perfidies, mais respectant les habitudes de l'Académie française qui veut qu'on esquisse de ses membres en certaines occasions solennelles un tableau imaginaire, les montrant tels qu'ils voudraient être et non pas tels qu'ils sont.

Roger Vailland a dressé l'image d'un grand seigneur, libertin et ambitieux, amoureux des femmes et du pouvoir, mais gardant toujours ses distances par rapport à ses actes et à lui-même. Il montre un bloc, c'est-à-dire un homme fait dès sa jeunesse, sachant exactement ce qu'il veut et ce qu'il peut, calculant son avenir en fonction de ses possibilités et de ses limites. On comprend bien la séduction que Bernis a pu exercer sur Roger Vailland : un intellectuel au pouvoir et qui par surcroît est un athée conséquent et un libertin convaincu. Mais est-ce bien l'impression qui se dégage de la lecture de ses Mémoires, lettres et poèmes ?



LE CARDINAL DE BERNIS
Casanova et Mme de Pompadour

Venise et Soubise

Son rôle historique a certainement été exagéré ou au moins magnifié par Roger Vailland. L'opération est connue et a été souvent tentée dans des cas analogues. Un intellectuel qui a accédé au pouvoir politique ne saurait être qu'un homme d'État de premier plan et, s'il échoue, les faits avaient tort contre son génie. Combien d'études sur T.E. Lawrence n'ont entrepris une démonstration semblable ?

En fait, Bernis, las de ses succès de salon, cherche un débouché dans la politique. Mme de Pompadour réussit à le faire nommer ambassadeur à Venise. Aussitôt Vailland nous explique que ce poste était de première importance, carrefour de toutes les intrigues diplomatiques européennes. Il oublie cependant qu'en 1750 Venise était en pleine décadence, que son rôle sur l'échiquier international était négligeable et que Bernis, une fois installé dans la Cité des Doges, essaie par tous les moyens de la quitter.

Revenu à Paris, Bernis, pour réussir, se croit obligé de défendre une politique en opposition avec celle des gens en place. C'est le seul moyen de se distinguer et de réussir. Aidé par la favorite du roi et par Choiseul, il opère, en effet, un renversement spectaculaire des alliances, mettant fin à une lutte séculaire entre les Bourbons et les Habsbourg. Ce renversement des alliances se termine par un échec non moins spectaculaire, car Frédéric II de Prusse écrase les armées de Soubise à Rossbach. Bernis est obligé de démissionner.

L'échec ne prouve rien contre la justesse des principes d'une politique. Mais ceux de Bernis étaient-ils justes ? Avait-il seulement des perspectives d'ordre général ? On n'a pas l'impression que cette politique s'inscrit dans une conception grandiose — celle de T. E. Lawrence non plus — mais qu'elle est commandée par des ambitions purement personnelles. Roger Vailland se donne un mal considérable pour montrer que Bernis était un précurseur, qu'il a compris la décomposition de l'Ancien Régime et il affirme que, né une trentaine d'années plus tard, Bernis aurait été un révolutionnaire.

Aimer à la folie

Il semble au contraire que Bernis était un conservateur. Il juge sévèrement la bourgeoisie d'argent, mais c'est au nom des positions menacées de l'aristocratie. L'alliance contre l'Angleterre avec les Habsbourg a pour objectif la défense de la monarchie absolue contre la monarchie constitutionnelle. Bernis veut maintenir : après la défaite de Rossbach, il cherche la paix pour sauvegarder le « système » car il craint des « *séditions à Paris* ». (Lettre à Choiseul du 4 septembre 1758.) Voltaire, qui était de vingt ans l'aîné de Bernis, était quand même un peu plus « révolutionnaire ». Les dates de naissance n'expliquent pas tout.

Reste Bernis libertin et Bernis athée. Nous trouvons dans ses Mémoires un chapitre charmant sur les femmes, mais qui ne dépasse pas les réflexions d'ordre général. Il est significatif que la seule aventure féminine de Bernis, racontée par Vailland, n'est pas tirée de ses Mémoires mais de ceux de Casanova. Bernis explique d'ailleurs dans un de ses écrits que le libertinage est recommandable pour la jeunesse, mais ne présente que peu d'intérêt pour les hommes d'âge mûr. Et l'athée ? Voltaire le raille dans ses lettres et ironise sur « *la grosse besogne archiépiscopale* (qui) *me paraît fort ennuyeuse* ». Mais Bernis lui répond : « *Vous avez beau être profane, je vous aime toujours et je me réserve pour votre conversion.* »

Pourquoi alors Vailland a-t-il choisi Bernis ? Pour son style, bien sûr. Et puis la sympathie ne se commande pas ; avec deux siècles de retard, Roger Vailland a suivi l'ordre intimé à Choiseul par Mme de Pompadour : « *L'abbé est un habile homme, je veux que vous l'aimiez à la folie.* » Ce siècle libertin permet ensuite à Vailland de revenir sur sa condamnation du libertinage, prononcée dans *Borouboudour*.

Il reste enfin l'échec. Bernis a échoué, comme Retz, comme Lawrence. Vailland n'aurait-il pas l'intention de montrer par ce biais habile l'inadaptation fondamentale de l'intellectuel à la politique et d'esquisser une critique de ce « sens de l'histoire » auquel il semble encore croire sur un plan général, mais qui résiste à tous les calculs de l'individu isolé ?

Mais ne chicanons pas Vailland sur la vérité historique. Cet éloge lui a permis d'écrire un petit récit parfait qui est, avec *Les Mauvais Coups*, assurément sa meilleure œuvre d'imagination.

François ERVAL.

(1) Ed. Fasquelle, Collection « Libelles ». 123 pages, 350 fr.

HISTOIRE

Les origines

HISTOIRE DE RUSSIE

par B. Klioutchevski, traduit du russe et annoté par C. Andronikov. Edit. Gallimard, 414 pages, 950 fr.

VOICI la première occasion de lire une histoire qui, bien qu'écrite avant la Révolution, est considérée comme classique par le régime soviétique. L'ouvrage, qui eut en 1902 le privilège d'un tirage spécial pour le tsar et la cour, eut aussi celui d'une réimpression massive dès 1918. Professeur à l'Université de Moscou dans les vingt dernières années du XIXe siècle, Klioutchevski réconcilie la Russie ancienne et la Russie nouvelle.

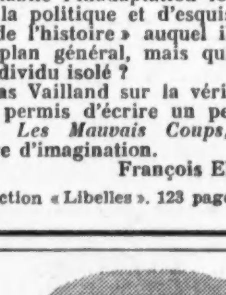
Historien, Klioutchevski représente la troisième génération du XIXe. Au début du siècle, Karamzine s'était fait, avec l'*Histoire de l'Etat russe*, en 12 tomes, le Tite-Live de la Russie. Puis, à l'époque où le public se partage en « slavophiles » et « occidentalistes », Soloviev réalise dans les vingt-neuf tomes de son œuvre la synthèse des deux courants de pensée réformateurs. « *Plus vivement que beaucoup de patriotes,* écrit son disciple Klioutchevski, *il sentait les forces puissantes de la nation russe, et plus fermement que d'autres il croyait à son avenir, mais il n'en faisait pas une idole...* »

Le disciple se distingue de son maître non seulement par le talent littéraire, mais par un intérêt marqué pour l'économie et les institutions sociales qui fait, de cet homme demeuré en dehors de toutes les luttes politiques, un authentique révolutionnaire.

Professeur, Klioutchevski est entré dans la carrière la semaine même de l'abolition du servage (février 1862). Coïncidence que l'historien veut symbolique : car le personnage collectif qui donne son unité à la vision de l'auteur, c'est bien le paysan. Cultivateur défendant sa terre contre les nomades, défricheur et colon de la Russie médiévale, support de l'Etat moscovite grandissant, serf de l'Empire de Pierre, citoyen désemparé d'une Russie qui s'industrialise, le paysan russe, sur qui pèse le double héritage du monde byzantin et du catholicisme orthodoxe, n'est-il pas le grand acteur passif et muet de l'histoire russe, le grand responsable de tous les événements, y compris l'échec de la révolution de 1905 et le succès de celle de 1917 ?

Ce *Cours*, dont le premier tome s'achève avec les débuts de la principauté de Moscou, constitue une initiation savante mais didactique aux siècles encore obscurs de la Russie. Au milieu de l'immensité de la nature et dans ces dédales d'une chronologie défaillante, c'est en grand artiste que Klioutchevski promène un lecteur aveugle.

FRANÇOISE MALLET-JORIS
les mensonges
60ème mille
PRIX DES LIBRAIRES DE FRANCE 1957
JULLIARD


30e mille
FERNAND MÉRY
SA MAJESTÉ LE CHAT
le chat... cet inconnu
1 vol. illustré de 62 photos
denoël

PARIS EN PARLE...

THÉATRE

Shakespeare et Hermantier

JULES CÉSAR

de Shakespeare, adaptation de Jean-Francis Reille, régie de Raymond Hermantier, au T.N.P.

SERREE, beaucoup plus dramatique que *Coriolan* par exemple, emportée d'un seul souffle du complot qui prépare la mort de César à la défaite et au suicide de ses assassins, la tragédie de *Jules César* est cependant une pièce dont l'unité n'est pas immédiatement sensible. César meurt au début du troisième acte et l'éclairage passe sur Marc-Antoine et sur Brutus. Pour en rendre le mouvement, il faut donc ou bien en faire la tragédie de Brutus, depuis l'instant où la semence d'un crime qui est presque un régicide et presque un parricide est jetée dans l'âme de cet honnête homme jusqu'au moment où le crime accompli étouffe cette âme ; ou bien en faire la tragédie d'un triumvirat : César courant à sa mort par démesure, Brutus emporté vers la sienne par un crime trop lourd pour lui, et Marc-Antoine remportant par l'intelligence et la ruse une ironique victoire...

Malheureusement, la faiblesse de la représentation de M. Hermantier, c'est la discontinuité. M. Raymond Hermantier, chacun le sait, est une « bête de théâtre », et dans « bête de théâtre » il y a théâtre : tout sera donc soumis à la recherche de l'effet immédiat, et il y en a de fort beaux. Par les éclairages, la disposition des comédiens et des figurants, le sens des valeurs, certains tableaux vivants, certaines minutes du spectacle sont admirables : et, faut-il le dire, la beauté du texte, la qualité de deux ou trois comédiens prolongent notre enchantement. Mais si l'effet est un contresens, comme la transformation de l'assassinat de César en un long duel à l'épée, M. Hermantier n'en a cure, et pas davantage si les effets sont lourds, insistants ou inutiles, comme l'interminable et pauvre orage. Les mouvements d'ensemble des figurants sont pitoyables et dignes tout au plus d'un César de carnaval.

Sur un cercueil brûlant

M. René Arrieu est un excellent Brutus. Seul ou à peu près, il s'est donné la peine de construire son personnage, d'incarner son drame de conscience. M. André Reybaz en Cassius lui donne très bien la réplique. Mais le César de M. Nobis est tout juste honorable, comme un rôle tenu de l'extérieur, alors que le personnage de Shakespeare est très complexe. Quant à M. Raymond Hermantier, il faut supporter d'abord sa voix et ses tics, sa manière de crachoter les mots par petits paquets et de reprendre son souffle en sifflant bruyamment. Quant à son jeu, il reste aussi subordonné à l'effet immédiat : il a transformé la grande scène de l'apologie de César par Marc-Antoine en crise d'hystérie progressive, il joue la chatte sur un cercueil brûlant. Cette singulière performance ne me paraît pas devoir faire oublier, par exemple, l'admirable interprétation de M. Marlon Brando dans la version filmée de la pièce. Depuis des années, M. Hermantier demande que l'on porte à son crédit ses ambitions et ses intentions, et on l'a fait volontiers. Mais comme on voudrait y porter aussi ses réalisations...

Brecht d'Epinal

GRAND'PEUR ET MISÈRE DU IIIe REICH

de Bertolt Brecht, adaptation de Pierre Abraham, par la Compagnie Jacques Roussillon, au Petit-Marigny.

SEPT petites saynètes de propagande anti-hitlérienne choisies parmi la trentaine que Brecht écrivit sous ce titre. Deux ou trois sont puériles et, parmi les autres, une ou deux seulement portent la marque d'un dramaturge. La meilleure scène, le pathétique monologue de la jeune femme juive qui va devoir tout quitter, nous était connue par un récent spectacle coupé. Mme Nicole Kessel y est très émouvante (mais le titre choisi par M. Abraham, *Aryenne, ma sœur*, me semble d'un goût déplorable).

Au total, spectacle qui ne s'impose pas malgré le talent très honorable des interprètes. Ou plutôt spectacle qui ne s'impose plus. Brecht a vaincu Hitler, et ces petites scènes n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif : à moins qu'on ne les retourne contre tout régime de terreur policière. On ne rend peut-être pas un très bon service à un auteur en faisant connaître au public français, qui ignore encore tant de ses grandes fresques, ces grossiers chromos.

A ne pas manquer :

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (si vous voulez rire). ● **L'Equipage au complet** (à la guerre) ● **Les Coréens** (contre la guerre) ● **Grand-peur et misère du IIIe Reich** (Brecht contre Hitler) ● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **César et Cléopâtre** (l'humour de Shaw) ● **La Maison de Bernarda** (femmes d'Espagne) ● **Thé et sympathie** (pour voir Bergman) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **Irma la douce** (un Opéra de quat' sous français).

DEPUIS LE TEMPS...

par Pierre BOST

Un nouveau Lola Montès *va être présenté dans quelques jours à Paris, où les aventures tumultueuses de la grande courtisane seront cette fois racontées dans l'ordre chronologique. Attribuant en effet l'échec de ce film plein de bruit et de fureur à ses multiples retours en arrière, les producteurs de* Lola Montès *décidèrent il y a quelques mois de procéder à un nouveau montage. Malade, en traitement dans une clinique de Hambourg, le réalisateur, Max Ophüls, ne put qu'envoyer une lettre où il fait toutes réserves sur ses « droits moraux et artistiques ». Pierre Bost, le spécialiste de l'adaptation cinématographique* (Gervaise, La Traversée de Paris, *pour ne citer que ses deux derniers films !) vous dit ce qu'il pense de cette étrange affaire.*

PIERRE BOST

JE n'ai pas vu le nouveau montage de Lola Montès, et je peux lire seulement que j'ai aimé ce film, surprenant et biscornu, dans la forme où il a été présenté la première fois.

Je crois savoir que le nouveau montage a eu pour but de rétablir le récit dans son ordre chronologique, en supprimant tous les « retours en arrière » que les auteurs Jacques Natanson et Max Ophüls avaient voulus. Je sais aussi qu'un conflit les a opposés à leur producteur, mais je ne sais pas exactement comment il a été résolu, ni s'il a été résolu. Sur ce point, je n'ai rien à dire. Chacun est maître de défendre son œuvre comme il l'entend.

Mais si le problème est celui des « retours en arrière », et de savoir s'ils sont permis, acceptables, incompréhensibles, utiles, nécessaires, interdits ou souhaitables, j'ai à dire ceci :

Le « retour en arrière » est une manière de raconter comme une autre ; elle peut être bonne ou mauvaise, selon les histoires. Jean Aurenche et moi, sommes occupés, en ce moment, par un scénario qui approche de sa fin, et nous en sommes encore à nous demander dans quel ordre nous en présenterons les épisodes. Ajoutez que ce film est tiré d'un roman de Gambini, que l'auteur a écrit dans le plus grand désordre, et avec une liberté dans la chronologie bien plus « culottée » que ce qu'on a jamais vu au cinéma. Alors ?

Vingt fois sur le papier

Autre exemple : le scénario de Gervaise, une fois écrit, a été démonté, remonté, redémonté, reremonté peut-être vingt fois. Cela, c'est notre travail préparatoire, avant que le film soit présenté au public. Mais il arrive que, même après la sortie d'un film, on travaille encore sur sa construction, parce qu'on essaie de faire mieux.

Mettre la fin au début, la séquence douze entre la séquence six et la neuf (parce que la sept et la huit iront ailleurs), cela fait partie de notre travail, que personne ne connaît. Nous ne nous plaignons pas de cette ignorance, parce que personne ne connaît le métier des autres.

Mais sur le principe des « retours en arrière » que semble avoir soulevé « l'affaire Lola Montès », je voudrais encore dire ceci, en gonflant la voix : « Bon Dieu ! Il s'agit tout de même d'un mode de récit que le public devrait commencer à comprendre, à la fin des fins ! Parce qu'enfin, ce n'est pas plus difficile à lire qu'une parenthèse ou un alinéa dans un texte imprimé... »

Mais je suis tranquille : le public comprend très bien. Il commence à savoir lire.

Depuis le temps...

Depuis le temps, parce que je crois bien, en effet, que le premier film où l'on ait utilisé cette démantibulation de la chronologie, c'est Thomas Garner de William K. Howard, qui date de 1932, ça fait vingt-cinq ans.

Achard le premier

Mais savez-vous aussi qui fut « le premier en France » à inventer ce procédé, alors éclatant de nouveauté ? Je suis content de le dire ici parce que personne ne le sait, ou personne ne le dit ; ce fut Marcel Achard. Non pas même au cinéma, figurez-vous ; mais au théâtre, et même au Théâtre Michel, tout simplement, en 1933. Dans une pièce qui s'appelait La Femme en blanc, dont le premier acte se passait en 1932 et le second en 1910.

On trouverait peut-être des exemples plus anciens. Je cite les miens.

Je répète qu'il ne s'agit pas du nouveau montage de Lola Montès, mais seulement du « retour en arrière », artifice et moyen normal de la grammaire cinématographique ; et je demande de quel droit on nous en priverait.

Qui s'est étonné — et qui seulement, a remarqué — que le personnage central des Mandarins parle tantôt à la première et tantôt à la troisième personne ?

C'est des choses comme ça qu'il faut faire.

Seulement, voilà... Rien n'est facile.

P. B.

OPÉRA

Grâce à Debussy

LE *Martyre de Saint Sébastien*, remonté à l'Opéra quarante-six ans après sa création au Châtelet, est le premier en date des grands oratorios scéniques modernes. Gabriele d'Annunzio en écrivit le poème, directement en français, pour Ida Rubinstein. Pour la partie musicale, on pensa d'abord à Roger Ducasse, qui se récusa ; ce n'est qu'en second lieu qu'on fit appel à Debussy. Il est vraisemblable que, pourvu d'une musique de Ducasse, *le Martyre* serait tombé depuis longtemps dans l'oubli.

En effet, c'est pour la musique de Debussy, d'une beauté sublime, hors de l'espace et du temps, et génialement novatrice par ailleurs, que chaque nouvelle mise en scène de l'œuvre est tentée. Dans sa version complète, l'œuvre durait cinq heures, dont une heure dix de musique. Hubert Devillez l'a réduite à une durée d'une heure quarante-cinq minutes, en conservant naturellement la partition intégrale.

Non pas que le poème et son thème dramatique manquent d'intérêt. Mais le style d'un symbolisme hyperorné et ampoulé de d'Annunzio devient vite insupportable. Réduit à sa quintessence, comme à l'Opéra, il réserve souvent d'heureuses surprises.

Le metteur en scène, Maurice Jacquemont, a transformé la majeure partie de l'œuvre en mimodrame. En dehors de Sébastien et de l'Empereur, les personnages miment des paroles enregistrées et diffusées par haut-parleurs. Ces paroles proviennent d'endroits que les personnages n'occupent jamais ; une impression constante d'artifice, de manque de vie et de vérité en est le résultat, sans compter que tous les gestes apparaissent comme excessifs et maladroits.

Une autre grave erreur, c'est d'avoir placé les chœurs dans les loges d'avant-scène, à droite et à gauche de la salle. La musique en est détruite, car les différentes voix ne se fondent jamais et, selon que les auditeurs sont assis d'un côté ou de l'autre de la salle, certaines voix leur arrivent avant certaines autres ; ce décalage est très pénible pour une oreille musicale.

C'est d'autant plus regrettable que la mise au point de la partition par Louis Fourestier est des plus soignées. Elle n'est que cela, évidemment ; cette musique, à la fois subtile, secrète et hautement inspirée, demanderait un chef inspiré lui aussi.

Les décors et les costumes de Labisse sont beaux, avec leurs dominantes de rouge, de noir et de blanc, et bénéficient d'un éclairage excellent. Les intérieurs, à la fois immenses et écrasants, d'un réalisme stylisé qui aurait dû être celui de toute la représentation, créent parfaitement l'atmosphère étouffante de cette cour impériale de la décadence. Au milieu de cette cour, Paul-Emile Deiber est un empereur bien pâle, bien conventionnel.

Heureusement, il y a Tchérina. Elle n'est pas seulement admirable danseuse; elle est surtout une tragédienne accomplie, aussi émouvante que belle. Elle dit d'une voix calme et contenue un texte terrible, avec un maximum d'intelligence et de simplicité.

A. G.

TH. ANTOINE
TENNESSEE WILLIAMS
...l'homme le plus doux de la terre qui écrit les pièces les plus cruelles du monde.
G. H. PARIS-MATCH
La chatte sur un toit brûlant
avec JEANNE MOREAU

LOUEZ VOS PLACES LAB 32-04 EUR 40-43
OMNIUM-THEATRES
5, Cour de Rome - Gare Saint-Lazare
Les meilleurs prix de tout Paris

STUDIO DE L'ÉTOILE
CINÉMA D'ESSAI
14, rue Troyon
★
Festival de metteurs en scène italiens
FELLINI
LATTUADA
ZAVATTINI
ANTONIONI
LIZZANI
MASELLI
RISI
L'AMOUR A LA VILLE
(L'AMORE IN CITTA) V.O.
Tout le nouveau cinéma italien en un film irrésistible
ÉTO. 19-93
Métro Étoile
Interdit aux moins de 16 ans

CINÉMA

Sur la mer déchaînée

ENCORE une morne semaine pour les amateurs de cinéma. Beaucoup de nouvelles exclusivités. Mais combien de vrais films ?

Pour réaliser *Typhon sur Nagasaki* (1), Yves Ciampi, pris entre deux productions, l'une française et l'autre japonaise, a cru bon de placer dans une situation analogue son héros, Jean Marais, au cœur partagé entre deux femmes.

Une caricature de Parisienne frivole, tendrement fantasque (Danielle Darrieux) s'oppose à une gravure japonaise d'esclave soumise nouvelle Butterfly, qui meurt dans le typhon avant même de voir la mer calmée. Deux civilisations sont censées s'affronter par leurs bouches, mais leurs portraits sont si flous et le scénario si médiocre que ce dilemme cornélien a plutôt la saveur périmée du théâtre de Bernstein.

Il reste, comme le titre l'indique, une belle séquence de typhon, digne des moussons américaines, et quelques aperçus de jardins japonais, bien photographiés, qui procurent un agréable dépaysement.

En filigrane

Crosby, Sinatra, Armstrong, une musique de Cole Porter, et les derniers exploits cinématographiques de la princesse de Monaco dans un rôle à la mesure de son ambition (elle y incarne une glaciale millionnaire) forment l'attirante affiche de *La haute société* (2), film d'autant plus décevant qu'il est fait pour briller. Charlees Walters, le réalisateur, a bien parsemé ses décors de symboliques piscines, fait couler le champagne et la romance, mais il n'a pas créé plus d'ambiance que dans une soirée diplomatique.

Ses personnages sont tristement conventionnels et une personne aussi distinguée que Grace Kelly ne saurait simuler, même au cinéma, les signes extérieurs de l'ébriété.

La musique elle-même est mal employée.

En filigrane seulement transparaît la spirituelle satire promise, où l'ivresse et les multiples divorces demeurent l'amusement de la « High Society ».

(1) Paris, Wepler, Berlitz.
(2) Biarritz, Madeleine, Gaumont-Palace.

Ludmilla Tcherina
Jeu de flèches

Grace Kelly
Jeu de glace

Zizi Jeanmaire
Jeu de jambes

A voir :

En exclusivité :
● **Time in the sun** (Eisenstein au Mexique) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :
● **La Traversée de Paris** (Gaumont-Théâtre, Raimu, Aubert-Palace) ● **Nuit et brouillard** (Agriculteurs, Caumartin) ● **Le Toit** (Bonaparte) ● **Un condamné à mort s'est échappé** (Lux) ● **Gervaise** (Saint-Michel, Bergère) ● **Quai des brumes** (Gaîté-Palace) ● **Les Vacances de Monsieur Hulot** (Studio Cinépolis) ● **Les Nibelungen** (Ranelagh) ● **Marty** (Noctambules) ● **De l'or en barres** (Champollion) ● **Dossier secret** (Studio Bertrand) ● **Richard III** (Ursulines) ● **Les Sept Samouraïs** (Studio Parnasse).

VARIÉTÉS

« Mon petit Zizi »

SON père l'appelait « Mon petit Jésus ». Elle répétait « Mon petit Zizi », et c'est ainsi que Renée Jeanmaire, petit rat de l'Opéra, ancienne élève de l'école communale de la rue des Plantes, est devenue, sous le prénom de Zizi, danseuse étoile des Ballets de Paris et, dans un collant couleur de chair, la coqueluche de Broadway.

Zizi Jeanmaire, 32 ans, commence cette semaine une nouvelle carrière. Après avoir tourné en Amérique avec Danny Kaye, en France avec Eddie Constantine, elle aborde enfin l'intimidante épreuve du music-hall.

Ses jambes sont déjà légendaires. Il y a dans sa voix l'acidité d'une pomme verte. On l'a comparée à Mistinguett, à Arletty, à toutes les filles un peu délurées, un peu sentimentales, poussées comme une mauvaise herbe entre deux pavés de Paris, et qui attendrissent si bien tous les cœurs.

Mais on dit aussi que cette belle Zizi, qui croque les diamants de si bon appétit, est une femme trop heureuse, trop saine, trop organisée pour avoir le charme bohème et douloureux de la Miss.

Zizi prouvera sans doute qu'un mari, une petite fille et un travail consciencieux n'enlèvent rien à une personnalité assez exceptionnelle pour conduire une danseuse classique sur les tréteaux populaires de l'Alhambra.

STUDIO BERTRAND 29, r. Bertrand SUF. 64-66
ORSON WELLES (v. o.)
Mr ARKADIN

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
Un chef-d'œuvre du muet
LES NIBELUNGEN
de Fritz LANG

LA PAGODE
57 bis, rue de Babylone - INV. 12-15
TIME IN THE SUN
Montage de Mary SETON sur
QUE VIVA MEXICO ! d'EISENSTEIN

● CINEVOG - 101, rue Saint-Lazare
LA MORT EN CE JARDIN
● LE GLOBE - 17, Faubourg-Saint-Martin
LA FEMME A ABATTRE
● QUARTIER LATIN - 9, rue Champollion
MARCELLINO PAN Y VINO
● PLAZA - 8, boulevard de la Madeleine
LE ROI ET MOI

Cabarets Dancings

AMIRAL BALZAC 64-66 J. RICHARD

frede présente la CARROLL'S
36, rue de Ponthieu - ELY. 46-62

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THÉ tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Le SEXY 68, rue Pierre-Charron
BAL : 23-18
André VALLON

ROYAL LIEU 2, rue des Italiens TAI. 43-88
THÉ ET SOIRÉE DANSANTS

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 — UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO ELY. 11-62 — 21 h. DINER DANSANT — 23 h. LA REVUE « C'EST MAGNIFIQUE ! » de Louis-Guérin & Frédey
LIDO

Si la foudre tombe ici bas
Quand tu es aux Folies-Bergère
Tu ne le sauras même pas
Car la revue est du tonnerre !

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
LIVRAISON DOMICILE
OPE 97-93
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE

CONCERT
GAVEAU Samedi 23 février à 21 heures (Kiesgen)
« Domaine Musical »
DOWLAND - MADERNA
WEBERN - H. LEEB
Quat. PARRENIN

EXPOSITIONS

MUSEE GALLIERA
10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie
PEINTRES AMERICAINS CONTEMPORAINS
JUSQU'AU 4 MARS
Tous les jours sauf mardi de 10 à 18 heures

Galerie Marcel BERNHEIM, 35, r. La Boétie
HAUTIN - GUIRAUT
Cristaux gravés - Bois - Dessins
Du 15 a 28 février

Galerie MAEGHT
BRAQUE, CHAGALL, GIACOMETTI
KANDINSKY, LEGER, MIRO

Galerie J. BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
NALLARD

Au cœur de Paris... avant Rome et New-York
LA GALERIE ROYALE
exposera des œuvres inédites de la trilogie
Utrillo - Valadon - Valore
Du 16 février au 3 mars - Tous les jours de 14 à 19 h. 30 - 11, rue Royale - PARIS

GALERIE « 93 »
93, Faubourg-Saint-Honoré
CHELIMSKY et NALLARD
GOUACHES RECENTES

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes
font partie des déjeuners et dîners à 1500 frs avec VODKA A VOLONTÉ
avec saumon et caviar : 2250 fr.
DÉJEUNERS DES AMATEURS DE BONNES BOUTEILLES
Les grands vins provenant des caves de l'Auberge d'Armaillé (les meilleurs millésimes) sont comptés aux déjeuners
au-dessous de leur prix d'achat

PAS CHER

ROMPANT avec les modistes, les quelques couturiers qui créent eux-mêmes leurs chapeaux nous ont fait l'heureuse surprise de retrouver le sens du ridicule... et des proportions. Parmi leurs chapeaux, petits et posés en arrière, les bérets ont réapparu, en particulier chez le jeune couturier Guy Laroche.

C'est son plus jeune mannequin, Monique, 17 ans, qui présente ici un béret de tulle blanc où elle engouffre complètement ses longs cheveux. Bonne idée pour le soir, jolie — et facile à réaliser soi-même — en tulle noir.

Les magasins de Paris qui savent si vite réagir à la mode ambiante ont mis aussitôt en vente de charmants bérets.

Celui que Mme Express vous signale est en daim, très souple, intachable à l'eau et bien coupé. Il existe en différents coloris. A 2.450 francs, il n'est vraiment « pas cher » (JAN, 14, place Gabriel-Péri).

Quand le béret s'habille...

...et quand il trotte.

Ça, c'est d'ta faute, maman !..

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage**, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

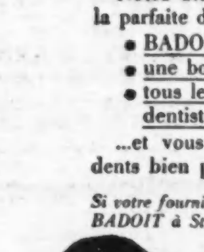
BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire**, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.



BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________

ADRESSE ____________

TRAVAIL

Chances égales

LA promotion de la femme dans l'Administration constitue selon la formule d'un professeur de droit *« l'un des grands phénomènes sociaux du XXe siècle »*. Amorcée depuis 1914, cette tendance trouve son *apothéose* dans l'instruction du 3 avril 1947 qui est formelle : *« aucune distinction ne peut être faite entre les deux sexes pour le recrutement aux emplois de l'Etat... »* La IVe République a donc aboli les dernières inégalités devant l'emploi.

Si le cœur lui en dit et si elle en a les capacités, la femme peut aujourd'hui prétendre à être magistrat, attaché de préfecture, greffier, médecin militaire ou agent technique de la radiodiffusion. Déjà plus de cent femmes siègent dans les tribunaux de 1re instance et les femmes juges de paix atteindront bientôt la centaine; dans un grand ministère, les cadres féminins comprennent une directrice, une directrice adjointe, deux sous-directrices et dix-huit chefs de bureau; les femmes occupent plus de 8 % des postes de l'enseignement supérieur. Dans certains secteurs les agents féminins sont aussi nombreux que les agents masculins (la proportion atteint environ 45 % dans les P.T.T.) et parfois en très nette majorité (75 % d'institutrices dans la Seine).

Le transfert régulier de l'activité féminine, des professions commerciales vers les emplois des services publics (du 1/5 des effectifs, elles sont passées au 1/3 en 30 ans) a été noté par de nombreux sociologues: il est nettement plus accentué que le mouvement parallèle de la population masculine et davantage le fait des femmes mariées que celui des célibataires, veuves et divorcées. La sécurité de l'emploi, la régularité des heures de travail qui le rend compatible avec une vie familiale normale, sont certainement des facteurs importants d'orientation vers les services publics. En outre, les femmes supportent généralement mieux une routine inévitable, et développent un esprit d'indépendance moins vif que les hommes.

Qu'est-ce qu'un fonctionnaire ?

On a pris l'habitude de grouper sous le vocable « fonctionnaires » des agents de catégories très différentes :

- Auxiliaires occupant un emploi provisoirement.
- Titulaires nommées à un emploi permanent et titularisées qui seules bénéficient du statut des fonctionnaires.
- Contractuelles, personnel en principe spécialisé, lié par contrat individuel au service qui les emploie.

(Les barèmes de traitement vont de l'échelon 100 (environ 25.000 francs par mois) à 800 (200.000 francs environ).

Le recrutement

Le recrutement des fonctionnaires a lieu en général sur concours.

<u>CONDITIONS A REMPLIR</u> :

- Etre de nationalité française ou naturalisée depuis plus de cinq ans.
- Jouir de ses droits physiques et être de bonne moralité.
- Posséder une bonne santé. Un examen médical excessivement strict doit être passé.
- Etre indemne de toute ancienne infection cancéreuse, tuberculeuse ou nerveuse, à moins de pouvoir faire la preuve d'une guérison totale.
- Dans la plupart des cas, avoir moins de 30 ans. Quelquefois 35 ans s'il s'agit de postes de direction.

Les débouchés

Grosso modo, les concours correspondent à trois niveaux fort différents. Ils conduisent :

- Aux fonctions d'exécution ; connaissances techniques du niveau des diplômes du premier degré.
- Aux fonctions d'application : formation du niveau des diplômes terminaux de l'enseignement du second degré.
- Aux fonctions de direction : formation intellectuelle générale du niveau de l'enseignement supérieur et souvent solide culture juridique (minimum demandé : licence).

Ce qu'il faut savoir

- Les concours sont périodiques mais difficiles : le nombre des candidats ne cesse de croitre alors que le nombre de postes vacants varie peu ; on a vu plus de 20.000 postulantes à tel concours des P.T.T. pour 1.500 postes et 32 places à l'Ecole Nationale d'Administration, où est formée l'élite des grands commis de l'Etat, pour plus de 500 candidats. Les concours administratifs doivent donc être préparés avec le plus grand soin.
- Il y a intérêt à préparer plusieurs concours à la fois et à se présenter également à ceux pour lesquels un diplôme inférieur à celui que le candidat possède est exigé.
- Des institutions et écoles par correspondance préparent avec compétence en six, douze et quinze mois, aux divers concours administratifs, et tout particulièrement à certaines épreuves spéciales qui ne relèvent pas uniquement d'une solide culture générale.
- Les candidates sont moins nombreuses aux postes des services techniques de l'Administration (diététique, secrétariat, comptabilité, par exemple).

La promotion dans l'Administration

Ce qui caractérise la promotion dans l'Administration, c'est que l'ancienneté dans l'emploi peut tenir lieu de certains diplômes et permettre de concourir pour des postes supérieurs.

D'autre part, les fonctionnaires de toutes les administrations peuvent présenter un pré-concours sélection qui leur permet, s'ils sont reçus, de tenter leur chance au concours fonctionnaire de l'Ecole Nationale d'Administration.

La préparation de ce concours dure quatre mois, durant lesquels les postulants sont payés tout en étant libérés de leurs obligations professionnelles.

En cas de succès par cette voie, ils peuvent accéder à des postes intéressants de direction.

La sédentarité, la stabilité, la régularité, certains avantages sociaux expliquent sans doute l'attirance de ces emplois sur les femmes. Mais n'y a-t-il pas aussi dans la Fonction publique une sorte d'égalité qui les rassure et leur enlève certain fameux complexe d'infériorité ?

Après concours égaux, chances égales.

MODE

Prototypes et séries

PEU de femmes auraient osé porter l'hiver dernier cette robe noire créée par Givenchy. Toutes les femmes auront envie au printemps d'adopter le style de cette robe blanche proposée par une maison parisienne de prêt à porter.

Et pourtant ces deux robes sont de la même famille : elles ont en commun la finesse de la ligne, la souplesse de la taille, le blousant du dos.

Quand la Régie Renault fabrique « l'Etoile filante », elle fait progresser l'industrie de l'automobile qui, deux, trois ou dix ans plus tard, s'inspirera de ce prototype pour sortir des voitures de série. La haute couture fait de même et devance par quelques-uns de ses modèles d'une ou deux saisons la mode de la rue. Mais entre les deux ou trois robes prototypes que contiennent les grandes collections, l'art du confectionneur est de miser juste sur celle qui inspirera la ligne de la saison suivante... et non sur celle qui demeurera « importable ».

Il faut du goût, du flair, et le sens de la mode pour réussir dans ce domaine et les confectionneurs français ont pour la plupart ces qualités. C'est pourquoi, dès maintenant, les magazines de mode proposent à leurs lectrices des modèles qui semblent inspirés des collections de printemps, bien qu'ils aient été dessinés et mis en fabrication en octobre ou en novembre derniers.

Suivre la mode en la précédant, c'est pour les fabricants de prêt à porter un pari sans cesse renouvelé dont l'enjeu est grave, et qu'ils gagnent la plupart du temps.

Mme Express recherche systématiquement pour le printemps les modèles de prêt à porter qui illustrent le plus précisément la mode « souple » comme l'ont conçue les couturiers, et les proposera à ses lectrices.

ESSAIS

Un pouce et trois torchons

Le meuble « do it yourself » (faites-le vous-même) a fait l'objet d'une exposition dans un grand magasin parisien. Comment juger de cette formule si ce n'est en la mettant à l'essai ? Madame Express a chargé un bricoleur du dimanche de se lancer dans cette aventure, il ne s'agit ni d'un professionnel ni d'un profane. Voici le résultat de son expérience.

UN plateau de contre-plaqué de 1 m de long sur 0,55 m de large. 4 pieds ronds de hêtre de 0,685 m sur 3 cm de large. 6 bâtons de 0,43 m de long sur 2 cm de diamètre. 3 bâtons de 0,88 m de long sur 2 cm de large. 2 lattes de 1 m de long sur 6 cm de large en 1 cm d'épaisseur. 8 tasseaux de 0,40 m × 2 cm × 2 de section.

Coût : 2 210 fr. Plus le « patron » (curieuse anomalie : le « patron » n'est pas compris) : 300 fr.

Au total : 2 510 fr.

De quoi « faire moi-même » un « joyeux » bureau d'écolier.

Je me suis mis au travail aussitôt. Dans une pochette, le « patron ». Très simple et très explicite. Un peu encombrant peut-être : une seule longue feuille, pliée en huit, de papier très fin et fragile : 3 m de long au moins sur 1,25 m de large. Pas facile à manipuler, à moins de disposer d'une très grande table ; surtout qu'il est expressément recommandé de le découper soigneusement et, pour faciliter le montage, d'appliquer chacun des morceaux sur chacun des éléments.

Préliminaires

Au dos de la pochette, une énumération de l'outillage nécessaire à la réalisation : de la colle, des clous, du papier de verre ou une râpe à bois, une mèche trois pointes de 20 mm — une mèche pour percer les trous — car la jeune vendeuse me l'avait signalé : les trous n'étaient pas percés. Mais on ne réalise qu'après coup que, pour faire des trous avec une mèche de 20 mm, il faut un vilebrequin. Et si je dispose, comme presque tout le monde, d'un marteau, d'une paire de tenailles, de plusieurs tournevis même et d'une scie à lames interchangeables, je n'ai ni vilebrequin ni mèche.

Achat d'une mèche trois pointes de 20 mm : 175 fr.

(*Photos Dambier.*)
LA DAME EN BLANC (CHLOÉ), LA DAME EN NOIR (GIVENCHY)
Elles sont de la même famille.

Achat d'un vilebrequin : 1 285 fr.

Avec le patron enfin, un petit mode d'emploi illustré pour l'ordre des opérations :

1. Le plateau doit mesurer 1 m × 0,55. Scier le surplus. Je mesure : il a les dimensions indiquées. Inutile de découper.

2. Découper successivement les pieds, les traverses et poncer soigneusement. Il y a environ 1 cm 1/2 à 2 cm de trop à chacun de ces éléments. Quelques petits coups de scie faciles — de quoi se mettre joyeusement en train. C'est fait.

3. Marquer sur les quatre pieds l'emplacement des trous servant à loger les traverses.

Cela se complique. Les pieds sont ronds et tournent et j'ai besoin de mes deux mains pour faire tourner le vilebrequin. Ce n'est pas facile. Je mesure, je marque l'emplacement des trous avec un crayon. Et je réussis enfin à coincer le pied entre mes deux jambes après m'être assis dessus. C'est très inconfortable. Je regarde pour plus de sûreté le mode d'emploi : le pied est tenu dans un « étau ». Faut-il donc que j'achète encore un étau ? Je multiplie les efforts et j'arrive enfin à percer ces trous. Il y en a dix-sept !

Au bout d'une heure et demie (l'orgueil masculin et l'habitude aidant), et les cuisses endolories, j'y suis arrivé.

J'ai bien gagné de souffler et de fumer une cigarette en contemplant tout ce que j'ai déjà accompli.

4. Pratiquer au milieu de chacune des lattes qui supportent le plateau, une encoche de 1,2 cm de large sur 3 cm de profondeur.

Mesures. Quelques coups de scie. Emboîtage. Surprise : cela ne va pas ; les mesures sont cependant exactes, mais je découvre tout d'un coup qu'il aurait fallu (ce que le mode d'emploi n'indique pas) faire les encoches de biais. Car les deux lattes destinées à supporter le plateau ne se croisent pas à angle droit, mais en X. Je rectifie sans trop de mal, mais l'ajustage n'y est plus. Un peu de colle et l'effort des barreaux y pourvoiront. C'est bête. Premier ratage et l'approximatif est toujours détestable. Cela ne se verra pas trop puisque c'est sous le plateau et j'espère que la stabilité de la table n'en souffrira pas.

4 *bis*. Pratiquer une encoche à la partie supérieure de chacun des pieds: 1,2 cm de large × 5,5 cm de profondeur. Cela ne doit pas offrir plus de difficultés que ce que j'ai fait jusqu'ici.

Première entaille

Je trace soigneusement les limites de l'encoche sur la section, m'assieds après réflexion et coince le bâton que je maintiens de la main gauche entre mes genoux. Et lentement je commence à scier.

Il fallait s'y attendre (je ne m'y attendais pas cependant), la scie glisse (3 cm de diamètre, le bâton) et m'entame la première phalange du pouce gauche. Cela n'est pas très grave. Cela saigne un peu, mais la surprise est douloureuse.

Il faut faire plus lentement. Je recommence. La scie glisse une seconde fois et m'entame le pouce au même endroit. Cette fois je jure et, après un morceau de sparadrap, cherche un autre moyen qui comporte moins de risques. Je coince le bâton sous ma jambe, mais il est vraiment difficile de scier convenablement dans cette position, d'autant que l'opération doit se faire à contre-fil.

Je finis par aller chercher un énorme linge dont je matelasse le plus épais possible ma main gauche et je m'y remets. La scie glisse encore plusieurs fois, mais j'ai maintenant la main parfaitement protégée et, après une bonne heure, mon encoche est enfin faite.

Encore un problème : comment enlever maintenant le morceau de bois qui reste au milieu ? Je n'ai pas de ciseau à bois et les deux minces (1/2 cm) côtés de l'encoche sont fragiles et risquent de casser au moindre coup malheureux. J'y arrive cependant avec le bout d'une petite scie.

Je m'escrime avec mon papier de verre. Mais je n'arrive pas à éliminer complètement les restes de coupe sans →

gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

VITRIFICATION
DES PARQUETS
Procédé allemand Néoperlon
Plus aucun entretien... et ça tient !
Documentation et devis gratuits
J. GENESTAR, 67 rue Legendre, Paris-17e - CAR. 56-61

megève
LE MONT D'ARBOIS
Premier hôtel de montagne en France
SEMAINE DE L'ELEGANCE
SUR LA NEIGE
Organisation Charles THAON
14 FEVRIER
LA COUTURE DE PRINTEMPS
Modèles créations JEAN BAILLIE
15 FEVRIER
LA FOURRURE
CANADA FURS PARIS d'« Art et Création »
16 FEVRIER
LE DAIM HAUTE COUTURE
AMARYLLIS sélection 1957
17 FEVRIER
LA JEUNE COUTURE
DE PRINTEMPS-ETE
LOUIS FERAUD et JACQUES ESTEREL couturiers
18 FEVRIER
LES TRICOTS 1957
KORRIGAN LESUR
19 FEVRIER
L'ELEGANCE NOUVELLE FORMULE
Jean-Pierre GATTEGNO sélection Printemps-Eté
20 FEVRIER
LE PARFUM
JEAN PATOU parfumeur
★
Les collections seront présentées avec
LE NOUVEAU MAQUILLAGE
de HARRIET HUBBARD AYER
CAPOBIANCO, HAUTE BOTTERIE et
LE BAS « FEMME »
Enfin L'ELEGANCE SPORTIVE avec PEPIN
Tailleur-Bottier

→

râpe à bois. Il faudra encore en acheter une. Coût : 325 fr.

La table a quatre pieds...

J'avais dit à ma femme : « Le bureau sera prêt dans deux ou trois heures ».

Il y a plus de cinq heures que je travaille : il me manque encore trois encoches à faire.

Et l'expérience, je m'en rends compte, ne me permettra pas d'aller plus vite.

Je suis allé jusqu'au bout. J'ai mis trois jours. Trois jours pendant lesquels j'ai déchiré trois torchons grâce auxquels je ne me suis pas fait de nouvelle entaille au pouce.

Le bureau est fini. Conformément au petit mode d'emploi illustré, j'ai soigneusement tout garni de colle, monté, cloué, ajusté et mis en place chacun des éléments. Ce n'est peut-être pas très solide. Mais cela tient.

Il ne me reste plus qu'à le peindre. De différentes couleurs, pour qu'il soit « joyeux ».

Bilan

Récapitulation :
2 210 fr de bois,
300 fr de patron,
60 fr de clous,
1 285 fr de vilebrequin,
175 fr de mèche,
30 fr de papier de verre,
325 fr de râpe à bois,

4 385 fr

+ 3 torchons,
+ 3 jours de loisirs,
+ 1 bonne entaille au pouce,
+ la peinture (3 ou 4 couleurs différentes), si j'ai encore du courage !

Le rêve

Les petits fiancés

Le mari et la femme

L'accordéoniste

Le petit prince triste

Les femmes

IDÉES

Poudre « sur mesure »

LES parfumeurs ayant remarqué que la plupart des femmes achètent plusieurs boîtes de poudre de riz pour procéder elles-mêmes à de savants mélanges, une maison de produits de beauté vient d'avoir une idée ingénieuse.

Moyennant 350, 650 ou 950 francs, suivant la grosseur de la boîte choisie, chaque cliente peut se faire faire sa poudre « sur mesure ». Une esthéticienne étudie la couleur du teint et procède à un mélange dont elle inscrit la formule « sur une ordonnance » remise à l'acheteuse.

S'il y a une gamme infinie de nuances possibles, toutes les poudres sont soit à base de vert, soit à base de mauve. Pour délimiter dans laquelle de ces catégories entre la poudre qui convient à chaque visage, l'esthéticienne se base sur la couleur de la petite veine qui cerne la paupière inférieure.

En Amérique, la formule a remporté un énorme succès et il existe maintenant un appareil permettant de soumettre la poudre à une pression à quatre tonnes en l'espace de quelques secondes. Un « compact » peut ainsi être fabriqué sous les yeux de la cliente. Il se peut que ce perfectionnement soit bientôt proposé aux Françaises.

(Charles of the Ritz, 51, avenue Montaigne, et Aux Dames de France, à Marseille.)

PÉDAGOGIE

Un enfant qui n'est pas prodige

ALAIN GERARD est un enfant de huit ans. Et cet enfant, qui dessine cependant admirablement, comme le prouvent ses dessins que nous reproduisons ici (1), a ceci de particulier qu'il n'a rien de particulier ; ceci de surprenant qu'il n'est pas un enfant prodige et qu'on ne le donne pas pour tel ; ceci d'émouvant qu'il dessine comme un enfant de huit ans.

Il n'exprime pas une personnalité anormale, démesurée, inquiétante, inexplicable ou géniale : il exprime seulement sa propre personnalité, qui est celle d'un gosse né vers 1949 ; encore l'exprime-t-il totalement. Son « Accordéoniste », son « Petit Prince triste » et sa « Sirène » n'ont aucune chance de diviser les critiques d'art. Ses « Petits Fiancés », son « Rêve » ou ses « Femmes » ne posent aucun problème, si ce n'est celui de la part insondable, troublante et quasi interdite qu'il y a en chaque être et donc dans chaque enfant. Pourquoi dessine-t-il tel visage et telle tête ? Alain n'en sait rien. Personne ne le sait. Il dessine comme il est conduit à le faire par le besoin qu'il a de s'exprimer. L'intérêt de ce qu'il exprime, c'est précisément que lui seul peut le dessiner.

Et il y a autant d'Alain Gérard qu'il y a d'enfants au monde.

Ne les cherchez pas : il suffit de les révéler à eux-mêmes. Alain ne renvoie pas à un cas : il renvoie à une méthode. Cette méthode, appelée Technique Freinet ou Expression libre, est l'une des plus connues et assurément des plus efficaces, parmi toutes celles qui ont contribué à définir l'Ecole Nouvelle.

En 1935, Célestin Freinet tentait à Vence la première expérience d'école nouvelle primaire en milieu populaire. Cette école, devenue depuis Centre officiel scolaire de la région de Marseille, est fondée sur le principe suivant ; l'enfant ne désire travailler que s'il a lui-même l'initiative de son travail.

La fin des leçons

Tout le monde l'a remarqué : un enfant ne sait plus dessiner dès qu'il fréquente l'école. La raison en est simple: il dessine alors sur ordre, comme on lui dit de dessiner, et n'exprime rien d'autre que des règles générales : mieux, il exprime un certain anonymat, un certain *rien*.

Dans la technique Freinet, l'instituteur descend de sa chaire et cesse de parler de haut ; les leçons sont supprimées et, au lieu de donner à emmagasiner des foules de mots, ce sont les choses qu'il présente.

A l'enfant, il propose de dire ce qu'il voit, touche, pense. Il faut dessiner tel objet ? Que l'enfant le dessine comme il le voit et non comme il *faut* le dessiner. Pas de trucs, pas de règles. Et la Grande Personne ne vient plus se pencher, méprisante, avec son petit sourire savant, sur le dessin puéril, en disant : « Ce que tu as fait ne *ressemble* pas à une fleur, un arbre ou un poisson ! » Le dessin doit être ressemblant, mais il doit ressembler à Pierre, Paul ou Jacques qui, en traçant leurs lignes, ont exprimé, sans le vouloir ni le chercher, un être qui ne peut s'appeler que Pierre, Paul ou Jacques.

La meilleure preuve

C'est pour élargir l'expression libre que Célestin Freinet a créé et répandu l'imprimerie à l'école. Et, de même qu'Alain ne sera probablement jamais un artiste, l'imprimerie à l'école n'augmentera sans doute pas le nombre des typographes, des metteurs en page, des journalistes et des illustrateurs : elle a un tout autre but, permettre aux enfants de dire ce qu'ils ont envie de dire, de « sortir » ce qu'ils contiennent. C'est un travail d'équilibre, c'est une formation mentale, non professionnelle.

« *Alain Gérard* — écrit Freinet — *fait la preuve, à jet continu, que la meilleure pédagogie naît de l'enfant lui-même et que c'est dans la joie créatrice que s'ouvrent les chemins susceptibles de devenir voie royale.* »

(1) Extraits de *L'Educateur*, bulletin de la Coopérative de l'Enseignement laïque.

RECETTE

Les œufs Shéhérazade

(Pour quatre personnes.)

8 œufs. — 4 échalotes. — 60 gr. de beurre. — 1 petite boîte de pelures de truffes (facultatif). — 1 bonne pincée de paprika.

● Faire durcir les œufs ● Hacher très menu les échalotes et les faire cuire à feu très doux avec une noix de beurre ● Quand les échalotes sont cuites, les laisser refroidir ● Eplucher les œufs, les couper en deux et passer les jaunes au tamis ● Mélanger les jaunes d'œufs aux échalotes ● Ajouter une bonne pincée de paprika et les pelures de truffes ● Garnir les moitiés de blancs d'œufs de cette purée et les dresser dans un plat allant au four ● Arroser de beurre fondu et les passer cinq minutes au four très chaud.

(Recette du chef Georges, de la « Table du Roy ».)

SOUS-VETEMENTS
TRIMÉCA
SURVETEMENTS
CASTORIA TRIM-SLIP RHOVYLON
TRIM-SPORT POROSA
SOUS-VETEMENTS • SURVETEMENTS
TRIMECA
TRICOTAGES MÉCANIQUES ALSACIENS
SAINT-LOUIS (HAUT-RHIN)

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

●

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Vrai radical

Quels enseignements se dégagent de ce loyal et profond échange d'idées ? Chacun de ces interlocuteurs parle depuis son angle de vision et la conclusion que l'on peut en tirer est qu'il faut appuyer cet homme d'Etat, démocratique au sens exact du mot, de toutes les forces dont nous pouvons disposer.

Ce qu'il faut, surtout, souligner, c'est que c'est le programme de toujours du Parti Radical qu'il a su, avec force, remettre en action. Bien sûr, on parle de « mendésisme », ce qui ne signifie rien, d'autant plus qu'il est employé souvent au péjoratif. Mais même cela et les oppositions qu'il a trouvées, même au sein de son parti, prouvent combien il a touché juste.

Depuis ses fondateurs, qu'ils se soient appelés : Brisson, Pelletan, Clemenceau, Combes, Bourgeois, etc., sans omettre Edouard Herriot, il en est peu qui soient plus dignes que P.M.F. de voir leur nom passer au livre d'or du Parti.

FERNAND MEYER,
Mantes-la-Jolie.

Vive la République !

Bravo pour aborder avec une telle franchise les problèmes posés par l'avenir du « mendésisme » ! Syndicaliste chrétien, travaillant en liaison avec le groupe « Reconstruction », j'apprécie à sa juste valeur le fait que vous ayez donné la parole à André Philip, l'un des hommes qui, aujourd'hui, nous empêchent de désespérer du socialisme (...).

Il faut reprendre l'offensive et attaquer sans esprit de recul tous ceux qui veulent enfermer « l'idéal dans la cave » selon l'expression de Mauriac. Il est quand même un peu fort de se faire traiter de « défaitiste » et de « mauvais Français » par des hommes sans foi et sans espérance, qui ont pris pour Dieu leur ventre ou leurs médiocres ambitions. Nous n'accepterons plus qu'on nous donne des leçons et s'il faut lutter pendant des années pour arracher ce pays au règne de la bêtise et de la corruption, que ce soit au moins en toute clarté et sans double jeu. « Le Front Républicain » est mort ! Vive la République quand même !

J. FALGA,
Epernay.

Mendès n'est pas démagogue

Tout d'abord, bravo pour l'idée d'un débat sur le mendésisme ; ça devenait urgent.

(...) Mendès n'est pas assez démagogue, pas assez menteur (Philip et Duverger disent : pas assez social) pour plaire longtemps à ceux qui l'ont vu naître sous le signe de Dien-Bien-Phu.

Ces gens qui sont légion ne savent que s'engouer, mais toujours passagèrement, en attendant quelque nouveau thaumaturge. La preuve est qu'ils ont porté Mendès aux nues quand, enfin, il a réussi à nous débarrasser du chancre indochinois (...).

GILBERT MULIK,
Mulhouse.

L'expérience des rappelés

J'apprends par la voie de votre journal que M. J.-J. Servan-Schreiber va prochainement donner, à son retour d'Algérie, ses impressions. J'en étais persuadé.

Cette annonce dit, sans en faire le reproche, que tous les rappelés se sont pratiquement tus. Ce n'est malheureusement pas exact et, en ce qui me concerne, mon action ne s'est limitée qu'à une conférence réunissant une trentaine de camarades et encore fallait-il que celle-ci coïncide avec la réunion annuelle des officiers de réserve, sinon elle se serait limitée, comme pour les autres, aux discussions banales autour d'un apéritif pris à l'occasion du retour.

Cependant, les intentions des uns et des autres ne manquaient pas avant de quitter l'Algérie. Chacun se pénétrait bien de l'autorité acquise de l'expérience vécue, qu'il pourrait avoir dans son entourage.

Apathie, me direz-vous ? Certainement pas, et lorsque l'occasion est donnée à chacun d'entre nous de rencontrer un camarade l'ambiance est immédiatement reprise, pour en arriver rapidement aux mêmes impressions et en tirer, hélas ! les mêmes conclusions.

Encore jeune, j'estime, puisque je n'ai que 37 ans (au cours de mon séjour en Algérie, je fus nommé chef de bataillon à titre exceptionnel), j'aurais aimé par idéal d'abord, par goût personnel ensuite, participer plus activement à tout ce qui touche aux destinées du pays et, il faut bien l'avouer, la politique en est pratiquement le meilleur moyen d'expression, mais ne fallait-il pas aussi repenser et mesurer les conséquences personnelles d'une absence de sept mois ? (...).

Pour en revenir au problème algérien... j'ignore vos vues sur la question mais le nœud du problème est, sinon en totalité, tout au moins pour une bonne partie, dû au manque de raison des Français implantés dans ce pays.

Patriotes, ils le sont indiscutablement ; mais civiques, pas du tout. Cette remarque ne leur est d'ailleurs pas particulière et correspond à un point plus poussé au tempérament de tous nos compatriotes.

Un individu acceptera de risquer sa vie pour son pays, mais lui demander de rédiger honnêtement sa déclaration d'impôts dépasse ses possibilités (...).

En dehors des contacts « opérationnels » avec la population musulmane, il m'est arrivé, une fois et ceci sans autorisation, de vouloir un peu plus les comprendre en partageant pendant quelques heures leur vie.

J'avais demandé une permission, je me suis mis en civil, j'ai loué une voiture pour me permettre de circuler librement et ne point traîner derrière moi l'inévitable escorte et, grâce à une relation, j'ai vécu deux jours de suite une partie de leur emploi du temps.

C'était à plus de 200 kilomètres de mon point d'attache, dans une région moins pourrie que les autres, à l'époque tout au moins.

Ne parlant pas l'arabe, il m'a fallu composer de mon mieux, jusqu'à ce que quelques-uns d'entre eux, parlant correctement le français, se dégèlent et acceptent la discussion.

Parmi la centaine d'Arabes avec qui j'ai parlé il devait bien s'en trouver, je le suppose, quelques-uns sinon appartenant au F.L.N., du moins éprouvant des sympathies pour le mouvement. Je puis affirmer cependant que sans être serviles, aucun d'entre eux n'eut ce qu'on peut appeler de « mauvaises paroles ».

Les jeunes, en particulier, voulaient que ça change, mais conservaient de la France une image honnête et n'attendaient que ces trains de réforme pour se ranger définitivement de notre côté. N'est-il déjà pas trop tard ?

Il leur eût été cependant facile de faire un attentat gratuit car j'étais seul, personne ne savait où j'étais, et volontairement, j'avais négligé d'être armé.

Depuis longtemps, il ne leur était arrivé de parler avec un Français autrement que par des interpellations de policiers leur réclamant la carte d'identité et leur faisant lever les bras pour vérifier s'ils n'étaient pas armés.

Je fus alors persuadé que la seule force ne parviendrait jamais à convaincre.

Peut-être, dans les décisions futures, tiendra-t-on compte, en partie tout au moins, des idées que certains rappelés auraient pu avoir au cours d'une expérience vécue, mais, faute de les prendre en considération, ils pourraient être amenés à repenser ce qu'Arthur Koestler disait dans « La lie de la Terre », à savoir que « La Marne et Verdun furent les exploits d'une race vigoureuse, Compiègne et Versailles les crimes d'une classe dégénérée. »

JEAN D'HALLE,
Chef de bataillon (réserve),
Lisieux.

Anciens d'Algérie

Quelques jeunes « rappelés » et « maintenus » démobilisés qui désirent se grouper en association nous prient d'insérer ici la lettre qu'ils adressent à leurs camarades :

L'année 1956 qui vient de s'écouler aura vu vous-même et nombre de vos camarades remplir en Algérie une tâche difficile et dramatique.

Les longs mois d'opérations ont été pour vous une épreuve physique, mais aussi une révélation morale.

Au contact des réalités sociales, politiques et militaires, le jeune soldat a senti s'éveiller en lui, derrière l'honneur et la discipline, la révélation de son état de citoyen de France.

Nous sommes forts de la force de ceux qui ont fait leur devoir, ce qui nous donne aujourd'hui le droit de parler.

Que pouvez-vous faire ?

Eh bien ! vous pouvez dès maintenant, vous décider à une mobilisation civique qui aura trois buts :

— Satisfaire ce désir d'action sociale que vos mois de campagne algérienne vous ont révélé ;

— Défendre notre République, en songeant que, demain, des hommes vont peut-être essayer de rétablir en France un régime fasciste où vous n'auriez qu'un seul droit, celui de vous taire ;

— Enfin rechercher, en vous grounant vous décider à une mobilisation les moyens de sauvegarder en Afrique du Nord et dans le monde la place de la France.

Et comment faire ce travail ?

Nous avons pensé, dans le cadre d'une Association d'Anciens d'Algérie, organiser d'abord une *Collecte de Témoignages*. Pourriez-vous, par exemple, répondre en 10 à 20 lignes aux questions suivantes ou simplement à une partie d'entre elles :

● TEMOIGNAGES SUR LE PLAN COMMUNAL

Comment avez-vous vu fonctionner la commune algérienne, le douar, les conseils municipaux, la Djemâa ?

● SUR LE PLAN SOCIAL

Connaissez-vous des anecdotes sur la vie des caïds, des colons, des nationalistes algériens, des méthodes des fellagha, des ultras, de la presse algérienne ?

● SUR LE PLAN MILITAIRE

Quel est votre jugement sur la situation militaire en Algérie et sur la pacification ?

● SUR LE PLAN JUDICIAIRE

Avez-vous été le témoin d'actes de violence, et de méthodes d'interrogatoires ? Lesquels ?

● SUR LE PLAN POLITIQUE

Connaissez-vous des anecdotes sur les commissions politiques fellagha ? Des élections vous semblent-elles possibles ? Concevez-vous une méthode d'action politique en Algérie ?

Notre association effectuera la synthèse des réponses que nous recevrons.

Et, dès les premières lettres, nous rendrons périodiquement publiques nos conclusions et nous nous rendrons en délégations auprès des groupes parlementaires et de hautes personnalités.

Ainsi, dans un esprit utile de véritable honnêteté politique, nous pourrons renseigner la nation entière, et vous découvrirez par cette action ce que la politique peut, quand elle est forte, logique et sincère.

JEAN-PIERRE PROUTEAU,
du Comité de Formation des « Anciens d'Algérie »
31, avenue du Maréchal-Maunoury,
Paris.

Peuple et Culture

J'ai lu avec grand intérêt l'article de Joseph Rovan sur les «congés culturels» dans votre dernier numéro. Peut-on savoir quel est ce mouvement « Peuple et Culture » ? Quels sont ses buts, ses méthodes ?

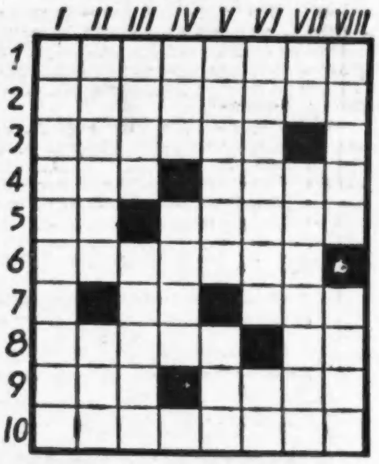
ROBERT GUEHBI,
Paris.

[*« Peuple et Culture » est un mouvement de formation, animateur de groupements d'éducation populaire. Fondé pendant la résistance dans les maquis du Vercors, il a réussi à maintenir depuis cette époque l'esprit de neutralité et d'objectivité nécessaires au travail éducatif.*

Le Mouvement organise des stages de spécialités (cinéma, photographie, animateurs de tourisme culturel, formation d'animateurs de cercles d'action populaire, etc.). Il édite une revue et des fiches de lecture, de cinéma et de musique présentant un ouvrage qui peut être monté dans un cercle d'éducation populaire. Aux Editions du Seuil, « Peuple et Culture » fait paraître la collection « Regards neufs ».

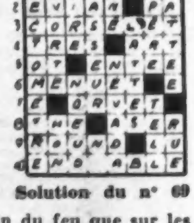
Son siège social est 14, *rue Monsieur-le-Prince, à Paris* (6e).]

Mots croisés n° 70



Horizontalement. — 1. Après sa glorieuse retraite fut contraint à une humiliante retraite. — 2. Ne vend plus exclusivement ce que son nom indique. — 3. Le souvenir d'Anne y est conservé. — 4. Ne surprend pas l'édile - Finit plus bas que la Saône. — 5. Phase brillante - Centrale, parfois. — 6. Nourrice spirituelle. — 7. Communes à Bordeaux, Bayonne, Arcachon - Nous lui reprochons encore d'avoir suivi un ophidien. — 8. Ce que fit le vent, l'effort ou le maladroit - Termine un ordre de départ. — 9. Va où l'appelle son signe - Ce puits n'eut pas besoin du puisatier. — 10. Crevasse qui n'apparaît que dans des régions froides.

Verticalement. — I. Le citoyen du monde ignore tout de ce sentiment. — II. Ses coups ne font pas de mal - S'entend plus au coin du feu que sur les toits. — III. Fort estimée dans un quartier de Paris au souvenir héroïque - Accompagnée, sur un bout de cours, par le canal homonyme. — IV. Désigne, un peu paradoxalement, un mois - Son de cloche. — V. Prit par un dispositif spécial - Trahit ceux qui l'ont fait disparaître. — VI. Béotien qui relevait la moyenne intellectuelle - Dans Périgueux et Angoulême, mais pas dans Poitiers. — VII. Son livre est un peu disparate - Cherche à croiser le mieux possible. — VIII. Sa signature n'est pas requise - Oublia un peu en Afrique les malheurs qu'il avait subis en Asie.



Solution du n° 69

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne minimum 5 lignes (encadrées)

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

IMPORTANTE USINE
DE
Fabrication de Produits Pharmaceutiques
OFFRE
TRES BELLE SITUATION
A
1° Directeur de production
(30 à 45 ans)
Spécialisé dans l'Organisation Scientifique de Travail
(pharmacien de préférence)
2° Directeur administratif
(Siège à Paris)
(30 à 45 ans)
H.E.C. si possible
Env. Curr. Vitae à C.P.V.S.
54, rue de Varenne - PARIS (7e)
qui transmettra

Impte Société industrielle rech. INGENIEUR radio UHF Formation Gdes Ecoles. Env. C.V. à O.P.P. n° 850, 12, rue Isly (8e) qui transmettra

Impte Société Industrielle rech. INGENIEUR Gdes Ecoles pour problème d'investissement. Env. C.V. à O.P.P. n° 851, r. Isly (8e) qui transm.

Spécialiste des problèmes
d'ORGANISATION
administrative nécessairement diplômé Grande Ecole, 30-35 ans, recherché par import. Société pour son siège social Paris. Ecr. Sté Fse Psychotechnique, 117, rue Réaumur, PARIS (2e)

Société Industrielle rech. pour études, mise au point et réalisation appareillage spéc. pr essai tubes électroniques et pr gestion atelier câblage
INGENIEUR
préfér. gde école même débutant. Adr. C.V. à O.P.P. n° 841, 12, r. de l'Isly, Paris-8e, qui transm.

Recherche : S.F.R.
INGENIEUR
METALLURGISTE ET SOUDEUR
Expérience Soudage sous Argon indispens. Tél. pour prendre rendez-vous : Mme DUBOIS, 55, rue Greffulhe - LEVALLOIS - PER. : 34-08

Société Industrielle recherche :
INGENIEUR
connaiss. technique « RADAR HYPERFREQUENCE » intéressé par problème production. Adr. C.V. à O.P.P. n° 840, 12, r. de l'Isly, Paris-8e qui transm.

PROPRIÉTÉS

RECHERCHE POUR ACHAT
PROPRIETES agrément ou rapport
Agence LAGRANGE, 34, r. Pasquier, PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 FEVRIER.

QUE penseront les lecteurs de ce débat sur le « mendésisme » ? Le relisant, je m'étonne que personne d'entre nous n'y ait fait allusion à ce qui fut peut-être une erreur de P. M. F. au départ : ce strapontin accepté, après que les Affaires étrangères lui eurent été refusées.

M. Guy Mollet a tout de suite montré son vrai visage, et comme homme de gouvernement le 6 février 1956, et comme allié politique, en refusant à P. M. F. le Quai d'Orsay. Je vois bien ce qu'on eût dit, si le leader radical avait rompu là-dessus le Front républicain. Mais refuser la participation, ce n'était pas refuser le soutien. En somme, c'eût été payer les socialistes de la même monnaie qu'il avait reçue d'eux quand il était président du Conseil. S'il avait eu les mains libres, il aurait pu, dès le lendemain du 6 février, montrer les suites irréparables de cette capitulation.

JE n'ai pas accepté le reproche d'avoir trop mis l'accent sur la personne de P. M. F. Croire que c'est toujours quelqu'un qui fait quelque chose, qu'une politique, digne de ce nom, est conçue par un cerveau, animée par un cœur, et qu'elle a un style, cela n'a rien à voir avec la mystique du chef.

La politique française, plus qu'aucune autre, souffre de n'être pas pensée par une seule tête.

Des épisodes comme le coup de Rabat ou comme l'arrestation des émissaires du F. L. N., devraient être analysés de ce point de vue, dans les manuels destinés aux élèves des sciences politiques.

Après une année c pouvoir, il saute aux yeux que M. Robert Lacoste était parti pour l'Algérie sans savoir ce qu'il y ferait, en se fiant à ses dons d'improvisateur, à son énergie, ou plus simplemen à sa chance.

CE n'est pas facile, en somme, de perdre l'Afrique du Nord, ni d'ailleurs aucune part de notre héritage. La France a poussé de telles racines en Afrique et dans le Proche-Orient que, même après le beau travail qui s'y poursuit, depuis dix ans, nous ne devons pas désespérer de tout voir un jour reprendre et refleurir et fructifier partout, même en Egypte...

Contraste à la fois accablant et rassurant entre le personnel politique et ce résidu d'histoire glorieuse sur laquelle il s'acharne et qui lui résiste.

☆

9 FEVRIER.

MESSE, boulevard de Latour-Maubourg, à la mémoire du Père Couturier, animateur de la revue « L'Art sacré ». Emu de reconnaître dans l'assistance Julien Green, Jouhandeau, d'autres encore. Un bon prêtre n'est oublié d'aucun de ceux qui l'ont connu. La mort le sépare moins de nous qu'un autre homme. Vivant, il appartenait déjà à l'éternel.

Lecture de lettres du Père, que j'entends assez mal. Je suis frappé de ce qu'il écrivait à une correspondante, qui devait avoir des difficultés du côté de l'Eglise, presque mot pour mot ce que, dans les mêmes circonstances, je me répète et que je répète à d'autres, si souvent : que l'Eglise est dépositaire de deux paroles : « Tes péchés te sont remis » et « Ceci est mon corps livré pour vous ». Que lui demander d'autre, qu'exiger d'autre que la rémission des péchés et que le corps du Seigneur ?

Je suis devenu indifférent à ce qui me troublait ou m'irritait autrefois. Je ne suis plus ni scandalisé ni ébloui par les majestueuses figurations romaines. Tout tient dans une main levée au-dessus de notre front et dans la fraction de pain. C'est ce que l'Eglise met à notre portée à tous les carrefours, dans les moindres villages. Le miracle de la multiplication des pains qui durera jusqu'au dernier jour : voilà ce qu'est l'Eglise. Non qu'elle ne soit que cela, mais c'est par ce côté qu'elle me tient. Que je me sens étranger, au fond, à la bataille du progressisme et de l'intégrisme !

LE centenaire des « Fleurs du mal », sujet d'article pour « Le Figaro littéraire ». Je me replonge dans Baudelaire, le poète que j'ai lu avec le plus de passion pendant toute ma jeunesse, mais dont, sursaturé, je m'étais un peu éloigné. Je suis possédé comme au premier jour, et doublement, et triplement, puisque c'est moi-même que je retrouve et les amis de ma jeunesse dont la voix demeure prise dans les vers, comme si les mots vivants se souvenaient de ceux qui les ont tant aimés.

Je relis en même temps le « Baudelaire » de Sartre. Que c'est fort et que c'est faible ! Quelle virtuosité dialectique ! Mais elle ne dépasse pas les épiphénomènes. Il faudrait pouvoir en apporter la preuve.

A l'éternelle question : « Si vous recommenciez votre vie... », il m'est arrivé de répondre : « Je ne recommencerais pas à perdre mon temps. Je ne muserais pas comme j'ai fait dès le collège. Je ne laisserais pas mon esprit en jachère... ». Ce qui revient à dire : « Je serais un autre que moi-même ». Et puis, aurais-je donné le peu que j'ai donné, si je m'étais soumis à d'autres disciplines ? L'œuvre naît de la vie, mais la vie se construit pour l'œuvre qui nous modèle autant que nous la modelons.

☆

12 FEVRIER.

J'AI bien de la chance : quand des chrétiens qui m'admirent m'invitent à prendre la parole dans quelque manifestation, il s'en trouve toujours d'autres pour s'y opposer. Ainsi, mes ennemis me protègent de mes amis et je suis assuré de finir ma vie en paix.

J'écris cela sans amertume. Je n'ai jamais été fait pour l'action catholique organisée et je ne pourrais qu'y gêner les dirigeants. Ma place est parmi les Gentils ; et ma mission, si j'en ai une — mais tous, nous en avons une — de dire ce que je crois vrai sans demander aucun mot d'ordre, sans engager personne que moi-même, en demeurant partout et toujours un témoin.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

Teilhard de Chardin
L'APPARITION DE L'HOMME
Tome 2 des ŒUVRES
600 fr.
SEUIL

UN NOUVEL
Electrophone portatif
SENSATIONNEL
Toute la Gamme du Son :
TOURNE-DISQUES 3 VITESSES
plus
AMPLIFICATEUR
plus
HAUT-PARLEUR DÉTACHABLE
le tout : 14.750 f.

EN VALISE DE LUXE
Moteur asynchrone 110/220 volts ★ 2 pointes en saphir véritable (une pour les microsillons, l'autre pour les disques ordinaires) ★ Cellule Piezo réversible avec protection des saphirs ★ Bras extra-léger en plastique moulé (10 gr.) ★ Changement de vitesses (78, 45 et 33 1/3 tours) et réglage de pression pour chaque vitesse ★ Plateau équilibré de précision, friction caoutchouc ★ Potentiomètre logarithmique interrupteur contrôlant le pilot-light ★ Ampli 3 lampes ★ Haut-parleur détachable
Courbe de réponse high-fidelity 40 à 15.000 hertz
Mallette de luxe en maroquin véritable.
Adressez les bons de commande à la
GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE, 222, rue de Rivoli,
Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à
PARIS, 4, rue de Vienne, 222, rue de Rivoli, 49, rue Vivienne ★ LILLE, 9, pl. de Béthune ★ LYON, 23, pl. des Terreaux ★ STRASBOURG, 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons
GARANTIE contre tout vice de fabrication
DROIT DE RETOUR
BON DE COMMANDE
[illegible]
Cochez ci-dessus ☒ formule et mode de règlement adoptés.
GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
222, RUE DE RIVOLI, PARIS
NOM
ADRESSE
EX-2

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY 88-61

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)

FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.500 francs

PAR AVION

3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
5.100 fr. - A.-E.F., A.-O.F.
7.200 fr. - Guadeloupe, Guyane Française, Indochine, Madagascar, Océanie, Martinique, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris

ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél. : BAL 19-68
Administrateur : J.-F. COBLENCE